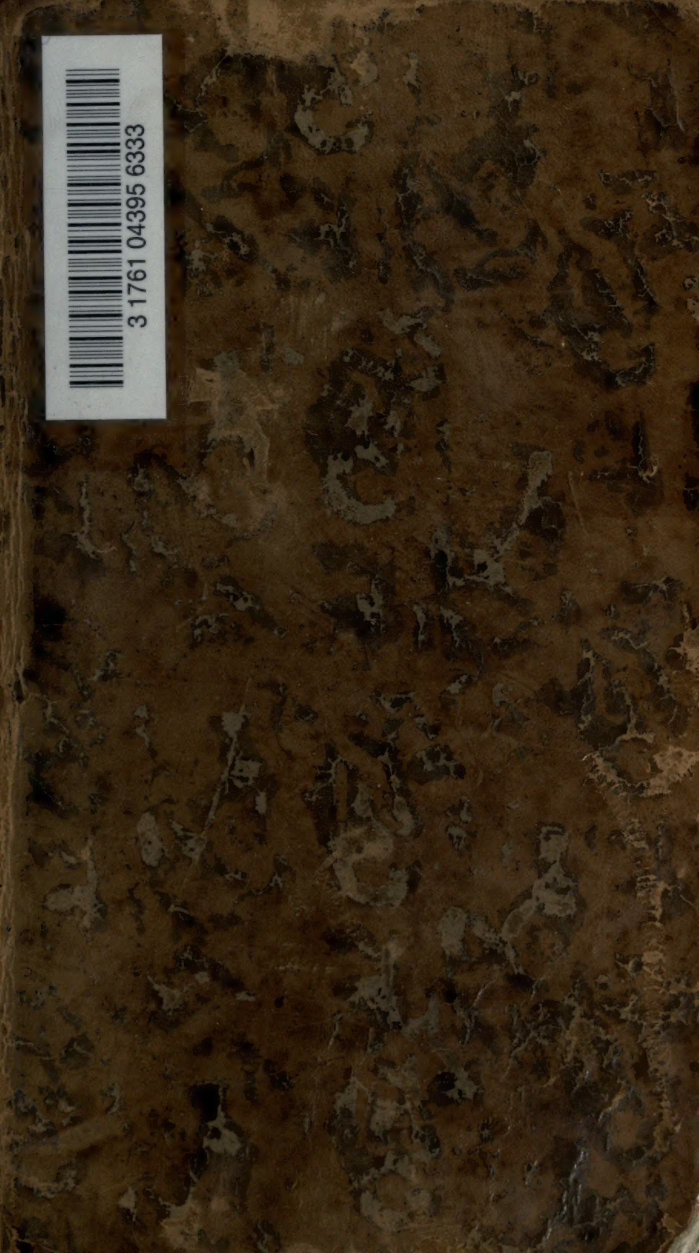






O.

par Lacurne de
Sainte-Palaye,
publ. par l'abbé
C.F.X. Millot.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES TROUBADOURS.

TOME PREMIER.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS,

CONTENANT

Leurs vies, les extraits de leurs pièces; & plusieurs particularités sur les mœurs, les usages, & l'histoire du douzième & du treizième siècles.

[par Jean Baptiste de la Curne de Sainte-Pal

TOME PREMIER.

par Millot



A PARIS,

Chez Durand neveu, Libraire, rue Galande.

M. DCC. LXXIV.

AVERTISSEMENT.

SANS les travaux immenſes de M. de Sainte-Palaie, l'Hiſtoire littéraire de l'Europe, & de la France en particulier, auroit toujours été incomplette. Il n'y avoit que l'auteur des *Mémoires ſur l'ancienne Chevalerie*, qui pût arracher les troubadours du tombeau, où leur renommée étoit enſévelie avec leurs ouvrages. Ce reſpectable académicien, ſacrifiant tout, ſanté & fortune, aux recherches les plus profondes ſur nos antiquités nationales, eſt parvenu à découvrir tout ce que l'on pouvoit raiſonnablement déſirer, dans un genre d'étude hériſſé d'épines & capable d'effrayer la paſſion même du ſavoir. Le Public jugera que ce n'eſt point une découverte de pure curioſité, ni d'érudition infructueuſe.

Pour connoître les troubadours, ces anciens poëtes provençaux, les peres de la littérature moderne, il falloit trouver & expliquer leurs ouvrages. La bibliothèque du Roi en poſſede ſeulement quatre manuſcrits. L'Italie en poſſede un grand nombre. Quoique l'amour de l'antiquité & des arts y eût déjà conduit M. de Sainte-Palaie, il entreprit un ſecond voyage pour recueillir tant de monumens inconnus ou négli-

gés. Au mois de février 1740, les *Nouvelles littéraires de Florence* célébrèrent ſon projet & ſon travail. Quatre ans après, le ſavant docteur Lami les célébra de nouveau dans une éloquente épitre dédicatoire, où il rend également juſtice aux qualités de ſon cœur & à celles de ſon eſprit. (Voyez *Deliciæ eruditorum.*)

Si l'académicien françois a épuiſé, pour ainſi dire, toutes les bibliothèques d'Italie, cette eſpèce de conquête exigeoit une activité, une dépenſe, des ſoins incroyables. Qu'on en juge par un fait particulier. Les PP. Mabillon & de Montfaucon n'avoient pu obtenir que certains manuſcrits de Rome leur fuſſent communiqués : M. de Sainte-Palaie, pour en obtenir la communication, a eu beſoin d'un bref du pape ; ſoit qu'une jalouſie littéraire mal entendue, ou une politique intéreſſée mît obſtacle aux progrès de nos connoiſſances.

Après avoir recueilli environ quatre mille pièces, & les vies originales de pluſieurs poëtes ; après avoir vérifié que les fragmens épars en divers endroits, au nombre de douze cents, ſe trouvoient tous dans ſes recueils ; il lui reſtoit encore les plus grandes difficultés à vaincre. Comment bien entendre les troubadours ? Des gens de Lettres, familiariſés avec le provençal

moderne, trouvoient ſouvent leur langage inintelligibles. De célèbres Italiens qui avoient étudié leurs poéſies, Rédi & Creſcimbéni, n'en avoient pu traduire quelques morceaux ſans tomber dans des mépriſes & des contre-ſens. M. de Sainte-Palaie étoit réduit à ſe faire lui-même ſon Dictionnaire : il l'a fait; & pour peu qu'on connoiſſe ſon exactitude ſur les plus minces détails, on ne doutera point qu'il n'ait examiné, reſſaſſé, comparé tous les mots, de manière à ſaiſir le ſens de tout ce qui peut être interprété.

Enfin l'idée ſeule de ſon travail eſt effrayante pour l'imagination. Quinze volumes *in-folio*, contenant les pièces provençales, avec les variantes des différens manuſcrits; huit autres volumes d'extraits, où ces pièces ſont en partie traduites, où chacune eſt déſignée dans l'ordre alphabétique des auteurs; ſans parler du gloſſaire, des tables, & d'une infinité de notes: voilà un des monumens les plus extraordinaires du courage que peut inſpirer à l'homme de Lettres, non l'ambition ou l'intérêt, mais le ſeul déſir d'acquérir des connoiſſances & de les communiquer.

Cependant M. de Sainte-Palaie, occupé d'un autre ouvrage d'érudition encore plus impor-

tant, & courbé ſous le poids d'une vénérable vieilleſſe, ne pouvoit donner au public le fruit de ſes travaux ſur les troubadours. Des amis communs m'invitèrent à cette entrepriſe. Je crus d'abord qu'elle ne convenoit ni à mes principes ni à mes goûts, qu'il s'agiſſoit uniquement de galanterie, & qu'il importoit fort peu de ſavoir comment nos premiers poëtes chantoient leurs dames. Mais j'eus la curioſité de parcourir les extraits; j'y aperçus beaucoup de détails intéreſſans pour l'hiſtoire des mœurs, pour celle de l'eſprit humain; je ſentis qu'on en pouvoit tirer des lumières ſur une foule d'objets, à peine connus de nos jours & obſcurcis par les nuages du préjugé: alors mes ſcrupules s'évanouirent.

Un ſentiment louable de M. de Sainte-Palaie acheva de me décider. Il craignoit qu'une plume licencieuſe ne s'emparât un jour de matériaux amaſſés pour l'utilité publique, & ne les employât au préjudice des bonnes mœurs. Il craignoit de même qu'un faux goût de frivolité ou de bel-eſprit ne dégradât ſes recherches, en les détournant de leur véritable but, en cherchant moins à faire un ouvrage utile qu'un ouvrage brillant & peut-être pernicieux. Ces vues s'accordoient trop avec les miennes, pour

que je ne me fiſſe pas comme un devoir de les ſeconder.

Les aventures, & même les pièces galantes des troubadours, épurées de tout ce que la pudeur doit proſcrire, peuvent ſervir ſans pédantiſme, ſoit à caractériſer l'eſprit & les mœurs des ſiècles de la chevalerie, ſoit à peindre le vice haïſſable quand il trouble l'harmonie & les devoirs de la ſociété. Sous la plume de Fénélon, l'île enchantereſſe de Calypſo, les trompeuſes délices de l'amour fourniſſoient matière aux leçons de la ſageſſe. Ce grand homme ne doutoit pas que, pour être ſolidement prémuni contre les déſordres, il ne fallût en connoître la nature & les dangers. Auſſi l'hiſtoire & la morale ſont-elles étroitement liées l'une à l'autre. La première offre les faits; la ſeconde en tire les conſéquences.

Juſqu'aux ſatires indécentes de quelques troubadours contre le clergé, ou contre la cour de Rome, tout devient matière d'inſtruction. Elles tiennent aux faits hiſtoriques & aux mœurs du tems: elles prouvent que les ſiècles d'ignorance furent des ſiècles de déſordres; que les miniſtres de l'égliſe nuiſoient beaucoup à la religion même, par des abus & des excès trop capables de ſoulever les eſprits; que leur mi-

niſtère n'auroit point été en butte aux traits de la haine, ſi les lumières & les vertus en avoient garanti leur perſonne. Combien n'ont-ils pas profité depuis de cette fatale expérience ? combien le ſpectacle des anciennes erreurs, des anciennes fautes, n'eſt-il pas propre à inſpirer la ſageſſe ?

Quoi qu'il en ſoit, le mérite de cet ouvrage appartient ſpécialement à M. de Sainte-Palaie. Je n'ai fait que mettre en œuvre avec plaiſir les matériaux qu'il a raſſemblés avec tant de peines. J'ai ſuivi ſes traductions, en donnant au ſtyle une tournure plus libre & plus variée. Ses remarques & celles de ſes premiers coopérateurs m'ont épargné l'ennui des recherches. Le choix & l'arrangement des matières, le ſoin de les fondre, d'y mêler des réflexions, & de remédier autant qu'il eſt poſſible à une ennuyeuſe uniformité, n'exigent pas de grands efforts quand on a de pareils ſecours. Quoique j'aie ſupprimé une infinité de choſes indifférentes, on me reprochera peut-être d'en avoir laiſſé beaucoup trop. Mais ce qui ſeroit plus qu'indifférent ailleurs, ne l'eſt point dans l'hiſtoire littéraire, où les gens de Lettres peuvent trouver important ce que les gens du monde jugent inutile.

Un académicien très-connu, dont la profonde érudition eſt accompagnée de toutes les graces de l'eſprit & de toutes les lumières de la critique; dont la ſociété, comme celle de M. de Sainte-Palaie, eſt également douce & avantageuſe pour ſes amis; & qui ne peut ſe dérober aux louanges, quoiqu'il ne me permette point de le nommer, avoit compoſé autrefois quelques vies de nos troubadours *. J'ai beaucoup profité de ſon travail, en regrettant qu'il ne l'ait pas étendu plus loin. Il embraſſoit les généalogies, la chronologie, les diſcuſſions hiſtoriques, les obſervations littéraires. Lui ſeul auroit pu remplir un plan ſi vaſte. Pour moi, il me falloit être court, ſous peine d'être ennuyeux ſans utilité.

Un autre homme de Lettres, qui ne vit plus, s'étoit chargé de finir l'ouvrage ſur le même plan. Ce qu'il a écrit ſur cette matière ne pouvoit ſoutenir l'impreſſion. Mais j'y ai trouvé la plupart des matériaux néceſſaires

---

* *Ces troubadours ſont Arnaud Daniel, Arnaud de Marveil, Aimeri de Péguilain, Bernard de Ventadour, Geoffroi Rudel, Guillaume IX comte de Poitou, & Guillaume de Cabeſtaing.*

parmi beaucoup de minuties & de longueurs insupportables.

Le Discours préliminaire dont je prends sur moi toutes les fautes, parce que je l'ai tiré de mes propres observations, va développer ce qu'il me paroît le plus important de savoir au sujet des troubadours.





DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Les troubadours ne ſont plus guère connus que de nom ; & la plupart des gens de Lettres eux-mêmes ne s'en forment qu'une idée fort imparfaite. On ſe contente de ſavoir que ces anciens poëtes provençaux fleurirent dès le douzième ſiècle, lorſque la barbarie & l'ignorance dominoient encore en Europe ; qu'ils viſitoient les cours des princes & des grands ſeigneurs, ſeuls théâtres où leurs talens puſſent briller ; qu'ils y étoient favorablement accueillis, ſurtout par les dames, auxquelles ils conſacroient leurs hommages & leurs chanſons ; enfin,

qu'ils furent dans nos climats les peres de la poésie moderne. Mais on se les figure d'ailleurs comme des aventuriers sans état; comme des écrivains sans lumières & sans goût, dont les fades galanteries méritent un oubli éternel, & dont les ouvrages n'ont rien d'intéressant que pour ces amateurs d'antiquités, qui passent inutilement leur vie à dérouiller de misérables monumens gothiques.

Les richesses de notre littérature, capables de satisfaire tous les esprits, & de nous rendre indifférens pour des objets moins agréables, contribuoient à entretenir ce préjugé: il sembloit devoit se perpétuer à jamais. Les vies des Troubadours, écrites par Jean Nostradamus, sont un ouvrage également sec & superficiel, où la plupart de ces poëtes ne sont pas même nommés: d'ailleurs trop plein de fables & d'erreurs grossières, trop décrié depuis

long-tems, pour attirer beaucoup de lecteurs. Et quel fruit en recueilleroit-on ? quelques traits historiques mal digérés, quelques notices défectueuses ; nulle connoissance du goût ni des productions de nos muses provençales ; presque rien de satisfaisant en matière d'histoire & de critique.

Cependant le fonds étoit précieux. Souverains, grands seigneurs, chevaliers, dames illustres, ecclésiastiques & moines, hommes de tout état ; libertins ou dévots, enthousiastes en amour ou en superstition, flatteurs ou satiriques, moralistes ou licencieux : c'est ce qui forme la chaîne des troubadours. Plusieurs ont eu des aventures mémorables ; plusieurs ont pris part aux événemens de leur siècle & les ont chantés avec intérêt. Les uns expriment tous les transports de l'amour ; les autres se livrent à la fureur

martiale : ceux-là ſont les trompettes du fanatiſme ; ceux-ci peignent les moeurs & invectivent contre les déſordres ; quelques-uns traitent même de philoſophie. Si Noſtradamus avoit ſeulement connu une partie des manuſcrits de M. de Sainte-Palaie ; quelque médiocre que fût ſon talent pour penſer & pour écrire, il nous eût laiſſé du moins un ouvrage inſtructif & curieux.

Je me propoſe dans ce Diſcours, non de relever l'importance du ſujet, mais de le préſenter ſous un point de vue général, qui en faſſe mieux ſaiſir les rapports. Quelle étoit la poéſie avant que les peuples ſortiſſent de leur premier état de ſimplicité ? quels progrès fit-elle à l'époque des troubadours ? quelle idée doit-on avoir des moeurs de leur tems, & ſurtout de cette galanterie célèbre qui les inſpira ſans ceſſe, parce qu'elle étoit comme

l'âme de la ſociété ? quels grands événemens excitèrent leur génie, & fournirent matière à leurs compoſitions ? quels ſont les principaux caractères de leurs différens ouvrages ? quelle influence ont-ils eue, ainſi que leur langue, ſur la littérature moderne ? enfin, quelles ſont les ſources dont nous avons tiré leur hiſtoire ? Toutes ces queſtions paroiſſent dignes de quelque examen.

I.

Quand on voit les barbares, les ſauvages mêmes chanter leurs dieux, ou leurs amours ou leurs exploits, on ſe perſuade aiſément que la poéſie eſt preſque auſſi naturelle à l'homme que le langage, le chant & les paſſions. La meſure plaît à ſon oreille : il éprouve que ſes idées & ſes ſentimens en tirent une force d'expreſſion, qui frappe davantage le cœur, & qui ſe

grave mieux dans la mémoire. Un exemple suffit, & cet exemple ne tarde point à éclorre, pour que les vers deviennent, dans une peuplade même sans lois, le langage de la nature passionnée : il s'y forme toujours des poëtes, & la multitude est leur écho.

Une simplicité agreste, jointe à des images vives & quelquefois sublimes, caractérise la plupart de ces productions informes. Les forêts de l'Amérique, les montagnes incultes de l'Ecosse, les déserts glacés de l'Islande ont vu naître des fruits de génie, qui nous étonnent encore aujourd'hui. Les esprits trop resserrés dans les limites de l'art, ne réfléchissant point sur la féconde énergie de la nature, conçoivent difficilement que de telles productions aient pu sortir du sein de la barbarie & de l'ignorance. C'est néanmoins l'ouvrage de la nature. Dès que l'ame est vivement affectée

par un objet, le talent poétique se déploie avec d'autant plus d'audace & de vigueur, qu'on a peu d'idées capables de le distraire, & qu'il devance la culture des autres talens.

Le besoin, pere de l'industrie, contribue sans doute à lui donner l'essor dans tout l'univers. Par tout on veut perpétuer le souvenir de certaines choses, inculquer certaines maximes, inspirer certains sentimens. Comment faire, lorsque l'écriture est inconnue ou très-rare ? Le langage commun ne laisse que des traces légères : il faut donc que la cadence, le nombre ou la rime viennent au secours de la mémoire ; il faut qu'une espèce de discours plus serré & plus expressif, frappant l'esprit & l'oreille avec plus de force ou plus d'agrément, y reste imprimé d'une manière durable, & rappelle souvent aux hommes ce que l'on voudroit qu'ils eussent toujours devant

les yeux. Cette utile découverte se fait bientôt. Le chant s'unit ensuite aux paroles par une affinité naturelle : il les fixe en quelque sorte, & donne de la consistance à la pensée.

Telle est sans doute la marche de l'esprit humain, puisque dans toutes les nations, les poëtes ont précédé les prosateurs ; puisque dans la Grèce & à Rome, les premiers historiens & les premiers philosophes écrivirent en vers ; puisque la poésie fut souvent l'organe des lois : enfin, pour ne pas multiplier les exemples à l'infini, puisque chez les Gaulois, nos ancêtres, encore à demi-sauvages & méprisant le joug romain, les chants guerriers des Bardes allumoient le feu des combats, & suscitoient tant d'émules aux héros dont ils célébroient la vaillance.

Plus un peuple est simple & grossier, moins il a d'idées ; moins, par consé-

quent, sa sphère poétique a d'étendue. Sa langue est également pauvre & informe; son intelligence ne va guère plus loin que ses sens. Les poëtes alors pourront peindre d'un style très-figuré les objets réels de la passion, les chimères mêmes que l'imagination enfante, & qui semblent exister par elle. Leurs mots seront presque autant d'images, précisément parce que leur langue ne fournit point de mots aux pensées abstraites. Mais comment s'échapperoient-ils du cercle étroit dans lequel l'enfance de la société captive toujours le génie ? Comment suppléeroient-ils aux arts & aux connoissances ? L'homme n'est créateur qu'en imitant.

Sous un beau ciel, dans un pays favorisé de la nature, où la chaleur du climat excite l'esprit sans affaisser le corps, le goût de la poésie doit être plus vif qu'ailleurs, & plus fertile

en productions. Telles étoient les provinces méridionales de la monarchie françoiſe, toutes compriſes ſous le nom commun de Provence, parce que la langue provençale leur étoit commune à toutes. Quoique le premier troubadour connu, Guillaume IX comte de Poitou & duc d'Aquitaine, ait fleuri dans le douzième ſiècle, on ne peut douter qu'il n'ait eu des prédéceſſeurs : les grâces de ſon ſtyle ſuppoſent un art déjà cultivé. C'eſt néanmoins à ſon époque qu'il faut conſidérer les progrès de la poéſie provençale. C'eſt alors que, prenant un vol rapide, elle pénètra dans les cours, & fit les délices ou l'admiration d'une grande partie de l'Europe.

I I.

Le paſſage d'un état affreux de ſtupidité & de barbarie à la culture des moeurs, de la raiſon & des talens, eſt

un des plus beaux ſpectacles que préſente l'hiſtoire du genre humain. Tout fermente dans le chaos pour une ſorte de création nouvelle ; & les objets qui en ſortent, quoique fort loin de la perfection, ont une beauté originale preſque auſſi digne des regards de la curioſité que la perfection même.

Après une longue ſuite de maux, où l'erreur d'une part, & l'anarchie de l'autre avoient plongé les Européens, l'ignorance du dixième ſiècle, accompagnée des ravages d'un déluge de brigands, mit le comble à leurs calamités, & acheva de les abrutir. Le ſiècle ſuivant vit renaître des études, mauvaiſes ſans doute & peut-être plus fécondes en erreurs que l'ignorance, mais propres à tirer les eſprits d'un fatal engourdiſſement. Le pontificat de Grégoire VII, les ſecouſſes qu'il donna aux nations, le choc violent du ſacerdoce avec l'empire,

perpétué par ſes ſucceſſeurs, produiſirent un mouvement univerſel, & de puiſſans intérêts qui réveillèrent encore les âmes; tandis que la chevalerie ouvroit une carrière d'héroïſme, où quelques vertus ſociales jetoient de l'éclat parmi les vertus ou les exploits militaires.

Qu'on ajoute à ces différentes cauſes la croiſade née à la fin du même ſiècle. Un enthouſiaſme inoui briſa les barrières qui ſéparoient les nations; les réunit pour des conquêtes religieuſes, c'eſt-à-dire, conſacrées par un prétexte religieux; les tranſporta dans la patrie des Phidias & des Homères; leur fit reſpirer l'air de la voluptueuſe Aſie. De-là combien de nouvelles ſenſations, de nouvelles idées & de goûts nouveaux! Choſe étonnante! la dévotion meurtrière & peu ſenſée des croiſades ſervit au développement des beaux-arts & de la raiſon;

raiſon : elle concourut au triomphe des muſes, & aux ingénieux plaiſirs qui devoient naître de leurs travaux.

C'eſt dans ces conjonctures que ſe multiplièrent les poëtes, connus ſous le nom de *troubadours*, nom vraiment digne du génie ; puiſqu'il exprime le talent de *trouver*, d'inventer, en un mot le génie même. L'exemple ſeul d'un prince, tel que le comte de Poitou, devoit exciter leur verve & leur émulation. Pluſieurs autres princes ou grands barons devinrent pour eux des modèles & des protecteurs. Les cours, preſque auſſi nombreuſes que les châteaux, les attirèrent à l'envi. Ils y trouvèrent la fortune, les plaiſirs, la conſidération encore plus flatteuſe. Les belles dont ils célébroient les charmes & le mérite, ces divinités terreſtres de la chevalerie, les accueillirent avec une généroſité prévenante ; quelquefois même avec la tendreſſe de

l'amour. Combien d'encouragemens pour des eſprits, que l'attrait de la nouveauté & le penchant naturel entraînoient, dirai-je au plaiſir ou à l'étude!

On vit donc les poëtes ſe diſputer à qui enleveroit les ſuffrages. Ceux-là s'exprimèrent avec plus d'élégance & de fineſſe ; ceux-ci avec plus de préciſion & de force. Les uns perfectionnèrent le mécaniſme du vers ; les autres créèrent de nouveaux genres de poéſie. Tantôt les grâces donnèrent le ton au ſentiment ; tantôt la fiction & le dialogue aſſaiſonnèrent la morale. Le goût ceſſa d'être eſclave, pour ainſi dire, d'une rempante routine : il ſuivit le progrès des idées ; & embraſſant une variété d'objets auparavant inconnue, il varia auſſi les genres de compoſitions, qu'une ſtérile uniformité rendoit inſipides.

Mais, ainſi que les idées obſcurcies par l'ignorance, le goût reſtoit en-

core bien éloigné de la perfection réelle, où il n'arrive qu'avec lenteur à mesure que la société s'éclaire & se polit. Il trouvoit même un grand obstacle dans la manie qui multiplioit les poëtes, ou les prétendans aux récompenses poétiques. Une foule d'hommes presque sans talens, condamnés à l'obscurité par la nature comme par la fortune, se jetoient dans une carrière où ils voyoient la perspective la plus attrayante. Les jongleurs, dont le métier étoit de chanter les vers des troubadours, aspirèrent aux avantages de l'une & de l'autre professions; la plupart des troubadours eux-mêmes avoient à peine une teinture des lettres; & quelques-uns, trop distingués par leur rang, devenoient des modèles dangereux, lorsque l'intérêt ou la flatterie apprécioit le mérite des ouvrages. Plusieurs, pour se distinguer dans la multitude, affectèrent de

pénibles défauts qui leur attiroient des admirateurs ; une combinaiſon de vers & de rimes capable d'éteindre le feu du génie, une obſcurité de ſtyle où tout paroiſſoit énigme, où rien ne méritoit d'être deviné. Ainſi les progrès du goût, quoique ſenſibles à bien des égards, étoient arrêtés non-ſeulement par l'ignorance & la groſſièreté qui règnoient alors, mais par une ſorte de corruption que produiſoit la culture d'un art ſans principes.

III.

Les ouvrages des troubadours ſont néanmoins précieux, en ce que les mœurs s'y trouvent peintes au naturel, mieux que dans aucun autre monument de ces ſiècles peu connus. Nos anciens faiſeurs de chroniques, nourris au ſein des ténèbres & des préjugés du cloître, ne ſavoient en général que narrer longuement les

faits publics mêlés de bruits populaires & ſouvent de légendes ridicules : ils dégradoient l'hiſtoire ; ils ne la connoiſſoient point. Mais les poëtes étoient naturellement les peintres de la ſociété. Ce qu'ils voyoient, ce qu'ils entendoient, les coutumes, les modes, les opinions dominantes, les paſſions modifiées en tant de manières, devenoient, ſans qu'ils penſaſſent à inſtruire la poſtérité, le fond & l'ornement de leurs pièces. Parmi les anciens, Homère ſupplée en cette partie aux monumens hiſtoriques, & ſes fictions même ſont une ſource de vérités qui ne ſe puiſeroient point ailleurs. Les troubadours ont ſur lui une ſorte d'avantage ; car leurs genres de poéſies, plus bornés à la vie commune & aux objets contemporains, forment des peintures plus naïves & dont il réſulte des conſéquences plus certaines.

On y voit cette bravoure ardente & emportée, qui caractérisoit encore la nation ; qui respiroit les combats comme des plaisirs, & qui du droit barbare de l'épée faisoit le premier droit de la nature. On y voit cette prodigalité des seigneurs, érigée en vertu essentielle de leur rang ; aussi peu délicate sur les moyens d'acquérir que sur la manière de dissiper, & ne rougissant point d'accumuler des rapines, pour se parer d'une ruineuse ostentation. On y voit cet esprit d'indépendance qui entretenoit les désordres de l'anarchie, quelquefois se pliant par intérêt aux humbles démarches de courtisan, mais toujours prêt à se roidir avec audace lorsqu'il étoit excité par les conjonctures. On y voit cette franchise mâle & agreste, que rien n'empêche de s'exprimer librement & sur les personnes & sur les choses ; qui censure les princes com-

me les particuliers, ſans paroître ſe douter des égards de la bienſéance, encore moins de la politeſſe moderne. On y voit l'aveugle ſuperſtition, ſe repaiſſant d'abſurdités & de folies; ſacrifiant à ſes fantômes la raiſon, l'humanité, la divinité même; aviliſſant le ſouverain être par les hommages qu'elle croit lui rendre, au mépris des loix qu'il a établies; & fourniſſant par ſes excès des armes à l'irréligion qu'elle fait naître. On y voit l'ignorance & le fanatiſme d'un clergé vicieux; la pétulance d'une nobleſſe inquiète & indomptable; l'activité & la hardieſſe d'une bourgeoiſie à peine délivrée de la ſervitude; les vices plutôt que les vertus des hommes de tout état, livrés encore à des habitudes barbares, & commençant à ſe raffiner par de fauſſes lumières. On y voit enfin le ſyſtême de la chevalerie développé, ſes exercices, ſes amuſemens,

ſes préceptes, ſes mœurs, ordinairement contraires à ſa morale, & ſurtout cette galanterie fameuſe qui devint un des principaux mobiles de la ſociété, & dont il importe d'acquérir une connoiſſance plus exacte.

Toute l'hiſtoire dépoſe de la vénération des peuples du nord pour les femmes; ſentiment plus ou moins vif & profond, mais commun à toutes les nations Celtiques, parmi leſquelles un ſavant moderne compte les Germains, les Scandinaves, & même les Scythes, quoique la reſſemblance des mœurs ne prouve pas toujours l'identité d'origine *. Ces peuples féroces, dont la ſenſibilité en amour n'approchoit point de celle qui règne dans les climats chauds, rendoient cependant une eſpèce de culte au ſexe aimable qu'on tenoit ailleurs en eſclavage.

* Voyez Pelloutier, Hiſt. des Celtes.

Ils voyoient en lui quelque chose de divin : ils lui donnoient l'autorité des oracles, & l'empire de la beauté s'affermissoit par une confiance religieuse.

Soit que ce fût un effet de cette force d'imagination, qui rend les femmes si susceptibles de mouvemens extraordinaires, & quelquefois leur persuade qu'elles sont inspirées, quand elles s'égarent dans leurs rêveries ; ou de cette fine sagacité qui, pour peu qu'elle ait d'exercice, leur fait pénétrer le secret des cœurs, saisir promptement le nœud des intrigues & des affaires, donner aux hommes de soudains conseils, supérieurs aux résultats de nos lentes méditations ; ou de cette adresse insinuante, avec laquelle les graces subjuguent la force, & la douceur triomphe de la férocité : soit que toutes ces causes réunies & d'autres encore concourussent au même

effet, on ne peut douter qu'il n'ait eu beaucoup d'influence dans les mœurs publiques, & dans les entreprises les plus éclatantes.

Pour mériter la beauté qu'il idolâtroit, le guerrier bravoit les fatigues, les blessures & la mort. La dépouille d'un ennemi tué de ses mains devoit accompagner ses poursuites amoureuses. Les idées d'amour & de valeur paroissoient inséparables, & le poëte les confondoit en célébrant les héros, ou en excitant à l'héroïsme. Combien de fois les femmes ne donnèrent-elles pas l'exemple du courage qu'elles excitoient? combien de fois ne partagèrent-elles pas les travaux & les périls des expéditions? On les vit en plusieurs rencontres s'arracher la vie, pour échapper à l'ennemi vainqueur.

Quand les mœurs publiques ont pris dans l'origine une forte direction, il en reste toujours des traces,

malgré les changemens que produit le cours des ſiècles. Sans doute les habitans de nos provinces, mélange de Gaulois & de Germains, conſervoient pour les femmes le même fond de ſentimens ; & la chevalerie ne créa point un nouveau ſyſtême, elle ne fit qu'étendre & ſubtiliſer l'ancien.

La guerre, l'amour, la religion formoient, comme on ſait, la baſe de cette inſtitution ſingulière. Mais quelque dévots que les grands & le peuple fuſſent alors, & quoique les idées religieuſes, bien on mal conçues, ſe mêlaſſent à toutes les choſes humaines ; la guerre & l'amour, ces paſſions favorites ſi propres à remuer l'ame par les ſens, devoient généralement l'emporter ſur les objets inviſibles, offerts à la penſée pour le bonheur d'une autre vie. Toutes leurs dévotions n'empêchoient pas nos héros de reſpirer ſans ceſſe le carnage, ni de ſervir

ordinairement leurs belles avec autant & plus de ferveur que leur Dieu.

Consacrer son coeur & ses hommages à une maîtresse ; vivre pour elle exclusivement ; pour elle, aspirer à toute la gloire des armes & des vertus ; admirer ses perfections, & leur assurer l'admiration publique ; ambitionner le titre de son serviteur, de son esclave ; & pour récompense de tant d'amour & de tant d'efforts, s'estimer heureux qu'elle daigne les agréer ; en un mot, servir sa dame comme une sorte de divinité, dont les faveurs ne peuvent être que le prix des sentimens les plus nobles, divinité que l'on n'aime qu'avec respect, comme on ne doit la révérer qu'avec amour : c'étoit-là un des principaux devoirs de tout chevalier, ou de quiconque aspiroit à le devenir. L'imagination trouvoit à s'exalter sur un tel systême d'amour. Aussi, en for-

mant des héros, fit-il éclorre toutes les folies romanefques.

Si la galanterie régna dans la fociété civile, les troubadours ne contribuèrent pas peu à l'accroiffement de fon empire, & à la célébrité de fes triomphes. Prefque tous fe dévouèrent au culte des dames, les uns par fentiment, les autres par oftentation, plufieurs par intérêt; car c'étoit le chemin de la fortune, & les dames, jaloufes d'un encens qui fembloit éternifer leurs charmes, ne manquoient pas de favorifer le poëte adorateur. La paffion & la flatterie fécondèrent également le parnaffe provençal.

Mais qu'il s'en faut bien que l'amour, en ces tems de chevalerie, fût tel que l'imaginent les cenfeurs des tems modernes! Quand l'hiftoire n'attefteroit point les défordres & la licence des moeurs, les ouvrages des troubadours en fourniroient une foule de

preuves inconteſtables. Parmi quelques exemples d'une galanterie pure, aſſujettie au frein de la pudeur & des devoirs, on y trouve mille traits de libertinage & de débauche ; on y voit les ſens maîtriſer le cœur, la foi conjugale impudemment violée, quelquefois les mœurs outragées avec une indécence cynique, enfin les mêmes vices qu'aujourd'hui, moins déguiſés ſous d'honnêtes apparences. De-là les ſatires de pluſieurs de ces poëtes, qui préconiſant le tems paſſé, quoique plus digne encore de leurs cenſures, font une peinture affreuſe des excès de leurs contemporains. Tant il eſt naturel d'exagérer les anciennes vertus, ou même de les ſuppoſer, pour cenſurer avec plus d'amertume les vices préſens !

Prenons un milieu, & ſans être injuſtes, ni par indulgence envers les morts, ni par aigreur envèrs les

vivans, louons ce que ceux-ci ont de louable, reconnoissons ce que les autres eurent de mauvais. Le courage, la courtoisie, l'honneur, la galanterie de nos aïeux étoient souillés de beaucoup de vices grossiers, inhérens à l'état informe de la société : au milieu de nos vices raffinés brillent encore des vertus excellentes, que la culture des mœurs & de la raison produira toujours. Un préjugé qui nous ôteroit le sentiment des avantages dont nous jouissions, seroit également abject & nuisible. Les lumières tirées de nos troubadours, pour la connoissance des mœurs, peuvent servir du moins à le dissiper.

I V.

Une grande partie de leurs ouvrages roule sur les événemens de leur siècle, si capables d'exciter ou l'enthousiasme ou l'indignation poétiques.

Il est nécessaire d'ébaucher ici un tableau de ces événemens : on y verra du premier coup d'oeil ce que la matière doit offrir d'instructions.

C'étoit le tems où les papes, qui avoient perdu de vue les règles, comme les exemples, de la primitive église, remuant tout au nom de Dieu & de S. Pierre, faisoient d'une religion divine l'instrument d'une politique audacieuse ; & tantôt disposant des récompenses du ciel, tantôt condamnant aux supplices de l'enfer, subjuguoient les nations, ébranloient les empires, détrônoient même les souverains. Les croisades dont Grégoire VII avoit conçu la première idée, si on les considère sous une face politique, furent le chef-d'œuvre de l'ancien despotisme pontifical. Par elles un pontife pouvoit armer les sujets de tous les princes, en faire ses propres soldats ; les envoyer conquérir

des royaumes, qu'il ſe rendoit tributaires; lever d'un bout de l'Europe à l'autre d'immenſes contributions, dont il dirigeoit l'uſage; épuiſer d'hommes & d'argent les états, dont la foibleſſe devoit augmenter ſa puiſſance; reléguer en quelque ſorte au-delà des mers les empereurs & les rois, dont l'éloignement lui étoit avantageux; augmenter les richeſſes eccléſiaſtiques, & par conſéquent ſes revenus, du produit d'une infinité de terres, que les croiſés vendoient à bas prix pour être en état de gagner les indulgences de la guerre ſainte; s'établir enfin adroitement le juge de toutes les affaires civiles & politiques, en mettant ſous la ſauve-garde du pontificat les biens & les perſonnes de quiconque avoit arboré la croix. Si la politique de Rome ne conçut pas d'abord ce ſyſtême dans toute ſon étendue, il paroît qu'en peu de tems elle l'étendit

jusques-là ; quoique des idées religieuses & mystiques voilassent toujours ses projets, peut-être même à ses yeux comme à ceux des nations fascinées.

Nous trouvons dans les poésies des troubadours cent exemples de l'enthousiasme des croisades, & des vains motifs qui le rallumoient sans cesse ; mais nous y voyons aussi quelquefois une hardiesse à les censurer, qui contraste singulièrement avec les préjugés de la multitude.

Et comment, après tant d'expéditions malheureuses, dont l'Europe avoit attendu les plus grands succès ; comment n'y auroit-il pas eu des hommes assez raisonnables pour en mieux juger, & assez libres pour en dire leur sentiment ? La puissance ecclésiastique, si respectable par sa nature, si utile quand elle remplit avec sagesse son ministère, s'exposoit elle-même aux plus dangereuses attaques,

par des abus dont les peuples commençoient à s'indigner.

Ce fut proprement l'origine des sectaires de nos provinces méridionales, connus sous différens noms, Manichéens, Vaudois, Albigeois, &c Leurs invectives contre le clergé contribuèrent, autant que leurs erreurs, à la guerre atroce qu'on leur déclara pour la ruine du comte de Toulouse. Jusqu'alors les croisades avoient eu pour objet d'exterminer les ennemis du nom chrétien. Mais des chrétiens, réputés ennemis de l'église, parurent encore plus dignes d'être immolés par le zèle; & leur souverain osant les protéger, ou plutôt les tolérer, le pape, non-content de le foudroyer d'anathêmes, fit un devoir de religion & un moyen de salut, de prendre les armes pour le dépouiller de ses états.

J'indique seulement ici cette hon-

reuſe croiſade, célèbre par tant d'injuſtices & de barbaries ; ſi fatale à Raimond VI & Raimond VII comtes de Toulouſe, malgré leurs humbles ſoumiſſions toujours ſuivies d'abſolutions trompeuſes ; mais ſi utiles à la cour de Rome qui, de leurs dépouilles, ſe forma une principauté au ſein de la France. Pluſieurs de nos troubadours intéreſſés à ces guerres civiles, ou comme acteurs, ou comme partiſans des opprimés, ont laiſſé des détails curieux qu'il faut réſerver pour leurs articles.

Le clergé de ces malheureuſes provinces, fanatique alors & trop ſujet aux paſſions des gens de guerre, ſe ſignala par de terribles excès, & les moines peut-être encore plus. L'Inquiſition naiſſante ſe montra d'abord altérée de ſang ; mais en faiſant brûler ſes victimes, parmi leſquelles l'innocent fut plus d'une fois confondu

avec le coupable, elle échauffoit la bile des poëtes citoyens ou sensibles à l'humanité. Nous aurons souvent lieu d'observer combien la religion devoit gémir d'être changée par ses ministres en tyrannie. Quelle gloire pour la saine littérature de l'avoir vengée de cet opprobre, en opposant les préceptes de la charité chrétienne aux préjugés d'un sanguinaire fanatisme ! Oui, dans les siècles même barbares, les Lettres ont été souvent les bienfaitrices du genre humain.

Cependant les souverains pontifes continuoient à règner par des violences. Le sacerdoce luttoit toujours avec animosité contre l'empire. Frédéric I, ce grand empereur, en avoit reçu de dangereuses atteintes ; & la révolte des villes de Lombardie, liguées pour s'affranchir de sa domination, étoit principalement l'effet des entreprises de la cour de Rome. Foi-

ble prélude des orages qu'Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV, &c, devoient bientôt exciter contre Frédéric II & les restes de la maison de Souabe.

Après une longue suite de scènes scandaleuses, où les excommunications, prodiguées par la haine, tendoient toutes à détrôner l'empereur, on le vit solennellement déposé dans un concile de Lyon, dont le pontife dicta le décret. S'il ne perdit point sa couronne, c'est qu'il eut le courage de la défendre. Ses successeurs furent encore plus malheureux. Les papes poursuivirent d'un côté l'empereur Conrad, fils de Frédéric, & de l'autre dépouillèrent du royaume des Deux-Siciles cette maison qu'ils détestoient. L'Angleterre ne sut pas profiter de leur offre. Le frere de S. Louis, déjà comte de Provence, réussit mieux; s'il faut regarder comme un grand

ſuccès ſa conquête de Naples, cimentée par le meurtre juridique du roi Conradin & du duc d'Autriche, & ſuivies de tant d'excès révoltans, que les Vêpres Siciliennes en furent preſque l'unique fruit.

Quand nous verrons le troubadour Figueira, & quelques autres, ſe déchaîner avec une ſorte de fureur contre Rome, contre les miniſtres ou les imitateurs de ſes injuſtices; il faut l'avouer, quelque étrange que fût leur audace dans des ſiècles ſuperſtitieux, l'hiſtoire en donnera aiſément l'explication.

A ces événemens mémorables auxquels les pièces de nos poëtes ont ſouvent rapport, ajoutons les démêlés de la France avec l'Angleterre, la réunion de pluſieurs provinces françoiſes à une couronne rivale, l'empriſonnement de Richard I au retour de la Paleſtine, les conquêtes de Philippe-

Auguste sur Jean, successeur de Richard, l'opposition d'intérêts entre les troubadours de divers partis : quelles sources de particularités historiques & de traits de poésie, dignes de la curiosité des lecteurs !

Mais les révolutions arrivées dans le pays même des muses provençales fournissoient, indépendamment de tout le reste, une ample matière à leurs chants. Ce pays comprenoit, outre le Dauphiné & la Provence qui relevoient de l'empire, les trois grands comtés de Toulouse, de Barcelone & du Poitou, avec le duché d'Aquitaine. Là, comme ailleurs, le gouvernement féodal avoit formé, sous une apparence d'ordre & de subordination, un véritable chaos où le suzerain, le vassal, l'arrière-vassal, chacun avec ses droits factices, se trouvoient souvent réduits au droit du plus fort.

Si de cette première cause devoient naître

naître une infinité de troubles, de violences, de confiſcations, d'uſurpations & de guerres; l'hérédité & le partage des fiefs occaſionnoient encore des ébranlemens & des variations rapides, ſurtout quand les filles ſuccédoient au défaut de mâles. Le mariage d'une héritière attiroit un ſouverain étranger; pluſieurs mariages de cette eſpèce créoient une vaſte puiſſance; l'ambition s'agitoit, l'équilibre ſe rompoit, les rivalités éclatoient de toutes parts, & les peuples étoient ordinairement les victimes de ceux qui prétendoient les gouverner.

Ainſi le Poitou & la Guienne, que le mariage d'Eléonore avec Louis le Jeune devoit réunir à la couronne de France, paſſerent ſous la domination angloiſe, dès que le divorce imprudent de Louis eut laiſſé Eléonore maîtreſſe de diſpoſer tout à la fois de ſa perſonne & de ſes états. Ainſi la

maiſon de Barcelone acquit par des mariages le comté de Provence, le royaume d'Aragon, & d'autres ſouverainetés. Ainſi la maiſon de Baux, en vertu d'un mariage, oſa lui diſputer la Provence, ſans avoir les forces néceſſaires pour ſoutenir ſes prétentions. Ainſi la maiſon de Sabran, avec un titre pareil, s'empara du comté de Forcalquier, dont elle conſerva beaucoup de fiefs, malgré la puiſſance de ſa rivale. Ainſi l'héritière du dernier comte de Provence de la maiſon de Barcelone, fit paſſer dans celle de France, en épouſant Charles d'Anjou, une principauté qui devoit tôt ou tard revenir à la monarchie françoiſe.

Ces révolutions & leurs ſuites, les affaires, ſoit des grandes, ſoit des petites cours, mettant les eſprits en mouvement, & les troubadours jouant quelquefois un rôle diſtingué, ou ayant des liaiſons étroites avec les

premiers acteurs, leurs ouvrages rappelleront ſouvent les faits & les perſonnes, qui frappèrent leur imagination & intéreſſerent leur ame. Il fut un tems où les cours d'Aragon, de Poitou, de Toulouſe, de Provence, favoriſoient à l'envi les muſes. La reconnoiſſance n'étoit pas muette; & ſi une partie de nos poëtes ſignala ſon zèle pour les princes de Toulouſe, nous en voyons clairement la cauſe dans les bienfaits de ces princes ou de leurs ancêtres. Mais en défendant leur cauſe contre le clergé, qu'une haine religieuſe rendoit ingrat & injuſte, ils pouvoient ſuivre eux-mêmes les mouvemens de l'animoſité & de l'intérêt. Qu'il eſt rare, en pareilles circonſtances, de ſe tenir dans les bornes de la ſageſſe oú de l'équité!

Ne nous paſſionnons point en faveur des troubadours: ils méritent pour la plupart moins de louanges

que de blâme. Dans le compte succint que je vais rendre de leurs divers genres de poésies, & des principaux caractères qui les distinguent, j'exposerai les défauts sans prévention, je tâcherai de réduire à leur juste prix les choses estimables.

V.

Ces pièces sont des chansons, des *sirventes*, des *tensons* ou *jeux-partis*, des *pastourelles*, des *novelles* ou contes, &c. Je les distinguerai d'abord plus utilement en poésies galantes, historiques, satiriques, didactiques ; & après les avoir envisagées ainsi sous des points de vue généraux, nous passerons à des remarques particulières.

D'après ce que nous avons observé sur l'ancienne chevalerie, on peut juger d'avance des morceaux de nos poëtes, (& c'est le plus grand nombre de leurs ouvrages,) qui ont pour

objet les dames & l'amour. Ce ne ſont preſque jamais de ces penſées ingénieuſes, de ces tours fins & étudiés, de ces élégans madrigaux, où ſe peignent les agrémens de l'eſprit, plutôt que les tranſports de la paſſion. L'amour y eſt exprimé tantôt avec énergie, tantôt avec une ſimplicité naïve & touchante. Souvent timide & reſpectueux, il adore en extaſe la beauté dont il fait ſon idole; il voit en elle toutes les perfections dignes d'inſpirer l'enthouſiaſme; & les moindres faveurs qu'il en eſpère ſont pour lui des joies céleſtes. Quelquefois il veut ſe manifeſter par d'héroïques efforts; d'autres fois il oſe à peine prononcer un mot qui le décele. Enfin le ſyſtême galant de la chevalerie regne parmi les troubadours; & lorſque leurs chanſons tiennent à des aventures ſingulières, comme il y en a pluſieurs exemples, il en réſulte une lecture plus

agréable. Mais, je l'avoue, les fades lieux communs de galanterie, les répétitions fréquentes des mêmes pensées & des mêmes expressions, les longueurs & le mauvais goût rendroient insupportable un recueil complet de leurs ouvrages. Il a fallu supprimer, élaguer beaucoup; & ces sacrifices ne méritent aucun regret.

Il y eut, sans doute, parmi nos preux chevaliers & nos galans troubadours, quelques phénomènes d'amour épuré, où l'on reconnoîtra des moeurs exemtes de tout reproche. Cependant combien verrons-nous d'exemples contraires! Un commerce de galanterie entre les deux sexes, dans ces tems de désordres effrénés, devoit évidemment rendre fort rare ce que l'on a supposé si commun. C'étoit beaucoup que les belles, en général, dédaignassent des amans vulgaires, dont le nom n'eût rien pour

elles de glorieux ; qu'une molleſſe efféminée & une honteuſe opulence n'excitaſſent que leur mépris ; & qu'il fallût mériter par l'honneur & le courage les ſecrètes récompenſes d'un amour ſouvent condamnable, ſouvent contraire aux lois de la ſociété.

Après les poéſies galantes des troubadours, les plus nombreuſes ſont celles que j'ai appelées hiſtoriques, comme ayant rapport à des faits, à des perſonnages diſtingués, & pouvant fournir des matériaux à l'hiſtoire. Tels ſont la plupart de leurs *ſirventes*, ſorte de diſcours en vers, où les louanges, les reproches, les plaintes, les menaces, les exhortations, les conſeils ſe placent naturellement au gré de l'auteur. En les conſidérant relativement à l'hiſtoire, il n'eſt pas douteux que ces pièces n'aient leur utilité, ſoit pour éclaircir ou pour conſtater certains détails ; mais elles me paroiſſent beau-

coup plus intéressantes sous un autre aspect.

Quand elles viennent de personnages illustres, c'est une peinture naïve de leurs sentimens, de leurs passions, de leur façon de voir & de s'exprimer. Ils paroîtront quelquefois semblables aux héros d'Homère, hautains, arrogans, braves & présomptueux, n'épargnant pas les injures, disant avec une rude franchise & trop longuement tout ce qu'ils ont dans l'ame. Le sirvente du roi Richard, composé dans sa prison d'Allemagne, & plusieurs autres de cette nature, méritent la curiosité de quiconque veut connoître l'esprit humain & les moeurs antiques.

Rien n'est peut-être plus digne d'observation, que l'extrême liberté de plusieurs de nos troubadours. Elle se donne carrière, non-seulement entre égaux, mais malgré la plus grande

disproportion de rang & de fortune ; non-seulement dans les querelles qui se décident par l'épée, mais dans le commerce des cours, où l'on s'attend à ne voir qu'artifices & souplesse. Il y avoit déjà, sur-tout parmi les poëtes, de vils courtisans accoutumés au ton de la servitude, & mendiant par les bassesses de la flatterie le payement honteux des plumes vénales. Cependant la plupart, quoique peu désintéressés & même avides, perdent quelquefois toute retenue, jusqu'à ne rien ménager, pas même leurs protecteurs. Comment expliquer ce phénomène ?

C'est que les hommes conservoient encore la vigueur de caractère qu'ils tiennent de la nature, & que la politesse a énervée autant qu'adoucie. C'est que les cours protégeoient sans assujettir : la grandeur y étaloit plus de magnificence que de pouvoir : elle

cherchoit à s'attirer des partiſans, & ne pouvoit faire des eſclaves : elle deſcendoit par la familiarité au niveau des inférieurs & des ſujets, de peur qu'ils ne s'élevaſſent contre elle par leur fierté : chacun ſentoit ſa propre force, & ſavoit où trouver de l'appui en cas de beſoin : le moindre grief irritoit ces ames altières : le reſſentiment ou le point d'honneur étouffoit alors la reconnoiſſance des bienfaits ; & la liberté du diſcours s'emportoit au-delà de toutes les bornes.

Si les auteurs de ces pièces avoient eu autant de génie, ou ſeulement d'eſprit que d'audace, il y auroit une ample moiſſon à faire de choſes piquantes & curieuſes. Mais pluſieurs, je dois le répéter, rimoient, pour ainſi dire, en dépit d'Apollon & de Minerve. J'ai ſenti le beſoin d'être ſévère dans le choix ; & me faiſant ſcrupule d'omettre ce qui renferme

quelque inſtruction, je me ſuis du moins borné au pur néceſſaire, lorſqu'il ne ſe préſentoit rien d'agréable.

Outre les ſirventes hiſtoriques dont nous venons de parler, les troubadours en ont laiſſé un grand nombre de purement ſatiriques. Ce genre fut toujours du goût des poëtes, ſoit parce qu'ils s'irritent aiſément, comme un d'eux le diſoit dans l'ancienne Rome, & que la ſatire venge les bleſſures de leur amour-propre, ſoit parce qu'ils y trouvent un moyen de réuſſir en amuſant la malignité publique; moyen dangereux, ſouvent impardonnable, mais par où l'auteur le plus vil s'aſſure des applaudiſſemens, puiſqu'il flatte la haine ou l'envie preſque toujours déchaînées contre le mérite.

Nous verrons de ces ſatires perſonnelles, groſſiérement injurieuſes, qui eurent beaucoup de vogue dans le tems. Telles ſont en particulier cel-

les de Pierre d'Auvergne & du moine de Montaudon contre des rimailleurs, si obscurs la plupart qu'il ne reste aucun vestige de leurs ouvrages. L'un & l'autre ont pu être appelés *le fléau des troubadours*; mais à la lecture, on méprisera le fléau plus que les victimes frappées de ses coups. De tels satiriques n'eurent jamais d'autre destinée!

Il n'en est pas de même de la satire générale des moeurs, propre à humilier le vice, sinon à corriger les vicieux; utile pour le siècle qui la voit naître & qu'elle châtie; utile pour la postérité, à qui du moins elle peut transmettre la connoissance des âges précédens. Divers morceaux de ce genre rendent précieux notre recueil; & l'on peut les regarder comme ce qu'il y a de plus estimable dans les troubadours.

Là, se trouve la preuve complette d'une vérité, dont nous avons tou-

jours été convaincus, malgré toutes les déclamations qui la contredisent; Que les moeurs du *bon vieux tems*, comme on l'appelle avec complaisance, de ce tems héroïque de chevalerie, ne méritent point nos regrets, quelque odieux que soient nos vices, & quelques maux qui en puissent naître, surtout si l'impunité les encourage & si le succès les couronne. La race des chevaliers, cette noblesse dont la probité, la franchise, la générosité sont l'objet de tant d'éloges, comment la verra-t-on dépeinte? Oppression des sujets, parjures envers les voisins, cruautés & perfidies fréquentes, brigandages continuels, rapacité insatiable, débauches au lieu de galanterie; voilà les traits ordinaires. Les satiriques exagéroient, dira-t-on. Hé! n'exagèrent-ils pas encore aujourd'hui? Nous regrettons le tems passé: les troubadours regrettoient le

tems passé, aux douzième & treizième siècles, & l'histoire ne connoît rien de plus affreux que les deux siècles antérieurs à cette époque.

Ils attaquent surtout avec véhémence les vices du clergé & des moines. On en sera peu surpris, si l'on se retrace les abus énormes, la scandaleuse licence, les fraudes, les vexations & la tyrannie, qui déshonoroient alors plusieurs ministres de la religion, aux dépens de la religion même. La croisade contre les Albigeois, l'inquisition meurtrière qu'elle mettoit en vigueur, suffisoient pour révolter toute ame juste & sensible. Une pièce originale d'Izarn, dominicain missionnaire & troubadour, dans laquelle il se représente disputant avec un hérétique, & le convertissant par la crainte des supplices, plutôt que par la force des argumens, cette pièce nous convaincra que des catholiques sensés

pouvoient bien partager avec les ſectaires, non leurs ſentimens ſur le dogme, mais leur mépris & leur averſion pour des abus odieux ou mépriſables. Enfin, les invectives de Pierre Cardinal, troubadour illuſtre & vertueux, que le clergé avoit vu parmi ſes membres, (ſans parler ici d'autres ſatires pareilles,) ne laiſſeront aucun doute ſur les anciens excès de ce corps, qu'entraînoit le torrent des paſſions, que l'ignorance avoit dégradé, & qui s'eſt relevé depuis avec honneur, lorſque ſes lumières & ſa conduite ont répondu à la ſainteté de ſon miniſtère.

Une mauvaiſe politique, preſque toujours pratiquée & toujours funeſte, engageoit les gens d'égliſe à perſécuter les poëtes, ainſi que les novateurs. On croyoit les enchaîner par la crainte; on les révoltoit en provoquant la colère & l'indignation. Irriter

des esprits fiers & audacieux, qui n'avoient besoin que d'une plume pour se venger même sans paroître, c'est une de ces imprudences que l'orgueil de la domination commettoit presque toujours, & dont il devoit tôt ou tard se repentir inutilement.

Les poésies didactiques des troubadours sont en petit nombre, mais curieuses par leur objet. Quelques-unes contiennent des maximes de morale universelle; elles prouveront encore que les vérités morales, dont le germe est au fond de nos cœurs, ont besoin de la culture de la raison pour ne produire que de bons fruits. Quelques autres renferment des instructions relatives aux divers états de la société, spécialement aux candidats de la chevalerie, aux jeunes demoiselles, aux poëtes & aux jongleurs. J'en ai recueilli plusieurs détails singuliers, que nul ouvrage connu ne fourniroit. La

prolixité & les minuties y ſont trop ſouvent faſtidieuſes. On peut y remédier en abrégeant. D'ailleurs les petites choſes, en certains cas, font mieux connoître les hommes que les grandes : elles peignent les habitudes, au lieu qu'on ne voit dans le reſte que des efforts.

Nos poëtes ont eu quelquefois l'adreſſe d'encadrer, pour ainſi dire, leurs préceptes dans les agrémens de la fiction. C'eſt un jeune homme, par exemple, qui vient à la cour d'un illuſtre chevalier, demander ſes avis & s'inſtruire à ſon école ; c'eſt un perſonnage reſpectable qui, dans une converſation fortuite, donne des leçons à la jeuneſſe. La connoiſſance des anciens auroit beaucoup ſervi à perfectionner une méthode ſi judicieuſe. Les troubadours ſemblent l'avoir tirée de leur propre fond. Simples imitateurs, ils auroient eu vraiſemblable-

ment plus de goût avec moins de naturel.

Cependant de ce fonds mal cultivé sont éclos quelques jolis contes, où les grâces naïves paroissent assez touchantes, pour qu'on ne pense point à y chercher de l'esprit.

Le même caractère distingue jusqu'à un certain degré les *pastourelles* des troubadours, idylles galantes, écrites sans art, avec trop de monotonie, mais qui respirent la simple nature. Cette espèce de composition, également favorable à la poésie & à l'amour, auroit dû, ce semble, être plus commune parmi eux. S'ils l'ont rarement cultivée, n'est-ce point l'effet de la fréquentation des cours? La vie champêtre inspire les muses pastorales: les cours inspirent un goût de galanterie factice, qui préfere le bel-esprit au sentiment.

C'est surtout par les *tensons* que les

troubadours tâchoient de se signaler. Dans ces dialogues en couplets alternatifs, ils s'attaquoient, se répondoient ; ils soutenoient leurs sentimens contradictoires sur diverses questions, presque toutes de galanterie. Les cours & les grandes assemblées servoient de théâtre à la dispute. On prenoit ordinairement pour juges les principaux personnages ; & leur décision paroissoit sans doute d'un grand poids. Ces jeux d'esprit devoient donner plus de ressort aux talens ; mais comme les talens médiocres ne peuvent franchir les bornes de la médiocrité, parmi un très-grand nombre de tensons il y en a peu d'un rare mérite.

Elles ont néanmoins l'avantage, celles mêmes dont la traduction paroîtroit le plus insipide, de nous instruire sur les opinions & les sentimens de leurs auteurs, & sur l'esprit de leur

siècle. On y verra, les raffinemens de la galanterie romanesque, les égaremens du libertinage qui triomphoit de ses maximes, les fausses idées d'honneur & de morale qui l'emportoient sur les devoirs. Par quelles qualités un amant se rend-il plus digne de sa dame? une dame plus digne d'avoir des amans? Qu'est-ce qui décide, en tel ou tel cas, de la supériorité d'un chevalier? &c. Plusieurs questions de cette espèce amènent des jugemens, quelquefois très-sages, quelquefois insensés & pernicieux. Rien n'étoit mieux imaginé, pour inculquer les vrais principes, qu'un genre de poésie où ils pouvoient s'appliquer à mille cas intéressans. Mais la plupart des troubadours préférant les bonnes fortunes aux bonnes moeurs, la sagesse avoit besoin d'autres organes, & malheureusement n'en trouvoit guère.

A en croire Nostradamus, & une

foule d'auteurs*, ces poëtes connurent & pratiquèrent l'art dramatique. Sans doute l'usage du dialogue, si commun parmi eux, devoit conduire en peu de tems aux représentations théâtrales. C'est peut-être le fondement d'une opinion dont la fausseté paroît démontrée par leurs ouvrages mêmes, où l'on ne voit rien de rélatif à cet objet. Quoi ! un objet si intéressant, qui devoit fournir matière à tant d'allusions & de remarques, ils l'auroient toujours perdu de vue, tandis qu'ils parloient des moindres usages de la société ? pourra-t-on le croire ?

Il faudroit entendre leur idiome, & en connoître la prononciation, pour bien raisonner sur le mécanisme, la mesure & l'harmonie de leurs vers ; encore n'y auroit-il presque aucun

* Parfait, Hist. du Théâtre François : Velly, Hist. de France, &c.

lecteur que cet examen intéressât. Je me bornerai donc à un point beaucoup plus digne de curiosité, à l'influence que la langue & la poésie provençales ont eue sur la littérature des autres peuples.

V I.

Le midi de l'Europe avoit tiré du latin les langues vulgaires, que nous y voyons perfectionnées aujourd'hui, le françois, l'italien & l'espagnol. Le provençal, dérivé de la même source, l'emportoit incontestablement sur toutes les autres, soit qu'il participât aux beautés du grec, qui fut long-tems le langage des Marseillois, soit qu'il eût été plus tôt cultivé par des talens capables de l'embellir. Les troubadours y ajoutèrent tout à la fois de nouveaux charmes & une grande célébrité. Répandus dans les cours, même au-delà des Pyrénées, des Alpes &

de la Manche, ils y portèrent avec le goût de leurs poésies celui de leur langue, & lui acquirent presque la même réputation, que nos meilleurs écrivains ont procurée dans ces derniers tems à la nôtre.

Alors le génie, comme enseveli au sein d'une stupide ignorance, sembla tout-à-coup réveillé par les sons d'une lyre enchanteresse. En Italie, en Espagne, en Angleterre, & même en Allemagne, il se ranima pour prêter l'oreille à ces Amphions. Il admira leurs chants & voulut les imiter. Après d'heureux essais dans leur idiome, il s'efforça de polir à leur exemple & d'illustrer la langue du pays qu'il habitoit. C'est ainsi que le Parnasse provençal donna en quelque sorte naissance aux muses étrangères; c'est ainsi qu'elles en tirèrent des trésors dont elles firent leur propre richesse.

Quelques Anglois & un plus grand

nombre d'Italiens célèbres l'ont eux-mêmes reconnu. Dryden ne balance point à dire d'après Rymer, que le provençal étoit de toutes les langues modernes la plus polie, & que Chaucer en profita pour orner & enrichir l'anglois, très-ſtérile juſqu'alors *. Bembo aſſure également que cette langue avoit une grande ſupériorité ſur toutes celles d'occident, & que tout homme qui vouloit bien écrire, ſurtout en vers, écrivoit en provençal. (*Proſ.* 1.) Une compilation d'autorités ne me coûteroit que la peine de tranſcrire les paſſages déjà cités par Baſtéro, dans la préface de ſa *Cruſca Provenzale.* Mais qu'importent tant de citations, quand il ne faut que raiſonner ſur un fait certain ?

Conſidérons ſeulement le pays où la littérature fit des progrès plus rapides

* Voyez la préface des *Fables de Dryden.*

des. C'eſt-là, c'eſt en Italie que brillèrent ſingulièrement les troubadours. La cour du marquis de Montferrat, Florence, Veniſe, Mantoue, Gènes, & d'autres villes, ſe glorifioient d'en avoir produit ou attiré quelques-uns. On compte parmi eux des Italiens illuſtres, un Malaſpina, un Giorgi, un Calvo, un Cigala, un Doria, un Sordel, &c, dont les pièces, en général, annoncent une ſupériorité de talent qui préſageoit de plus grandes choſes. Nos Provençaux frayèrent la route aux Italiens, leur fournirent & les modèles à imiter & l'inſtrument à mettre en œuvre. Mais la deſtinée de ceux-ci étoit de ſervir eux-mêmes de modèles dans la carrière poétique, après que d'autres leur auroient appris à y faire le premier pas; & rien n'eſt plus glorieux aux troubadours que d'avoir eu de tels diſciples, qui cependant devoient bientôt les ſurpaſſer.

En effet, le Dante, à la fin du treizième ſiècle, donna l'eſſor du génie à la langue italienne. Dès ce moment, on la vit fort ſupérieure au provençal. Pétrarque parut, l'amour l'inſpira, & ſous le ciel même de Provence, il fit entendre des ſons ſi mélodieux, des vers ſi élégans; en un mot, il éclipſa tellement les troubadours, que leur nom, leur langage & leurs poéſies diſparurent preſque entièrement aux yeux de l'Europe.

La France avoit déjà ſes poëtes, émules des Provençaux leurs maîtres, & Thibaut, comte de Champagne, s'étoit diſtingué parmi eux. Par tou les langues nationales commencèren à ſortir de la barbarie : elles furen préférées avec raiſon à cet idiome étranger, dont la fortune venoit ſurtout de l'indigence des autres. Les grands modèles de l'antiquité, ſi long-tems enfouis dans la pouſſière,

fixèrent enfin les regards, reproduisent les idées du beau, inspirèrent une plus noble ardeur aux écrivains. Toutes les langues modernes auroient avancé rapidement comme en Italie, si elles avoient été cultivées avec le même soin, par des génies tels que le Dante, Pétrarque & Bocace. Malheureusement, ou de tels génies n'existèrent point ailleurs, ou ils languirent dans l'ignorance, ou ils affectèrent le langage de l'ancienne Rome, au lieu de perfectionner celui de leurs peres. L'Italie devint féconde en chefs-d'œuvre : les autres nations, pour n'avoir pas suivi son exemple, ne produisirent encore long-tems que des fruits sauvages ou de mauvais goût.

Revenons à notre sujet. L'origine de la littérature moderne est donc en Provence, c'est-à-dire, dans les provinces méridionales de la monarchie

françoiſe. Les troubadours ont tiré l'Europe d'un fatal engourdiſſement: ils ont ranimé les eſprits, qui paroiſſoient morts : en les amuſant, ils les ont fait penſer : par des ſentiers émaillés de fleurs champêtres, ils les ont mis ſur les voies de la raiſon, de la perfection même ; & tel eſt l'enchaînement des choſes humaines, qu'à cette première cauſe preſque inconnue on peut attribuer les plus grands effets. Toute révolution dans l'eſprit humain mérite d'exercer une curioſité attentive ; & les principes de la révolution le méritent pour le moins autant que ſes progrès. A cet égard combien les troubadours ne doivent-ils pas intéreſſer ?

VII.

Il me reſte à faire quelques obſervations ſur les vies manuſcrites de nos poëtes, compoſées en provençal par

des auteurs contemporains. Un Hugues de Saint-Cyr & un Michel de la la Tour sont les seuls dont on connoisse le nom. La plupart de ces histoires sont probablement leur ouvrage. Ce qu'il y a de très-sûr, c'est que les vies de Nostradamus, comparées à celles-ci, ne doivent passer que pour un recueil de fables, aussi défectueux par le fond que par la forme.

Cependant j'observerai plus d'une fois que les historiens provençaux ne sont point eux-mêmes à l'abri de tout reproche. L'histoire exige des qualités qui leur manquoient ; non seulement assez de lumières pour apprécier les bruits publics & les relations douteuses, pour discerner le vrai & le faux, le vraisemblable & le chimérique, enfin pour ne porter que de solides jugemens ; mais encore une sévérité de goût qui, sans négliger l'élégance, rejette les ornemens superflus ; qui

dédaigne le frivole & s'attache à l'essentiel ; qui tienne le milieu entre une précision sèche & un insipide verbiage. L'esprit romanesque se découvre dans ces écrivains. Ils aiment à orner une aventure, à en faire dialoguer les personnages, & peut-être à y répandre du merveilleux. Par-là ils inspirent quelque défiance. On veut une histoire : on craint de ne lire qu'un roman.

Au reste, ces défauts ne regardent que certains détails. Plusieurs aventures des troubadours, en apparence incroyables, sont confirmées par leurs pièces mêmes. Le romanesque des idées influoit beaucoup dans la conduite, & ce qui seroit absurde aujourd'hui paroissoit à peine extraordinaire alors. Sans doute, l'historien fait parler ses personnages comme il lui plaît ; leurs dialogues sont à lui ; mais ces dialogues peignent naïvement les

mœurs, les converſations d'un tems de ſimplicité & d'héroïſme ; ils ſont peut-être par-là auſſi utiles que les faits. Pardonnons aux auteurs un défaut dont il réſulte pour nous de l'utilité, & de l'agrément.

On trouvera, ſoit dans les hiſtoriens, ſoit dans les poëtes provençaux, un nombre de particularités hiſtoriques inconnues d'ailleurs. Elles peuvent fournir matière à des diſcuſſions de critique étrangères à notre ouvrage. Un homme de mérite, chargé par les états de Provence d'écrire l'hiſtoire de la province, éclaircira pluſieurs difficultés de ce genre. Ayant eu communication des manuſcrits de M. de Sainte-Palaie, il nous a convaincus des lumières & de la ſagacité qui le dirigent dans ſon travail.

Les troubadours finiſſent dans le quatorzième ſiècle. Ils s'étoient avilis

par leurs désordres, jusqu'à se faire plus d'une fois chasser * avec opprobre. Les cours s'étoient dégoûtées de cette foule d'hommes avides & corrompus, parmi lesquels on ne voyoit presque plus de vrai talent. D'autres objets, ou plus sérieux ou plus agréables, firent perdre de vue leurs personnes & leurs compositions. D'ailleurs, la culture des langues vulgaires en Italie, en Espagne, en France, suffisoient pour effacer le souvenir du provençal. Mais cette langue seroit devenue vraisemblablement la plus polie & la plus riche de l'Europe, si, dans nos provinces méridionales, il s'étoit élevé quelque grand état, où

* Philippe-Auguste avoit banni de ses états les histrions, parmi lesquels étoient sans doute compris des troubadours. La ville de Bologne défendit en 1288 aux chanteurs de France de s'arrêter dans les places publiques pour y chanter. (Voyez Muratori, *Antiq. Ital. t. 2.*)

ſes muſes & les arts fixaſſent leur ſéjour ; & où le génie, excité par l'émulation, perfectionné par la culture, produisît des chefs-d'œuvre dignes de ſervir de modèles aux écrivains des autres pays.

De tout tems, les troubadours ont été en Italie un objet de curioſité. Une préface italienne de l'an 1594, qu'on trouve à la tête d'un recueil manuſcrit de leurs poéſies, exprime les vœux de l'auteur pour que les gens de Lettres s'efforcent de les interpréter, & de les faire connoître au public. Creſcimbéni, traducteur & commentateur des vies de Noſtradamus, a beaucoup travaillé ſur cette matière ; mais il n'a guère produit que des notices médiocres *. Il falloit l'ardeur & le zèle de M. de Sainte-

* Voyez ſon ouvrage intitulé *Della volgar poeſia*, imprimé en 1730, vol. 2.

Palaie, pour triompher des obſtacles qui ont effrayé ou arrêté les Italiens, malgré tous les avantages que leur pays même leur procuroit.

Les troubadours eurent en Allemagne des imitateurs, que M. le baron de Zurlauben ſe propoſe de tirer de l'obſcurité. Il a trouvé dans la bibliothèque du Roi un manuſcrit, contenant les chanſons tudeſques de cent quarante poëtes, depuis la fin du douzième ſiècle juſques vers l'an 1330. L'empereur Henri VI, l'infortuné Conradin fils de Frédéric II, un roi de Bohème, pluſieurs autres princes, électeurs, ducs, margraves, &c, ſont au nombre de ces poëtes, ainſi que des prélats & des moines. Chaque chanſon eſt précédée de quelque peinture : on y voit des ſièges, des tournois, des chaſſes, des emblêmes, avec les armoiries des troubadours allemans. M. le baron de Zurlauben,

dans un mémoire lu en 1773 à l'Académie des Belles-lettres, a déjà donné des extraits de leurs pièces; & il fait espérer une notice complette, qui répandroit un grand jour sur l'histoire littéraire du moyen âge, sur les généalogies & les armoiries des plus anciennes maisons de l'empire. Ce monument paroît digne de son zèle pour la littérature.

NOTE.

Voici la liste des manuscrits provençaux dont les recueils de M. de Sainte-Palaie contiennent les copies; savoir,

4 de la bibliothèque du Roi,

1 d'Urfé,

1 de Lancelot,

1 de Caumont,

5 du Vatican,

5 de Saibante ou Vatican,

1 Barberini,

1 de l'Ambroisienne de Milan,

2 de Saint-Laurent de Florence,

2 Riccardi de Florence,

1 de Modène.

Fin du Discours préliminaire.



TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce premier Volume.

Fin de la Table du Tome premier.



HISTOIRE



HISTOIRE LITTÉRAIRE DES TROUBADOURS.

I.

GUILLAUME IX, *comte de Poitou & duc d'Aquitaine.*

Le premier troubadour que nous connoissions est un prince : plusieurs autres princes nous fourniront des articles intéressans. Ce ne seroit qu'un honneur médiocre pour la littérature, si leurs pièces n'avoient aucun mérite ; puisque la gloire littéraire est attachée à la qualité des ouvrages, non à celle des au-

teurs. Mais indépendamment de ce que les productions de ces poëtes ont de remarquable, les traits qu'ils offrent à l'histoire sont curieux, à proportion du rôle qu'ils ont joué dans le monde. Notre principal objet est de peindre les hommes & les mœurs. Dans les tems de simplicité, les caractères se montrent sans fard, même au centre des cours; & l'esprit alors ne déguise guère la nature.

GUILLAUME IX*, comte de Poitou, né en 1071, mort en 1122, se rendit célèbre parmi ses contemporains. Aux avantages de la naissance & de la fortune, il réunissoit ceux de la figure, du courage & des talens. On lui reproche une licence de mœurs, qui paroît supposer les rafinemens du luxe

* Quelques historiens l'appellent GUILLAUME VIII, parce qu'ils ont retranché un prince de ce nom, dans la liste des comtes de Poitou. Crescimbéni les a imités.

moderne ; qui cependant n'étoit point rare en ces tems même, où la chevalerie étaloit de si belles maximes de vertu. Le prieur de Vigeois *, auteur d'une ancienne chronique très-précieuse, semble ne l'avoir connu que par ses aventures galantes : il le peint comme excessivement passionné pour les femmes. Une valeur audacieuse, un enjouement poussé jusqu'à la bouffonnerie, le caractérisent sous la plume d'Ordéric Vital. Mais nul auteur ne l'a dépeint de couleurs plus fortes que Guillaume de Malmesbury **, historien anglois fort estimé.

Le comte de Poitou, selon cet auteur, avoit le talent de la plaisanterie, jusqu'à exciter des éclats de rire par ses bons mots. Il y joignoit un affreux libertinage : on en peut juger, entre autres

* Gaufredus : Labbe, Bibl. manuscr. T. 2. p. 292.

** *De gest. reg. Ang.*

exemples; par une maiſon de débauche, conſtruite à Niort en forme de monaſtère, diviſée en pluſieurs cellules, qui devoit être gouvernée par une abbeſſe, une prieure; c'eſt-à-dire, où l'on devoit jouer la vie monaſtique, & aſſaiſonner, par cette eſpèce d'impiété, les déſordres de la proſtitution. Un tel projet, s'il fut réel, prouveroit bien, & d'autres faits le prouvent aſſez, qu'il y a eu des hommes irréligieux, avant que la religion fût expoſée aux attaques des eſprits forts.

Nous pouvons juger du caractère & des principes de Guillaume par un trait moins étonnant. Au mépris de toutes les lois, il avoit épouſé Malberge, femme du vicomte de Châtelleraud. Ce mariage adultère excita le zèle de l'épiſcopat. L'évêque de Poitiers, en préſence même du comte, alloit l'excommunier & commençoit la formule. Guillaume met l'épée à la main; menace de tuer

l'évêque s'il ne l'abſout. Celui-ci, feignant d'avoir peur, demande un moment pour réfléchir. Il en profite pour achever la formule d'excommunication. *Frappez maintenant*, ajoute-t-il; *je ſuis prêt.* — *Non*, dit le prince, *je ne vous aime point aſſez pour vous envoyer en paradis.* Il l'envoya en exil. A force d'abuſer des cenſures, on les avoit expoſées au mépris de ceux qui ſe ſentoient la force de les braver; mais nous ne trouvons guère d'exemples d'une telle inſulte faite au miniſtère épiſcopal.

Quelque mauvaiſe que ſoit la réputation d'un prince, il manque rarement d'apologiſte. Beſli, dans ſon Hiſtoire des comtes de Poitou, rejette toutes ces accuſations, & prétend les détruire par le témoignage de Geoffroi de Vendôme, qui ſuppoſe les mœurs de Guillaume dignes de louanges; qui, en lui écrivant, le qualifie de *chevalier incomparable*, *maître de tous les chevaliers.* Mais ſi

Guillaume de Malmeſbury peut être ſuſpect de quelque partialité, l'abbé de Vendôme l'eſt infiniment davantage. La plupart des terres de ſon abbaye ſe trouvoient dans les états du comte : il avoit beſoin de ſa protection ; il avoit intérêt à le ménager, à le flatter. Le pape ſaint Grégoire, en pareilles circonſtances, n'a-t-il pas donné lui-même des éloges à la reine Brunehaut & à l'uſurpateur Phocas, ſans que ce ſoit un titre d'apologie ni pour l'une ni pour l'autre ?

D'ailleurs Beſli ſe montre indigne de confiance, en diſſimulant l'excommunication de Guillaume IX, atteſtée par la chronique de Mailleſais, ſous l'an 1114 *; atteſtée même par Geoffroi de Vendôme qui, dans une lettre au pape Paſcal, s'excuſe d'avoir communiqué avec ce prince, & promet de ne plus le

* Labbe, Bibl. manuſc. T. 2. p. 218.

faire jusqu'à ce qu'il ait été absous. Peu nous importe au fond qu'un prince du douzième siècle, ait été sage ou débauché; mais il importe beaucoup à l'esprit humain, d'observer combien les jugemens varient sur le même personnage, & surtout combien la louange est fausse quand elle a pour principe la prévention ou l'intérêt.

Si les mœurs d'un écrivain se peignent ordinairement dans ses ouvrages, ceux de Guillaume ne forment pas un préjugé en sa faveur : l'obscénité y annonce la débauche. Nous avons de lui neuf pièces. Elles sont attribuées dans nos manuscrits au comte de *Peytius*, c'est-à-dire, de Poitou, sans autre désignation. Le caractère licencieux de ces poésies, & la note historique dont elles sont précédées, désignent suffisamment Guillaume IX. *Ce fut*, selon les termes de la note, *un valeureux & courtois chevalier, mais grand trompeur de dames : il*

courut ſans ceſſe par le monde, cherchant des dupes de ſa coquetterie; du reſte, il ſut bien trouver & bien chanter. Les mots *trouver* & *chanter* ont rapport à l'invention des ſujets & au ſtyle des vers. Nous les emploierons quelquefois dans le ſens de notre ancien langage.

Une des pièces du comte de Poitou eſt le récit d'une aventure incroyable, qu'il ſuppoſe lui être arrivée : la décence ne nous permet que d'en préſenter l'eſquiſſe.

» En allant du Limouſin dans l'Au-
» vergne, Guillaume rencontre deux da-
» mes qui ſuivoient la même route,
» Agnès & Ermalette, femmes de Garin
» & de Bermond. Ces dames le ſaluent
» au nom de S. Léonard. Il les accoſte;
» & contrefaiſant le muet, il leur adreſſe
» des ſons bizarres, mal articulés, pour
» leur faire accroire qu'il l'eſt effective-
» ment. *Oh! pour le coup,* dit l'une,
» *voici un homme à qui l'on pourroit ſe*

» *fier. L'occasion ne s'offre pas tous les* » *jours ; que n'en profitons-nous ? Il fau-* » *droit l'emmener au logis.* L'autre ap- » prouve & consent. Guillaume accepte » la proposition par un signe. On arrive » au gîte. Bon feu ; bon souper. On fait » bien manger le muet, & il boit à l'ave- » nant. On le mène ensuite à sa cham- » bre ; on le fait mettre au lit. Les deux » dames avoient encore quelque inquié- » tude. *S'il n'étoit pas aussi muet qu'il le* » *semble, où en serions-nous ? Comment* » *s'assurer de la vérité ?* Elles se regar- » doient en rêvant. Enfin elles imagi- » nent, comme par inspiration, de pren- » dre leur chat, de le glisser dans le lit de » ce pauvre homme, de l'y tourmenter, » de le rendre furieux. Le chat joue des » griffes avec rage. Le muet, déchiré de » la tête aux pieds, soutient cette épreu- » ve en héros, & jette seulement quel- » ques cris confus, propres à dissiper » tout soupçon. Cependant on n'a pas

» encore l'eſprit tranquille. La cruelle » épreuve eſt réitérée ; le muet la ſubit » de nouveau avec la même conſtance. » Alors les dames concluent qu'elles » peuvent ſe fier à lui. «

Le poëte termine ce conte par un envoi à ſon jongleur, qu'il charge de préſenter la pièce aux deux dames, en les priant de ſa part d'exterminer leur maudit chat.

Quelle apparence qu'un prince ait eu en voyage pareille aventure ? Ce n'eſt probablement qu'une fable, de l'invention de Guillaume. L'Eunuque de Térence auroit pu lui en ſuggérer l'idée. Mais nous regarderions comme un prodige, qu'il eût ſeulement connu ce poëte. On feroit mieux fondé à croire que Palaprat, qui s'applaudiſſoit, de nos jours, d'avoir changé l'Eunuque de Térence en muet pour notre théâtre, a profité de la piéce du comte de Poitou, connue en 1667 par un ouvrage de Hauteſerre.

Deux autres pièces de Guillaume ſont à-peu-près du même genre. Dans l'une il ſe rappelle ſes bonnes fortunes ; il en remercie Dieu & *S. Julien :* il raconte en particulier de la manière la plus indécente ſa victoire ſur une femme du peuple. Telle étoit la dangereuſe ſuperſtition de ces tems-là : on invoquoit le ciel pour le ſuccès des entrepriſes du libertinage ; & S. Julien étoit ſurtout le patron auquel on avoit recours. Dans la ſeconde pièce, Guillaume ſemble faire le myſtérieux ſur ſes aventures de galanterie : il n'en nomme point les héroïnes ; mais la pudeur n'en eſt pas moins bleſſée par les images.

Le premier de ces morceaux fait mention expreſſe des *jeux-partis* ou *tenſons*, & du prix que remportoit le vainqueur. On appelloit ainſi des queſtions que les troubadours agitoient pour ſignaler leurs talens. Lorſqu'un prince ou un grand tenoit cour plénière, ils ve-

noient faire aſſaut d'eſprit ſur ces théâtres. La métaphyſique d'amour, ſujet ordinaire des diſputes, leur fourniſſoit une matière abondante. Des aſſemblées nombreuſes excitoient la verve de nos poëtes; & l'on diſtribuoit des prix à ceux qu'on en jugeoit les plus dignes. Cet uſage conduiſit probablement à l'inſtitution des *cours d'amour*, qui proposèrent de pareilles queſtions, & qui en devinrent les juges. Aucun troubadour n'a parlé de ces tribunaux de galanterie, quoique leurs pièces ſoient pleines d'alluſions aux uſages de leur tems. Ainſi les jeux-partis ne ſuppoſent point l'exiſtence des cours d'amour; & Cazeneuve paroît ſe tromper, en les ſoutenant beaucoup plus anciennes qu'on ne l'a cru juſques ici *.

Quatre autres pièces du comte de Poitou ne renferment que de la galanterie.

* De l'orig. des Jeux Floraux.

Une dame qu'il aime rejette ſes vœux : il l'aimera toujours. Il jure par le chef de S. Julien, qu'il mourra s'il n'en obtient un baiſer ; du moins ſes rigueurs l'obligeront de ſe faire moine.

Il n'eſt plus, dans la huitième pièce, cet amant fidele : c'eſt un homme qui ne tient fortement à aucun objet ; que nul événement n'affecte d'impreſſions durables ; dont l'humeur volage n'admet que de légers attachemens. *Les fées*, ajoute-t-il, *l'ont ainſi conſtitué.* Nous ne connoiſſons pas de témoignage plus ancien ſur les fées ; &, ſans doute, elles faiſoient peu de ſenſation, puiſque les troubadours n'ont point du tout profité des reſſources qu'elles pouvoient fournir à la poéſie.

La neuvième pièce eſt d'un ton dévot, tout oppoſé au caractère de Guillaume. Il ſe diſpoſoit apparemment à partir pour la premiere croiſade, où il fut entraîné par le torrent de l'enthou-

ſiaſme. Il dit adieu au Limouſin, au Poitou, *à la chevalerie qu'il a tant aimée*, aux vanités mondaines qu'il déſigne par les habits de couleurs & par les belles chauſſures. Ce dernier adieu ſe conçoit; car les croiſés, ſuivant Otton de Friſingue *, devoient renoncer à la parure, aux chiens & aux oiſeaux: mais l'adieu à la chevalerie eſt d'autant plus étrange, que les croiſades lui ouvroient une carrière digne d'elle, & de ſes idées & de ſes penchans. Guillaume ne la conſidère ici que du côté des fêtes, ou des plaiſirs: c'étoit un peu dégrader l'école de l'héroïſme. Il confie la garde du Poitou au comte d'Anjou ſon couſin, le priant, ainſi que le roi dont il tient ſon fief, de défendre ſon fils encore enfant, contre les entrepriſes de ſes voiſins & de ſes vaſſaux. Enfin il demande pardon à tous ceux qu'il peut avoir offen-

---

* *De geſt. Frider. I. c. 35.*

ſés ; il ſe jette entre les bras de Dieu, & implore, dit-il, ſon ſecours *en latin & eu roman.* (Le mot *roman* ſignifioit la langue vulgaire.)

Voilà une ſorte de teſtament poétique bien ſérieux. Guillaume, quoique jeune encore, éprouva ſans doute ces premières impreſſions de pénitence, qu'excitoit par-tout la croiſade. On ne parloit que d'expier les péchés par la guerre ſainte : on ne voyoit que tranſports de componction lugubre, qu'images de mort & de martyre, mêlées aux eſpérances de victoire. Mais ce pieux délire, (car les cerveaux étoient échauffés, & les cœurs très-peu convertis) laiſſa bientôt le champ libre au naturel & aux paſſions.

L'entrepriſe de Guillaume IX fut malheureuſe ; & le prieur de Vigeois dit que ce fut en partie ſa faute *. On

* *Geſta Dei per Francos.*

n'aura pas de peine à le croire, si l'on réfléchit sur les excès & les imprudences des croisés. De retour en ses états, vers la fin de l'an 1102, il chanta les fatigues, les dangers, les malheurs de cette expédition, dans un poëme que nous n'avons point. Sa gaieté naturelle y respiroit, selon Ordéric Vital, malgré la tristesse d'un sujet si propre à l'éteindre. Il y sema des plaisanteries qui peignoient son caractère dominant.

On remarque dans les vers de cet illustre troubadour, une facilité, une élégance & une harmonie, dont les premiers essais de l'art ne paroissent point susceptibles. Crescimbéni le regarde cependant comme le plus ancien des poëtes provençaux *. C'est, à la vérité le plus ancien qu'on connoisse; mais le supposer le premier de tous, ne

* *Istor. della volgar Poesia.*

ſeroit-ce pas dire qu'un art ingénieux s'eſt perfectionné en naiſſant ?

Jean Noſtradamus, dont nous avons les Vies des Troubadours, pleines de bévues & d'erreurs, ne fait pas mention de Guillaume IX. Les auteurs italiens qui ont écrit ſur l'origine de la poéſie vulgaire, ont également ignoré ſes pièces. Parmi les auteurs françois, Hauteſerre toulouſain en a parlé le premier : il en a publié deux, conformes au texte de nos manuſcrits, à quelques variantes près.





II.

BERNARD DE VENTADOUR.

La vivacité & la délicatesse du sentiment, la beauté des images, la naïveté du style, la facilité de la versification, distinguent avantageusement ce poëte, dont Pétrarque a fait mention avec éloge *. Sa naissance obscure ne l'empêcha point de briller dans les cours. Quoique le peuple alors ne fût presque rien, les talens poétiques suppléoient à la noblesse dans nos provinces méridionales, où tout autre talent littéraire étoit, comme ailleurs, enfoui & sans exercice.

Bernard naquit au château de Ventadour, en Limousin. Son pere étoit un domestique chargé du four. Une figure intéressante, un caractère aima-

* Triomphe d'Amour, c. 4.

ble, & ſans doute les ſaillies d'un eſprit vif & précoce, fixèrent ſur le jeune Bernard l'attention du ſeigneur. On prit ſoin de ſon éducation : la culture eut tout le ſuccès poſſible. Il étoit *courtois & bien appris :* il ſavoit *compoſer & chanter.* Ces expreſſions provençales renferment un grand éloge, pour le tems où vivoit notre poëte.

Son ſeigneur étoit Ebles II, vicomte de Ventadour, dont le fils mourut au Mont-Caſſin en 1170 *. La chronique de Vigeois le ſurnomme *le Chanteur ;* elle dit qu'il aima les chanſons gaies juſques dans ſa vieilleſſe, & que les ſiennes lui attirèrent la faveur de Guillaume, duc d'Aquitaine & de Poitou. Cette chronique rapporte ſur Ebles & Guillaume un fait curieux, qui peint les mœurs du ſiècle, & la façon dont les ſeigneurs vivoient dans leurs terres. Nous ne le

* Baluſe, Hiſt. de Tulles, p. 146.

croyons point déplacé ici, quoique étranger à Bernard. Il intéreſſe en général l'hiſtoire des troubadours ; & on doit la regarder en partie comme l'hiſtoire des mœurs antiques. Voici le fait, tel qu'il eſt raconté, (page 322.)

Un jour, Ebles de Ventadour vint à Poitiers, & entra dans le palais, tandis que le comte étoit à table. Celui-ci ordonna de préparer vîte à dîner pour ſon hôte. On fit de grands apprêts : il fallut attendre. Ebles s'impatientoit ſans doute de la lenteur du ſervice. » En vérité, » dit-il, un comte de votre importance » ne devroit pas être obligé de renvoyer » à ſa cuiſine, pour recevoir un petit » vicomte comme moi. « Ce propos tomba. Mais quelques jours après, le ſeigneur de Ventadour étant retourné dans ſon château, le comte de Poitou y arriva, ſuivi de cent chevaliers, à l'heure du dîner. Le vicomte ſortit de table, ſe doutant bien que Guillaume avoit voulu

le ſurprendre, & ſe venger du propos qu'il avoit tenu. Ils étoient enſemble ſur le ton de la plaiſanterie. Après les premières civilités de réception, Ebles dit froidement à ſes gens de donner à laver. Auſſitôt la table fut couverte de plats en ſi grand nombre, qu'à peine auroit-on vu rien de pareil aux noces d'un prince. Heureuſement c'étoit jour de foire à Ventadour : tout ce qui s'y trouva de volailles & de gibier, les ſujets du vicomte s'étoient empreſſés de le porter au château. Ce ne fut pas tout. Sur le ſoir, un payſan, à l'inſçu du ſeigneur, entra dans la cour avec une charrette traînée par des bœufs, & cria de toute ſa force : » Que les gens du comte de Poi- » tou viennent apprendre comment on » donne la cire chez le vicomte de Ven- » tadour. « Il coupa enſuite les cercles d'un tonneau dont ſa voiture étoit chargée. On en vit ſortir une quantité prodigieuſe de pains de cire blanche, qu'il

laiſſa ſur la place comme choſe de peu de valeur : puis il s'en retourna.

La chronique ajoute que le vicomte, pour récompenſer un homme qui l'avoit ſi bien ſervi, lui donna en propriété le lieu de Malmont où il demeuroit ; & que les enfans de ce payſan furent décorés du *baudrier de chevalerie*. Les anobliſſemens ſont donc plus anciens qu'on ne l'imagine. Nous en verrons d'autres preuves dans l'hiſtoire des troubadours.

De tout tems, la vanité fut un des grands mobiles de la vie humaine. Les princes, les ſeigneurs ſe piquoient alors d'une hoſpitalité ſouvent plus faſtueuſe qu'utile ; ils vouloient briller par la profuſion. Leurs ſujets ſe faiſoient un point d'honneur d'y concourir: des diſtinctions flatteuſes pouvoient devenir aiſément une amorce, pour en tirer de grands ſacrifices.

Élevé dans cette maiſon brillante ;

avec un talent propre à l'y rendre cher & recommandable, Bernard y trouva un écueil où les troubadours échouèrent ordinairement. Agnès de Montluçon, femme du vicomte Ebles, étoit jeune, belle, vive & enjouée. Elle fut bientôt l'objet unique des chanſons du jeune & tendre poëte. L'admiration l'inſpira d'abord ; un autre ſentiment ne tarda guère à l'animer. Le progrès de l'amour ſe développe dans ſes vers. » Je ne puis, » dit-il, me cacher le trouble de mon » ame ; mais en feignant de chanter & » de rire, je ſaurai du moins le cacher à » ceux qui m'obſervent. «

Il chanta en effet, tantôt le retour du printems, qui rend aux arbres leur verdure, aux prairies l'émail des fleurs, au roſſignol l'harmonie de ſa voix ; tantôt la puiſſance de l'amour, les douceurs & les dangers d'un attachement, l'infidélité ou l'indiſcrétion des hommes, l'inconſtance & les caprices des femmes.

Vains efforts pour déguiser sa passion! Il sentit que ce n'étoit qu'un moyen de l'entretenir, & que l'amour seul dictoit ses vers. C'est ce qui lui fait dire en divers endroits : » Les bonnes chansons » naissent toutes du cœur. Mais le cœur, » qui peut l'animer, si ce n'est l'amour?... » La joie qu'enfante l'amour me pénètre, » & passe dans mes chants pour les embel- » lir. Pourquoi s'étonner du succès qu'ils » ont dans le monde? Celui qui aime plus » doit aussi mieux chanter. «

S'élevant ensuite contre les faux amans, il paroît se plaindre à la providence, de ce qu'elle ne leur a pas imprimé un caractère distinctif. Une corne au milieu du front, c'est la marque à quoi il voudroit qu'on les distinguât. Otez la corne, aujourd'hui ridicule, vous retrouvez la pensée d'Euripide si bien rendue par Racine :

Et ne devroit-on pas à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains?

Le

Le respect, la crainte de déplaire, tenoient depuis long-tems sa langue captive. Enfin, il osa parler; & il ne trouva dans la vicomtesse que du mépris. De-là ces plaintes d'un amant passionné, éparses dans ses chansons : » Je ne con-
» nois l'amour que par les inquiétudes
» qui m'agitent; mais ces inquiétudes me
» sont chères. Non, je ne changerois
» pas mes tourmens pour tous les biens
» que désirent les hommes. Amour, si
» tes peines ont pour moi tant de char-
» mes, que dirois-je de tes plaisirs ! Ah !
» fais que j'aime toujours, même sans
» être aimé *. «

Dans une autre pièce : » Tandis que
» les années ont des variations réguliè-
» res, & qu'une saison fait toujours pla-
» ce à une autre, je languis constam-

---

* Rousseau dit aussi :

Du moins, Amour, fais-moi bailler cédule
D'aimer toujours, même sans être aimé.

» ment dans le même état ; ſoupirant ſans » ceſſe, jamais écouté. Que ſert l'amour, » quand il n'eſt pas réciproque ? Je pa- » rois gai, & j'ai la mort dans le cœur. » Vit-on jamais faire pénitence avant le » péché ? Je ne chanterai plus ; je m'é- » loignerai..... Mais non ; ma conſtan- » ce touchera peut-être celle que je » veux fuir. Si j'obtiens ce bonheur, » j'éprouverai ce que dit la Bible : *Qu'en* » *bonne aventure, un jour vaut bien cent.* « Le poëte profane ici ſcandaleuſement un paſſage de David : *Dies una in atriis tuis ſuper millia.* Nous verrons plus d'une licence pareille, très-propre à caractériſer l'eſprit du ſiècle.

Ailleurs, il s'exhorte à la perſévérance par l'exemple de l'eau, qui, tombant goutte à goutte ſur une pierre, vient à bout de la percer ; belle image qu'on trouve dans Lucrèce & dans Ovide, mais que tout homme d'eſprit peut tirer de ſon propre fond.

Enfin, aſſis un jour auprès de la vicomteſſe, à l'ombre d'un pin, il en reçut un baiſer. » Alors il ne vit plus, » n'entendit plus, ne ſut plus ce qu'il faiſoit » ni ce qu'il diſoit. (C'eſt la peinture qu'il fait lui-même.) » On étoit au fort de l'hi- » ver ; & il ſe croit au mois de mai. » Les prés lui ſemblent couverts d'une » riante verdure ; la neige devient pour » lui un tapis de fleurs ; & l'hiver ſe trans- » forme en printems. «

Il comparoit le baiſer qu'il avoit reçu à la lance d'Achille, ſeule capable de guérir les bleſſures qu'elle avoit faites. Voilà un trait d'érudition, ſingulier dans un troubadour. On ne croira point qu'il l'ait emprunté du grec. Il connoiſſoit apparemment, & c'étoit beaucoup, le diſtique d'Ovide, faiſant alluſion à la fable d'Achille & de Télèphe :

Vulnus in Herculeo quæ quondam fecerat haſtâ ;
Vulneris auxilium Pelias haſta tulit.

Remed. Am. L. I. v. 47.

Bernard touchoit à la fin de ſon bonheur. Sa réſerve & ſa diſcrétion l'avoient garanti de la médiſance. L'objet de toutes ſes chanſons n'étoit nommé dans aucune, juſqu'à celle où il parle du baiſer. Auparavant les noms feints de *Belveſer* & d'*Arinan* rendoient le myſtère impénétrable. Mais, ſoit qu'un premier devoir violé en faſſe ſucceſſivement violer d'autres, ſoit que le ſuccès d'une paſſion enhardiſſe & aveugle également, il eut l'imprudence de nommer la vicomteſſe. Ce ne fut pas ſans précaution; car la pièce dont il s'agit eſt fort obſcure, quoiqu'en général le ſtyle du troubadour ait une grande clarté. Le vicomte ſoupçonna néanmoins le ſecret fatal, & ſe livra au reſſentiment. Doit-on lui appliquer une chanſon de Bernard, où il exhorte une femme qu'il ne ſauroit plus voir, à ſe venger d'un mari jaloux qui la maltraite, qui la bat? Un ſeigneur pouvoit être capable alors de cette bru-

talité. Tout ce que nous ſavons, c'eſt qu'il fit garder étroitement la vicomteſſe, & qu'il chaſſa le poëte, avec défenſe de demeurer même ſur les terres du château.

L'infortuné troubadour n'emporte que la conſolation de laiſſer, comme il dit, *ſon cœur en otage* à la dame qu'il veut aimer toute ſa vie. Cependant il lui échappe des plaintes contre elle, dont nous ignorons la cauſe ; mais ſon amour n'en eſt pas moins vif. On le voit dans une pièce d'adieux à ſes amis, où employant une expreſſion d'Ovide, il leur ſouhaite *le bon-jour, qu'il n'a pas* *. Cette pièce eſt adreſſée en *Provence ;* nom commun à toutes les provinces méridionales, & par conſéquent au Limouſin.

Un poëte, tel que Bernard, ne pouvoit guère manquer d'aſyle, en un ſiècle d'enthouſiaſme pour la poéſie galante.

---

* *Quam non habet illa ſalutem.*

Il en trouva un à la cour de la ducheſſe de Normandie, Eléonore de Guienne, qui, après le divorce de Louis VII, avoit épouſé en 1152 Henri, duc de Normandie, depuis roi d'Angleterre, Henri II [1]*.

Cette princeſſe, trop connue par ſes galanteries, accueillit le troubadour avec une bonté pleine d'eſtime & de conſidération. Il oſa bientôt ſoupirer pour elle. Quoique le langage de l'amour ne fût ſouvent qu'un jeu d'imagination ou d'eſprit, il paroît vraiment ſérieux dans les chanſons où Bernard célèbre Eléonore. Ce qu'il appeloit *la tyrannie du rang*, étoit peu capable d'en impoſer à ſon cœur.

Une pièce, adreſſée directement à la princeſſe, le peint embrâſé d'amour pour une dame, à qui il n'oſe le dire, parce qu'elle dédaigneroit des vœux

---

* Voyez la note à la fin de l'article.

indignes d'elle : mais ſi la timidité l'empêche de déclarer ſes ſentimens ; ſa foibleſſe ne lui permet pas auſſi de les ſurmonter.

» J'aimerois mieux, dit-il ailleurs, » mourir du tourment que j'endure, que » de ſoulager mon cœur par un aveu » téméraire. Elle m'a permis, il eſt vrai, » de lui faire telle demande que je vou- » drai ; (ou, ſelon le langage de nos ro- » manciers, de *demander un don.*) Mais » j'aurois à lui faire une demande de ſi » haut prix, qu'un roi ne devroit point » la riſquer. Cependant elle approuve » que je lui écrive, & elle ſait lire. « (Savoir lire n'étoit pas un mérite commun parmi les grands.)

Pluſieurs autres pièces ſont poſtérieures, ſans doute, au départ d'Eléonore pour l'Angleterre. Alors ſe félicitant d'un choix à jamais glorieux pour lui, le poëte s'attendrit au ſouvenir de ſa dame qui n'eſt plus en France. » Que ne

» puis-je fendre les airs comme l'hiron-
» delle, & porter mon cœur, chaque
» nuit, aux pieds de celle à qui j'offre de
» loin mes chanſons! «

Il dit encore : » Éloigné de ce que
» j'aime, je m'occupe de ſon image gra-
» vée au fond de mon cœur. Tous les
» matins, le roſſignol me réveille en
» chantant ſes amours : il me rappelle
» les miennes ; & je préfère de ſi douces
» penſées au plaiſir du ſommeil. « L'en-
voi eſt pour Hugonet, ſon ami ou jon-
gleur, qu'il prie de chanter ſes vers à la
reine de Normandie.

Par un autre envoi, il charge ſon meſ-
ſager de paſſer la mer avec ſa chanſon, &
d'annoncer à ſa dame que bientôt il l'ira
voir. » Ce ſera, dit-il, avant l'hiver pro-
» chain, pourvu que j'en obtienne la
» permiſſion du roi d'Angleterre & duc
» de Normandie, en faveur duquel je
» ſuis tout enſemble Anglois & Nor-
» mand. «

A en juger par quelques endroits de ſes pièces, la princeſſe n'avoit pas dédaigné les vœux de ce téméraire amant : Quel puiſſant motif pour l'attirer en Angleterre ! » Le vent qui en vient, » dit-il, apporte à mes ſens tous les par- » fums du paradis. « Nous ne voyons pas cependant qu'il ait exécuté ſon projet. De la cour de Normandie, il paſſa à celle du *bon comte* Raimond de Toulouſe, & y demeura juſqu'à la mort de ce prince en 1194. C'étoit Raimond V, célèbre protecteur des troubadours *.

Là vraiſemblablement furent compoſées celles des chanſons de Bernard, qui n'ont point rapport aux deux principales circonſtances de ſa vie. Tantôt il ſe dépeint plus heureux qu'auparavant dans ſes amours ; tantôt il ſe plaint d'avoir été ſacrifié à un rival. Il dit d'une per-

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3.

ſide maîtreſſe, que ne pouvant ſe réſoudre à ne plus l'aimer, il diſſimulera pour tâcher du moins d'en conſerver la moitié; quoiqu'en acceptant ce partage, il s'expoſe à être traité de *cornard*. Ce mot très-ancien, comme l'on voit, s'appliquoit même aux amans.

Au ſujet de la même femme, il dit ailleurs que, vengé de ſa perfidie par l'inconſtance du nouvel amant qu'elle avoit pris, il eſt réſolu de la quitter, d'autant mieux que l'*eſpérance bretonne dégrade un ſeigneur, & le fait dégénérer en écuyer.* La diſtance d'un ſeigneur ou chevalier à un écuyer étoit donc fort conſidérable. Quant à l'*eſpérance bretonne*, expreſſion commune des troubadours, c'étoit une eſpérance vaine, comparée ſans doute à celle des Bretons pour le retour du grand Arthur, ſur qui on racontoit tant de fables.

Outre une cinquantaine de chanſons de Bernard de Ventadour, nous avons

de lui deux *tenſons* ou *jeux-partis*, où il eſt interlocuteur avec Peyrols. Dans la première tenſon, Peyrols lui demande, *Comment il peut réſiſter à la voix du roſſignol, qui l'invite à chanter. — J'aime mieux dormir*, répond-il; *l'amour eſt une folie dont je ſuis guéri*. Dans la ſeconde, il demande à Peyrols; *Pourquoi il a été ſi long-temps ſans faire de chanſons? — C'eſt*, répond l'autre, *qu'on ne chante bien qu'étant amoureux; & je ne le ſuis plus*. Bernard réplique: *Si cela rend muet, j'aurois perdu la voix depuis plus d'un an*.

Une ſeule pièce nous offre quelque choſe d'hiſtorique. Elle eſt adreſſée à Jeanne d'Eſte *. Le poëte y exhorte l'empereur Frédéric I à faire repentir les Milanois de leur révolte, & à prendre garde qu'ils n'aient le deſſus. Le

* Jeanne d'Eſte ne ſe trouve point dans les Tables généalogiques de la maiſon d'Eſte, par M. de Chazot.

comte de Toulouse entretenoit des liaisons avec Frédéric : c'est étoit assez pour que Bernard se déclarât partisan de l'empereur. Celui-ci se vengea en effet ; car Milan fut pris & rasé en 1163.

Plusieurs noms illustres se trouvent dans une pièce, où le poëte abjure l'amour. » Il n'est reine ni duchesse qui » pût me tenter. Je refuserois à la comtesse de Provence, à la dame de Saluces, & à sa charmante sœur Béatrix » de Viennois, &c. « Peut-être ne vouloit-il qu'amener l'éloge de ces dames ; peut-être dégoûté en effet des passions, formoit-il déja le projet d'une retraite religieuse.

Qu'un poëte galant & homme de cour eût fini par se faire moine, on ne doit pas s'en étonner, puisque des princes vicieux en donnoient souvent l'exemple. Après la mort de son protecteur Raimond V, il se retira, non au monastère de Montmajour, comme le dit

Noſtradamus, mais à l'abbaye de Dalon en Limouſin.

Nos manuſcrits lui attribuent une pièce qui paroît avoir été compoſée en Syrie, & dont l'auteur vouloit employer les tournois, pour plaire à ſa maîtreſſe. Nous ne la croyons point de Bernard : rien ne peut faire conjecturer qu'il ait été en Aſie.

NOTE

SUR LA DUCHESSE DE NORMANDIE.

[1] L'auteur provençal de nos vies manuſcrites dit que Bernard alla trouver la ducheſſe de Normandie, & que Henri roi d'Angleterre, l'ayant épouſée, l'emmena de Normandie en Angleterre. Il auroit dû dire que Henri, qui l'avoit épouſée étant duc de Normandie, l'emmena en Angleterre lorſqu'il eut ſuccédé au roi Etienne. Noſtradamus & ſes copiſtes ont pris Richard pour Henri II, en parlant de la ducheſſe de Normandie. L'hiſtorien du Languedoc, d'ailleurs ſi judicieux & ſi exact, eſt tombé dans la même mépriſe ; perſuadé qu'il s'agiſſoit d'Alix de France, fille de Louis VII,

qui épousa Richard d'Angleterre. Mais Richard n'étoit point duc de Normandie ; & la princesse auroit dû être nommée duchesse de Guienne. La cause de cette méprise est que l'auteur provençal, parlant de la duchesse de Normandie, dit qu'elle étoit *très-jeune* ; ce qui paroît ne pouvoir convenir à Eléonore. Pour réfuter une pareille induction, il suffit seulement de remarquer qu'Eléonore eut huit enfans de son second mari. Elle pouvoit donc passer pour jeune quand elle l'épousa.



III.

GARIN D'APCHIER.

LA maiſon d'Apchier, qui ſubſiſte encore, une des plus nobles du Gévaudan, tire ſon nom du château d'Apchier, ſitué dans cette province. Elle a eu pluſieurs Garins. Celui-ci vivoit ſous Raimond V, comte de Toulouſe. Sa naiſſance le diſtingue parmi les troubadours plus que ſes ouvrages.

GARIN D'APCHIER fut, ſelon nos manuſcrits, *vaillant & bon guerrier, bon troubadour, bon chevalier; il ſut bien faire l'amour, être galant; & pouſſa la libéralité juſqu'à donner tout ce qu'il avoit.* A en juger par cet éloge, il dut jouir d'une grande conſidération. Nous ne trouvons cependant aucune particularité de ſes exploits de chevalerie, ni de ſes aventures galantes. Comme poëte, il mérite peu d'être célébré.

On lui attribue l'invention du *descord*, genre de composition inconnu. Un glossaire manuscrit françois & latin, qui est à Florence dans la bibliothèque de Saint-Laurent, interprète ce mot, d'une certaine diversité & variation dans le chant. Nous n'en savons pas davantage.

Cinq pièces seulement de Garin sont parvenues jusqu'à nous; toutes adressées à Communal, son jongleur, qu'il tourne grossièrement en ridicule. Ce vieux jongleur avoit la manie de faire le galant & le poëte; deux rôles aussi peu compatibles avec son âge qu'avec son esprit. Le troubadour lui reproche dans une premiere pièce, de chanter maussadement ses vers, qui lui font gagner du pain; & ajoute que la comtesse de Beziers-Burlats l'exhorte à le congédier.

Piqué sans doute d'une réponse du jongleur, il revient à la charge avec plus de fiel.

» Mon Communal montre bien que,

» s'il pouvoit dire ou faire quelque chose
» pour me fâcher, il ne s'y épargneroit
» pas. Mais jeunesse & pouvoir lui man-
» quent; vieillesse & pauvreté l'assiègent.
» Il n'a ni ami ni seigneur à qui il ne
» déplaise, si ce n'est quand il débite mes
» chansons. Si je voulois le ruiner, je
» n'aurois qu'à lui ôter mes vers: il ne
» trouveroit plus de table où manger.
» Aucun mari ne doit le craindre: on
» peut lui permettre de faire le galant
» auprès de telle femme qu'il voudra. Du
» plus méchant morceau de bois, on
» feroit un homme aussi bien tourné que
» lui. Il n'a ni peau, ni chair, ni cou-
» leur, ni force, ni jeunesse. Quel mari
» pourroit être jaloux de ce person-
» nage? «

Il lui dit sur le même ton, dans une troisième pièce: » Vos mauvais *sirventes*
» me font détester vous & votre jongle-
» rie. J'aimerois mieux entendre limer
» des éperons, & chanter des faucons

» avec des coqs, que de vous enten-
» dre. « Le reſte eſt un reproche groſſier, ſur une jeune fille qui avoit refuſé Communal.

Ces injures, preſque ſans eſprit, donnent quelque idée & des mœurs du tems, & de l'état de jongleur. Elles prouvent auſſi qu'un jongleur obſcur, ſe mêlant de verſifier, oſoit tenir tête à un noble troubadour.





I V.

PONS DE CAPDUEIL.

PONS DE CAPDUEIL, riche baron dans le diocèse du Pui, est représenté par l'historien de sa vie, comme réunissant à tous les avantages de la figure la valeur d'un bon chevalier, l'éloquence d'un beau parleur, les manieres d'un homme agréable & galant, le talent de composer des vers, de chanter avec grâce, & de jouer des instrumens. L'auteur provençal ne lui reproche que d'avoir été trop économe : *ce qu'on auroit eu peine à croire*, dit-il, *en voyant de quelle façon il recevoit compagnie & se faisoit honneur de son bien.*

Les seigneurs brilloient & se ruinoient par la prodigalité. Apparemment Capdueil vouloit briller comme les autres sans se ruiner, & régloit sa dépense do-

meſtique en proportion de ce qu'exigeoient les dépenſes extraordinaires. Il ne ſeroit point étonnant qu'une ſage économie lui eût attiré du blâme, dans un ſiècle où les excès attiroient l'admiration. On ne dira guère d'un avare qu'il ſait *ſe ſaire honneur de ſon bien.*

Ce troubabour eut les véritables mœurs de la chevalerie. Il rendit célèbres ſes amours, ſans que la paſſion parût l'entraîner au-delà des bornes de la pudeur. Azalaïs, fille de Bernard d'Anduſe, ſeigneur diſtingué dans la marche de Provence [1], & femme de Noiſil de Mercœur, grand baron d'Auvergne, fut la dame à qui il conſacra ſes hommages. Les fêtes qu'il lui donna étoient comme autant de cours plenières, où accouroit en foule la nobleſſe des environs, où le ſpectacle des joutes rendoit les aſſemblées plus brillantes, où les deux amans étoient célébrés par la poéſie & la muſique. Le baron de Mercœur ſe prêtoit à

ces démonſtrations de galanterie. On les ſuppoſoit donc également nobles & irréprochables.

Un amour romaneſque avoit toujours ſes rafinemens : plus il étoit plein d'idées fantaſtiques, plus il étoit ſujet à des caprices bizarres. Après avoir poſſédé long-tems les bonnes graces d'Azalaïs, & les avoir cultivées par tant de fêtes dont elle paroiſſoit ravie, Capdueil ſoupçonne qu'elle ne l'aime qu'en vue de ces divertiſſemens qu'il lui procure. Une ſecrète jalouſie le ronge & le rend injuſte. Inſenſible à toutes les preuves de prédilection qu'il reçoit, il ne penſe qu'à éprouver un cœur où il veut régner par le pur amour.

En effet, il ſe retire en Provence, & affecte de s'attacher à la femme de Roſcelin, vicomte de Marſeille [2]. Il ſe flattoit que la baronne de Mercœur, inconſolable de ce changement, lui témoigneroit ſes regrets, s'il étoit aimé; & qu'a-

lors il retourneroit avec joie lui faire sa cour. Sinon, il auroit du moins une preuve qu'elle ne l'aimoit pas.

Mais il ne tarda guère à se repentir de son imprudence. Dès que la baronne sut qu'elle avoit une rivale, se croyant méprisée, regardant son chevalier comme un perfide, elle résolut d'oublier l'ingrat. Elle défendit de prononcer son nom devant elle. Lorsque par hasard on parloit de lui, un silence dédaigneux exprimoit ses sentimens. Enfin pour faire diversion à son chagrin, elle se livra aux divertissemens de toute espèce.

Capdueil attendoit en vain des lettres pleines de reproches amoureux. Il voulut du moins être informé par ses amis de l'impression que sa retraite avoit causée. Leurs réponses aigrirent sa douleur. Impatient de réparer sa faute, il revint dans ses terres; il écrivit à la baronne pour demander grace. Point de réponse. Il écrivit de nouveau avec la plus hum-

ble ſoumiſſion, demandant à ſe juſtifier, & d'ailleurs ne refuſant aucune peine dont il ſeroit jugé digne. Point de réponſe encore.

Alors il envoie une chanſon pour gage de ſes ſentimens.

» Vous n'avez vu que légéreté & in-
» conſtance dans ma retraite; mais il n'y
» avoit qu'un excès d'amour. J'ai voulu
» éprouver ce que produiroit ſur vous
» mon éloignement. J'ai eu tort de
» croire cette épreuve néceſſaire. Si mon
» eſprit s'eſt égaré, mon cœur vous a
» toujours été fidelle. Quelle douleur
» pour moi, que vous n'ayez témoigné
» aucun regret de ma bizarre fantaiſie!
» Vous n'en êtes pas plus avancée: car
» rien ne peut me détacher de vous. «
Il ſe fâche contre le miroir où Azalaïs voit ſa beauté, qui la rend ſi fière.

A cette chanſon trop peu efficace, en ſuccéda une autre dans le même ſens, & également inutile. Notre malheureux

troubadour employa un meilleur moyen. Il eut recours à trois dames diſtinguées, dont la médiation & les inſtances le firent enfin rentrer en grace. Il jura de ne s'écarter jamais du droit chemin de l'amour : ſa fidélité fut en effet hors d'atteinte. Nous avons de lui vingt chanſons que cette paſſion lui inſpira. Les petits détails en ſont peu intéreſſans.

La mort lui ayant enlevé Azalaïs, il la célébra dans une complainte, où il dit que *les anges ſont occupés à la louer en paradis*. La douleur pénètre ſon ame; il n'a plus les mêmes déſirs : il ne veut plus chanter, & renonce pour jamais à l'amour.

Privé de l'objet de ſa tendreſſe, plongé dans une triſteſſe profonde, Capdueil devint effectivement dévot. Il ſe livra aux ſentimens religieux, ſi propres à remplir le vide que les paſſions laiſſent dans l'ame. On ſait que les malheurs de l'amour ont ſouvent inſpiré le goût du cloître.

cloître. Mais un chevalier trouvoit alors de quoi ſignaler ſa dévotion, ſans quitter le monde : c'étoit le téms des croiſades.

Non content de prendre la croix, le troubadour devint en quelque ſorte un zélé prédicateur de la guerre ſainte. Il compoſa pour cet objet deux poëmes, où nous trouvons quelques traits aſſez remarquables.

Il dit que le *vicaire de S. Pierre* a envoyé par ſes cardinaux & légats l'abſolution, en vertu du pouvoir qu'il a reçu de délier tous les péchés du monde. En conſéquence, il preſſe les chrétiens d'obéir aux exhortations pour la croiſade, & d'aller punir les outrages que les Turcs font aux ſaints lieux. Cette qualité de *vicaire*, au lieu de *ſucceſſeur* de S. Pierre, ſuppoſe-t-elle une idée différente des nôtres, ou ſeulement une incorrection du poëte? C'eſt un problême qu'il ſeroit difficile de réſoudre parfaitement.

On ne soupçonnera pas du moins, de sa part, un dessein d'affoiblir le respect pour l'autorité du pape.

Il assure qu'en prenant la croix, les pécheurs se laveront de leurs crimes, *sans être obligés d'embrasser l'état monastique*. Il promet le paradis à ceux qui partiront, & menace de l'enfer ceux qui resteront. Il n'excepte que les *malades & les vieillards* : encore doivent-ils donner de l'argent aux croisés.

Jusqu'où alloient donc les préjugés superstitieux de ce siècle! Marcher contre les Turcs, ou se faire moine: voilà, selon Capdueil, l'unique voie de salut pour les pécheurs ! Il faut courir en Asie, les armes à la main, pour éviter l'enfer & pour gagner le paradis ! Les malades seuls & les vieillards sont dispensés d'une obligation, qui tend au malheur des familles, à la ruine des royaumes! On les oblige encore d'acheter cette dispense à prix d'argent! C'est

ainſi qu'une aveugle crédulité entraînoit les hommes dans toutes ſortes d'abîmes.

Enfin, le troubadour exhorte les rois de France & d'Angleterre à faire la paix, ajoutant que celui qui la fera le premier en ſera plus honoré, & aura la couronne des cieux. Il ſouhaite auſſi que le *roi de la Pouille* & l'empereur vivent en paix juſqu'à la délivrance du ſaint ſépulcre.

Les guerres de Philippe-Auguſte & de Henri II ſcandaliſoient l'Europe, qui ne reſpiroit que la guerre ſainte. Ces deux rois ſacrifièrent leurs animoſités en 1188, pour prendre la croix de concert. Tant l'opinion avoit d'empire, même ſur les couronnes. Quant au roi de la Pouille, c'étoit Guillaume II, un des principaux appuis de la ligue formée en Italie contre l'empereur Frédéric Barberouſſe. Ils eurent enſemble des diſputes aſſez conſidérables, mais ſans guerre déclarée.

Pons de Capdueil ne démentit point

ſes exhortations par ſon exemple : il mourut dans la troiſième croiſade.

Noſtradamus, dont il faut relever ſans ceſſe les mépriſes, confond ce troubadour avec un Pons du Breuil, que perſonne n'a connu, & auquel il attribue un poëme ſur les amours furieux d'André de France ; l'hiſtoire ou le roman d'André de France, ſouvent indiqué dans les poéſies provençales, n'eſt point parvenue juſqu'à nous. Le héros mourut d'amour pour ſa maîtreſſe : c'eſt tout ce que l'on en peut dire de plus certain.

Dans les additions de Creſcimbéni aux vies de Noſtradamus, il eſt parlé de Pons de Capdueil conformément aux détails que nous avons tirés de nos manuſcrits.

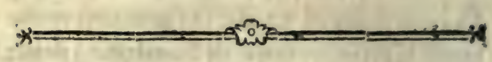
NOTES.

[1] On appeloit alors *marche* (frontière) de Provence, la partie du Languedoc qui confine

à la rive droite du Rhône. On donnoit le même nom à la partie du comté de Forcalquier, ſituée ſur la rive gauche. La maiſon des ſeigneurs d'Anduſe étoit fort illuſtre en Languedoc.

[2] Roſcelin, cinquième fils de Hugues-Geoffroi II, avoit été moine de Saint-Victor. Il quitta le cloître, pour partager la vicomté de Marſeille avec ſes freres, & il épouſa vers l'an 1170 Adalaſia, ſa proche parente, que nos vies manuſcrites nomment Audiarts. Le pape Innocent III, ſi célèbre par ſes entrepriſes contre les couronnes, l'excommunia, & voulut empêcher les Marſeillois de lui obéir. Après quelque réſiſtance, Roſcelin s'étant humilié, obtint l'abſolution. On lui permit d'adminiſtrer ſon domaine pour payer ſes dettes; après quoi il devoit rentrer dans le cloître. Il y rentra & y mourut. (*Hiſt. de Marſeille*, *l.* 3. *p.* 78.)





V.

RICHARD I, *roi d'Angleterre.*

Il eſt étonnant de trouver parmi les troubadours un roi, dont les hiſtoriens ne parlent que comme d'un guerrier fougueux, & d'un tyran avare & débauché. Son rôle poétique eut, ſans doute, peu d'éclat. Des talens ſupérieurs dans un ſouverain n'échapperoient point à l'hiſtoire ; des talens médiocres lui échappent aiſément, lorſqu'ils ſont couverts par de violentes entrepriſes ou par des actes d'oppreſſion. Quoique Charles IX en France ait écrit d'aſſez bons vers, on le connoît à peine pour un poëte ; mais le maſſacre de la Saint-Barthélemi l'a rendu fameux.

Richard, fils & ſucceſſeur de Henri II, roi d'Angleterre, de la maiſon d'Anjou-Plantagenet, avoit été fait comte

de Poitou en 1174. Dans cette province, où florissoit la poésie provençale, il eut le tems de la goûter, de la cultiver même. Protecteur magnifique des troubadours, il en attira beaucoup auprès de lui. En s'amusant de leurs compositions, il apprit à les imiter. On ne peut dire cependant qu'il ait été inspiré par l'amour : ce fut plutôt par la colère.

Nous avons de lui deux sirventes, qu'il composa depuis son avénement à la couronne. Ces pièces ont paru en françois & en provençal : le françois probablement est une simple traduction. Nos vies manuscrites & Nostradamus mettant Richard au nombre des troubadours, nous sommes fondés à croire qu'il écrivit dans leur langue naturelle. Ses deux sirventes ont un rapport curieux avec l'histoire ; & fournissent des particularités intéressantes.

La troisième croisade fut pour Richard une source de malheurs. Il y alla en

l'an 1191 avec Philippe Auguste. A son retour, l'année suivante, après des prodiges de bravoure aussi stériles que brillans, il fit naufrage sur les côtes d'Istrie. Il continuoit sa route, déguisé en pélerin, par les états de Léopold duc d'Autriche, lorsque ce prince le fit arrêter. Une querelle qu'ils avoient eue au siége d'Acre les rendoit ennemis implacables. Richard y avoit fait arracher & fouler aux pieds un drapeau de Léopold, que celui-ci avoit arboré sur une tour dont il s'étoit rendu maître. Le duc respiroit encore la vengeance, & en saisit l'occasion.

Henri VI, empereur, de la maison de Souabe, n'étoit pas moins irrité contre le roi d'Angleterre, allié de Tancréde qui avoit usurpé sur lui la couronne de Sicile. Il obtint de Léopold que cet illustre prisonnier fût remis entre ses mains; il le traita indignement, & ne le laissa libre, au bout de dix-huit mois,

qu'à condition de payer cent cinquante mille marcs d'argent, dont le tiers ſeroit pour le duc d'Autriche.

Rien n'eſt plus ſingulier que la maniere dont on découvrit, avant cet accord, le lieu où Richard étoit empriſonné; s'il faut en croire ce que Fauchet raconte d'après une ancienne chronique. Un ménétrier, attaché par intérêt à ce prince, le cherchoit par tout en Allemagne, s'informant de tout ce qui pouvoit le mettre ſur les voies. On lui indique un château en Autriche, où étoit un priſonnier de marque. Il y vole. Arrivé au pied de la tour, Blondel (c'étoit le nom du jongleur) ſe met à chanter une chanſon françoiſe, qu'il avoit compoſée autrefois avec Richard. A peine a-t-il fini le premier couplet, qu'on lui répond de la tour en chantant le ſecond. Il reconnoît le roi à ce ſigne, & ſe hâte de donner avis d'une ſi importante découverte aux grands du royaume. Vrai ou

faux, le trait mérite d'avoir place ici parmi tant d'aventures extraordinaires.

Pendant la captivité de Richard, son ambitieux rival, Philippe Auguste, employoit toutes sortes de moyens pour sa ruine. Il souleva contre lui son frere Jean Sans-terre ; il s'empara de plusieurs places de Normandie, quoique les possessions, comme la personne des croisés, dussent paroître inviolables. En même tems, les vassaux du roi prisonnier se montroient fort peu zélés pour sa délivrance. Tant de sujets d'indignation lui dictèrent en Allemagne ce sirvente, où l'on trouvera de la naïveté & du courage.

» Nul prisonnier ne parlera jamais
» bien de son sort qu'avec la douleur
» dans l'ame ; mais, pour charmer ses
» peines, il peut faire une chanson.
» Quoiqu'il ait assez d'amis, les pauvres
» dons qu'il en reçoit ! Ne doivent-ils
» pas rougir de me laisser, faute de

» rançon, près de deux ans dans les
» fers *? «

» Or, qu'ils ſachent, mes Barons,
» Anglois, Normands, Gaſcons & Poi-
» tevins, que je n'eus ſi miſérable com-
» pagnon dont je ne vouluſſe payer la
» délivrance. Je ne prétends pas leur
» faire un reproche; mais je ſuis encore
» priſonnier. «

» Il eſt trop vrai, *homme mort n'a ni*
» *amis ni parens;* puiſque pour de l'or &
» de l'argent on me délaiſſe. Je ſouffre
» de mes malheurs; je ſouffre encore
» plus de la dureté de mes ſujets. Quels

---

* Voici le texte provençal de cette première ſtance:

Ja nus hom pris non dira ſa raiſon,
Adreitament ſe com hom dolent non;
Ma per conort pot il faire chanſon.
Pro a d'amis, mas poure ſon li don.
Onta i auron ſe por ma reezon
Soi fait dos yver pris.

» reproches à leur faire, ſi je meurs dans
» cette longue captivité ! «

» Mon chagrin ne m'étonne point.
» Le roi mon ſeigneur, je le ſais, porte
» le ravage dans mes terres; malgré le
» ſerment que nous fîmes pour la ſureté
» commune. Mais une choſe me raſſure :
» non, je ne tarderai pas à briſer mes
» chaînes. «

» Chanſonniers mes amis, Chail &
» Penſavin *, vous que j'ai aimés & que
» j'aime encore, chantez que mes enne-
» mis auront peu de gloire en m'atta-
» quant; que je ne leur ai point montré
» juſqu'ici un cœur faux & perfide;
» qu'ils ſe couvriront d'infamie, (*qu'ils*
» *agiront en vrais vilains*) s'ils me font la
» guerre tandis que je ſuis en priſon. «

» Comteſſe Soir, Dieu garde votre
» ſouverain mérite, & celle que je ré-
» clame & pour qui je ſuis priſonnier ! «

---

* Deux poëtes inconnus.

(Point de ſituation où il ne fallût un hommage à l'amour.)

Richard ne fut pas plutôt en liberté, qu'il voulut ſignaler ſa vengeance contre Philippe Auguſte. On prit les armes en 1195. De petites expéditions meurtrières, ſans événement mémorable, ſe ſuccédoient rapidement ; & faute de reſſource, on étoit bientôt obligé de les ſuſpendre. Il y eut une trève, par laquelle Richard abandonne l'Auvergne à Philippe, en échange du Querci : ces provinces ayant leurs ſeigneurs immédiats, les rois n'échangeoient que le haut domaine.

Selon notre hiſtorien provençal, le dauphin d'Auvergne & le comte Gui, ſon couſin, furent très-fâchés d'avoir pour ſuzerain un monarque ambitieux, dur & avide, tel que le roi de France. Une fortereſſe qu'il acquit dans la province, le riche bourg d'Iſſoire dont il s'empara, leur préſageoient de nouvelles

entreprises. Richard, recommençant la guerre, excita sans peine leur ressentiment contre Philippe, & promit de leur fournir des armes & des chevaux, s'ils vouloient se déclarer. C'étoit les livrer à une terrible vengeance; car il ne tarda point à conclure une nouvelle trève qui les privoit de son secours.

Aussitôt le roi de France fondit sur l'Auvergne, y mit tout à feu & à sang. Trop foibles pour lui résister, ils obtinrent une trève de cinq mois. Le comte Gui alla en Angleterre sommer Richard de sa parole. Il n'en reçut que des preuves de dédain. Il revint désespéré, & se soumit avec le dauphin aux conditions les plus dures.

La guerre se rallume entre les deux rois. Philippe Auguste prévient son ennemi, en portant la dévastation dans ses provinces. Richard passe la mer; sollicite de nouveau le dauphin d'Auvergne & le comte à embrasser son alliance, &

ne pouvant les y engager, écrit un ſirvente contre eux en ces termes :

» Dauphin, & vous, comte Gui, » répondez-moi. Qu'eſt devenue l'ardeur » martiale que vous fîtes éclater, dans » notre ligue contre l'ennemi commun ? » Vous me donnâtes votre foi ; & vous » l'avez tenue comme le loup * au re- » nard, à qui vous reſſemblez par vos » cheveux roux. Vous avez ceſſé de me » ſecourir, dans la crainte de n'être pas » bien payés de vos ſervices ; car vous » ſavez qu'il n'y a point d'argent à Chi- » non * *. Vous cherchez l'alliance d'un » roi riche, vaillant & fidele à ſa parole. » Vous craignez ma lâcheté & ma lé- » ſine : c'eſt ce qui vous jette dans » l'autre parti. Souvenez-vous de l'aven- » ture d'Iſſoire. Êtes-vous contens d'a-

---

* Alluſion à la fable du loup & du renard. Le loup eſt appellé *Iſangrin* dans le texte.

* * Les ſubſides devoient ſe payer à Chinon en Touraine. Tout ceci eſt une ironie.

» voir perdu cette place ? Leverez-vous
» des ſoldats pour tirer vengeance de
» l'uſurpation ? Quoi que vous faſſiez, le
» roi Richard, l'étendard à la main,
» prouvera qu'il eſt bon ennemi. Je vous
» ai vus autrefois aimant la magnificen-
» ce. Mais depuis, l'envie de conſtruire
» de forts châteaux vous a fait aban-
» donner les dames & la galanterie.
» Vous avez ceſſé de fréquenter les
» cours & les tournois. Gardez-vous des
» François : ils ſont Lombards en affai-
» res *. «

» Va, ſirvente, en Auvergne, où je
» t'envoie. Dis aux deux comtes de ma
» part, que s'ils veulent ſe tenir en paix,
» Dieu les béniſſe. Qu'importe ſi un hom-
» me de peu manque à ſa parole ?
» Doit-on compter ſur la foi d'un *écuyer* ?

---

* Le roi de France étoit accuſé de perfidie par ſes ennemis ; & les Lombards avoient mauvaiſe réputation en fait de probité.

» L'avenir apprendra qu'ils ont embrassé » un mauvais parti. «

Des pareils morceaux seront toujours intéressans, avec leur simplicité un peu grossière. Quoique inférieurs aux discours qu'Homère prête à ses héros, ils n'en peignent pas moins naturellement les mœurs d'un siècle comparable, en plusieurs points, aux tems héroïques de la Grèce. Et d'ailleurs le poëte est ici le personnage même de l'action ; ce qui donne un prix tout particulier à cette espèce de monumens.

Le dauphin d'Auvergne étoit aussi troubadour. (Voyez son article.) Il répondit par un sirvente sur le même ton :

» Roi, puisque de moi vous chantez, » vous avez aussi trouvé votre chanteur. » Vous m'inspirez tant de crainte, qu'il » faut bien exécuter tout ce qu'il vous » plaira de me prescrire. Mais je vous » en avertis ; si vous laissez désormais

» envahir vos fiefs, ne venez pas chercher les miens. Je ne suis point roi couronné; je n'ai point assez de ressources, pour défendre mes domaines contre mon seigneur, puissant comme il l'est. Mais vous, que les perfides Turcs redoutoient plus qu'un lion; vous roi, duc de Normandie, comte d'Anjou, comment souffrez-vous qu'on vous retienne Gisors *?

» Si je vous engageai ma foi, j'avoue que je fis une folie. Vous m'avez donné, & à mon cousin Gui, tant de chevaux valant mille sous d'or, tant d'esterlings ** de bon poids! Nos soldats jurent de vous être fideles, aussi long-tems que vous serez si libéral.

* Philippe Auguste s'étoit emparé de ce château important de Normandie.

** La monnoie d'Angleterre étoit en esterlings, comme celle de France en livres tournois. De-là le nom de livres sterling. On sent l'ironie de ce morceau.

» Vous m'avez abandonné honteuſe-
» ment, lorſque de votre aveu je mon-
» trois de la valeur. Vous m'accuſez de
» n'être plus brave. Moi, je vous déclare
» que je le ſuis encore aſſez, pour atten-
» dre mes ennemis de pied ferme entre
» le Pui & Aubuſſon, avec mes gens
» qui ne ſont ni ſerfs ni juifs.

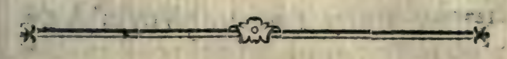
» Seigneur vaillant & honoré, vous
» m'avez fait autrefois du bien : ſi vous
» n'aviez changé de conduite, je vous
» ſerois demeuré fidele. Soyez tranquil-
» le ; mon roi, qui eſt le vôtre, me ren-
» dra Iſſoire. J'en ai ſes lettres. Je ſou-
» haiterois votre amitié ; mais l'exemple
» du comte d'Angoulême m'en dégoûte.
» Vous l'avez ſi bien payé de l'honneur
» qu'il vous a rendu, vous avez été ſi
» généreux à ſon égard, que depuis il
» ne vous a plus importuné *. Roi, vous

* Alluſion à quelque injuſtice de Richard envers le comte d'Angoulême, ſon vaſſal.

» me verrez agir en preux chevalier.
» L'amour d'une dame, dont j'adore les
» volontés, excite mon courage. «

Tel étoit vraiſemblablement le ton ordinaire des querelles entre les rois & les ſeigneurs. Le régime féodal les mettoit en quelque ſorte de niveau, parce qu'ils y trouvoient un état de guerre continuel. Les bravades d'un ſeigneur contre ſon propre ſouverain n'avoient alors rien d'étonnant; à plus forte raiſon, contre un roi étranger, quand le ſeigneur avoit pour roi & pour appui un Philippe Auguſte.

Le fougueux Richard fut la victime d'une conteſtation particulière avec un gentilhomme limouſin, ſon vaſſal, qu'il vouloit obliger de lui céder un tréſor trouvé dans ſa terre. Il aſſiégeoit en 1199 le château de Chalus. Un coup de flèche lui donna la mort.



V I.

ARNAUD DE MARVEIL.

QUOIQUE Pétrarque nomme ce poëte *il men famoso Arnaldo*, (le moins fameux Arnaud,) & le mette au-dessous d'Arnaud Daniel, dont nous parlerons ailleurs; nous ne craignons pas de dire que le premier méritoit plus de réputation que l'autre. On trouve en lui, à la vérité, le défaut de presque tous ses contemporains, une abondance quelquefois stérile, où les idées & les sentimens sont comme étouffés par les paroles: plusieurs de ses pièces ont environ deux cents vers, une quatre cents; & la matière en demandoit beaucoup moins. Mais la versification en est coulante, pleine de naturel & de tendresse; enfin, entre les deux Arnauds, celui-ci auroit dû principalement être pour Pétrarque

le grand maître d'amour. (Voyez ARNAUD DANIEL.)

ARNAUD DE MARVEIL naquit au château de ce nom, en Périgord. Ses parens étant pauvres & de baſſe condition, il chercha à faire fortune par ſes talens. D'abord il embraſſa la profeſſion de *clerc*, ou de notaire : car les notaires partageoient avec les eccléſiaſtiques le nom de *clercs*, & on le donne encore aujourd'hui aux ſubalternes qui travaillent dans leurs bureaux. Il ſentit bientôt qu'avec une belle figure & le goût de la poéſie, il pouvoit jouer un rôle plus avantageux & plus agréable. Dégoûté de ſon état, il ſe produiſit dans le monde comme troubadour : c'étoit le moyen de percer auprès des grands. L'aſcendant du génie pouvoit l'entraîner ; & l'intérêt ou l'ambition, l'aiguillonner encore davantage.

Tout ſeigneur diſtingué vivoit en prince. On comptoit preſque autant de cours

que de châteaux. Celle de la comteſſe de Beziers attira ſurtout notre poëte, & il ne fit nulle part un ſi long ſéjour. Cette comteſſe étoit Adélaïde [1], fille de Raimond V comte de Toulouſe, femme de Roger II ſurnommé Taillefer, vicomte de Beziers. Selon la coutume du ſiècle, les femmes conſervoient le titre de la maiſon d'où elles étoient ſorties, quand celui de leur mari étoit d'un ordre inférieur; comme on le voit encore aujourd'hui en Angleterre & en Allemagne. De-là ce titre de comteſſe, que portoit l'épouſe d'un vicomte.

Être bien accueillis des princeſſes, les célébrer par reconnoiſſance, les aimer enſuite avec paſſion, & leur adreſſer les vœux les plus tendres tout à la fois & les plus hardis, ſembloit être la deſtinée d'un grand nombre de troubadours, & l'effet du charme des muſes provençales. Ces paſſions, ſouvent romaneſques dans l'origine, devinrent ſouvent des paſſions

réelles. Arnaud fut amoureux d'Adélaïde, & ses pièces ne contiennent guère que l'histoire ou la peinture de son amour.

D'abord il aime en silence & avec la contrainte du mystère.

» Je ne prévoyois pas, en arrivant » dans ces lieux, que je payerois si cher » le plaisir d'avoir vu tant de beautés & » tant de grâces. On a bien raison de le » dire, & je l'éprouve : souvent *qui vou-* » *loit se chauffer, se brûle*. J'aime sans oser » en faire l'aveu. Je me vois condamné » à fuir celle que j'adore, de peur que » mes regards ne trahissent mon secret. » Cette témérité lui paroîtroit impardon- » nable.

» Mon cœur du moins me la repré- » sente, comme un miroir ; & j'ai l'avan- » tage de l'y contempler. Tout me la » peint. La fraîcheur de l'air, l'émail des » prés, le coloris des fleurs, en me retra- » çant quelques-uns de ses appas, m'in- » vitent

» vitent ſans ceſſe à la chanter. Grâces » aux exagérations des troubadours, je » puis la louer autant qu'elle en eſt » digne : je puis dire impunément qu'elle » eſt la plus belle dame de l'univers. » S'ils n'avoient pas prodigué cent fois » cet éloge à qui ne le méritoit point, je » n'oſerois le donner à celle que j'aime : » ce ſeroit la nommer. «

Le poëte cachoit ſon nom ; il ne chantoit la comteſſe que ſous des noms allégoriques, *Belveſer*, *Belregard*, &c. Mais il ſouhaitoit probablement d'être deviné ; & il s'aperçut que ſes vers flattoient Adélaïde. Alors dans une nouvelle chanſon, il fit aſſez entrevoir l'objet des premières. Loin d'en paroître fâchée, elle l'honora d'un préſent *; elle conſentit à

* Elle lui donna des *habits*, ſelon le texte. Habits, argent, chevaux, armes, c'étoient les préſens ordinaires des grands, ſelon la qualité ou le mérite de ceux qu'ils vouloient gratifier.

être l'héroïne de ses vers. Le rôle des troubadours ressembloit en quelque chose à celui des chevaliers. Les uns & les autres se dévouoient à la gloire de leurs dames; ceux-ci en héros, ceux-là en beaux-esprits. Les uns & les autres devoient plaire, ne fût-ce qu'aux yeux de l'amour-propre. On débutoit par une sorte de galanterie pure; mais on finissoit souvent par les intrigues dangereuses.

Pouvant approcher plus librement Adélaïde, recevant d'elle des témoignages particuliers de bonté, Arnaud s'enflamme & ne peut captiver son cœur.

» Ma raison s'oppose à mon penchant. » Sans doute, il me sied mal d'ambitionner une conquête de cette importance. Il faut laisser aux rois l'honneur » de soupirer pour elle. Mais quoi! l'amour n'égale-t-il pas les conditions? » Dès qu'on aime, on est digne de » plaire. Cette vaine distinction de rangs

» disparoît auprès de Dieu, qui ne juge
» que les cœurs & ne veut que des sen-
» timens. O parfaite image de la divi-
» nité, que n'imitez-vous votre modèle? «
Il n'est pas possible de s'accoutumer à des profanations si fréquentes. Elles ne servent qu'à faire voir combien les idées de la religion étoient grossières alors, puisqu'elles s'associoient avec les idées les plus profanes. Doit-on s'étonner que de ce mélange soient sorties tant de basses & de ridicules superstitions?

Notre poëte rentre dans la sphère des choses humaines. » Son cœur vaut bien
» celui d'un comte, d'un duc ou d'un
» roi. C'est se rendre égal aux souverains
» que d'avoir des vues qui leur feroient
» honneur. Après tout, César étoit bien
» éloigné du trône : il mérita d'y être
» élevé. «

Quelques regards favorables ayant excité sa confiance, il se flatte qu'on ne rejette point ses vœux, qu'ils pourront

être exaucés. Mais loin de lui encore toute demande téméraire. » L'amour le » plus vif eſt le plus timide : dès qu'il » devient preſſant, il doit paroître ſuſ- » pect. « Auſſi ne ſouhaite-t-il que d'aſ-ſiſter au déshabillé de celle qu'il adore. Quelles reſſources ne trouveroit-il pas dans ſon eſprit, pour l'amuſer par des plaiſanteries ou par des hiſtoires ? Il déſire enſuite un baiſer ; ce qui fait la matière de deux chanſons. Il obtint cette faveur, mais elle lui coûta cher.

Ses premiers tranſports annoncent le bonheur. Adélaïde *tout-entière s'eſt gravée dans ſon ame ;* plein des chimères de l'imagination, *il nage dans les délices ;* c'eſt là ſon élément, comme *l'eau eſt celui des poiſſons.* A ces délices ſuccèdent bientôt les tourmens du cœur. » Je déſirerai » toujours en vain, puiſque je déſire » ſeul ; celle que j'aime eſt ſourde à mes » vœux. On adoucit les lions, & rien ne » peut la fléchir. Je ſupporte néanmoins

» une peine si accablante. Et pourrois-je » me croire malheureux ? j'aime, & je » désire. Amour, si je parle ainsi des » peines que tu causes, que dirois-je de » tes plaisirs ? « Nous avons vu cette dernière pensée dans Bernard de Ventadour. Les poëtes galans semblent n'être souvent que l'écho les uns des autres. Souvent aussi leurs téméraires amours aboûtissent aux mêmes infortunes.

Le roi de Castille (Alphonse IV), amoureux de la comtesse de Beziers, vit dans Arnaud de Marveil un rival dont il fut jaloux. Pour conserver le roi, Adélaïde fut obligée de renvoyer le troubadour. Elle crut adoucir son chagrin, en lui défendant de l'aimer encore. » Mais, dit-il, puis-je obéir ? puis-je » même le vouloir ? «

Retiré auprès du seigneur de Montpellier, dont la cour lui étoit ouverte, il y conserve sa passion, & en exprime les amertumes.

» Qu'on ne me dise pas que l'ame » n'est touchée que par l'entremise des » yeux. Je ne vois plus l'objet de ma » flamme : j'en suis plus vivement occu- » pé du bien que j'ai perdu. On a pu » m'éloigner de sa présence ; mais rien ne » pourra rompre le nœud qui lui attache » mon cœur. Ce cœur si tendre & si » constant, Dieu seul le partage avec » elle, & la part que Dieu en possede, » il la tiendroit d'elle comme mouvante » de son domaine, si Dieu pouvoit être » vassal, & relever de fief. Lieux fortu- » nés qu'elle habite, quand me sera-t-il » permis de vous revoir ? N'apercevrai- » je personne qui arrive de ce côté-là ? » Un pâtre qui viendroit de son château, » seroit pour moi un personnage d'im- » portance. Que ne puis-je être confiné » dans un désert, & l'y rencontrer ! ce » désert me tiendroit lieu de paradis. «

Peu à peu la tendresse de l'amant se transforme en humeur sombre, & s'ex-

hale en reproches amers. Il accuſe ceux qui ſont devenus, *de ſes protecteurs, ſes plus cruels ennemis;* celle qui a été *cauſe de ſes malheurs, & qui, loin de les réparer, l'abandonne ſans pitié à la rigueur de ſon ſort.* Il ſe reproche à lui-même de s'être trahi par ſon indiſcrétion, de s'être vanté du baiſer fatal de la comteſſe. Enfin, *il ne tient plus à rien ſur la terre, il n'y a plus d'amis, il n'y doit plus rien aimer.*

Les égaremens de l'amour conduiſent quelquefois à la ſageſſe, & après avoir été le jouet des paſſions, on trouve dans ſa propre expérience une ſource de lumières pour ſoi-même & pour les autres. Un bon eſprit, détrompé de ſes erreurs, peut devenir alors le meilleur maître. Il nous reſte une dernière pièce d'Arnaud, toute morale, d'environ quatre cents vers, qui ſemble avoir été le fruit de cette eſpèce de métamorphoſe. L'extrait en ſera plus intéreſſant que toutes les

élégies galantes. Nous y verrons combien les idées de vertu étoient encore imparfaites, ainsi que le goût.

Dans un long exorde, (car on connoissoit peu le mérite de la précision) l'auteur fait un devoir aux hommes instruits de communiquer leurs lumières. Il exhorte ensuite à la crainte de Dieu; & ici, du moins, la religion n'est point avilie, quoiqu'il n'en tire pas ses principes de morale. Il enseigne l'art de se conduire dans le monde. Faire un juste discernement des bons & des méchans; distinguer les tems, les lieux convenables ou à la sagesse ou à la folie; savoir se venger des injures, & reconnoître les bienfaits; appliquer d'une manière équitable le blâme & la louange: telles sont les règles qu'il propose après son pieux début. Il observe que les sentimens d'honneur ne passent pas toujours des peres aux enfans; que la plus haute naissance, jointe à la plus

grande fortune, ne donnera pas le mérite à qui manque des qualités du cœur.

» La prudence, le bon esprit, la gé-
» nérosité : voilà, dit-il, les clés de
» l'honneur. La richesse, l'autorité, la
» puissance & la force, en sont comme
» la serrure. La raison garde les clés.
» La science, telle qu'un messager, pu-
» blie la gloire d'un homme de mérite.
» Mais le même genre de mérite ne con-
» vient pas à tous. Celui d'un chevalier
» est de se bien battre, de bien conduire
» une troupe, de bien faire son service,
» d'être bien armé, de bien monter à
» cheval, de se présenter de bonne grace
» dans les cours, & de s'y rendre agréa-
» ble. Rarement toutes ces qualités sont
» réunies. On estime le plus celui qui en
» a davantage : celui qui n'en a point,
» usurpe le nom de chevalier. La beau-
» té, la modestie, le talent de bien par-
» ler, les manières nobles, l'air gracieux,

» font le partage des dames. C'eſt un
» grand point que la beauté : cependant
» elle ſert de peu ſans la ſageſſe. Les
» bourgeois peuvent acquérir de la con-
» ſidération par la probité, par un carac-
» tère obligeant, par un fond de poli-
» teſſe, de gaieté & de franchiſe. S'ils
» ont une figure agréable, s'ils parlent
» bien, ils peuvent plaire dans les cours,
» faire les galans, être admis dans les
» fêtes. Parmi les clercs, les uns ont le
» ſavoir, l'éloquence & les belles maniè-
» res ; les autres, la bonté, l'intégrité &
» la bonne conduite. Ainſi, dans chaque
» état, on parvient à la conſidération,
» pourvu qu'on s'efforce de la mériter
» par des ſentimens honnêtes. «

Cette maxime conduit le poëte à une invective contre les puiſſans du ſiècle, qui ſe rendent dignes de mépris par l'abus de leurs priviléges. » Établis uni-
» quement pour tenir le monde en paix,
» pour donner l'exemple de la clémence,

» de la juſtice & de la généroſité ; leur » corruption eſt telle aujourd'hui, que » tous ceux qui en dépendent ſont con- » damnés à l'oppreſſion & à la ſervi- » tude. « Peu d'hommes, ſans doute, avoient le courage de dire cette vérité dans une cour.

La comteſſe de Beziers mourut vers l'an 1201. Dans les pièces d'Arnaud de Marveil, il n'eſt point parlé de cette mort ; ce qui peut faire conjecturer que le poëte ne vivoit plus, quoique Noſtradamus le faſſe ſurvivre d'une vingtaine d'années.

NOTE

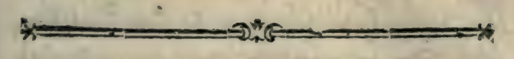
SUR LA COMTESSE DE BEZIERS.

[1] La comteſſe de Beziers ſe nommoit auſſi comteſſe de Burlats, parce qu'elle étoit née & avoit été élevée au château de Burlats dans l'Albigeois. Noſtradamus l'appelle Alexide, au lieu d'Adélaïde. Le traducteur de Maroo Equicola a étrangement défiguré tous les noms. » Arnaud de Maruelles, dit-il, fut amoureux

» de la comtesse de Berlats, femme du comte
» de Besses, & fille du comte Roman. « (fol. 286.)

Notre vie manuscrite porte : » La comtesse
» de Beziers étoit fille du bon comte Raimond
» de Toulouse, mere du vicomte de Beziers,
» *que les François firent mourir après l'avoir*
» *pris à Carcassonne.* « Ces dernières paroles confirment ce que dit l'historien du Languedoc, que Raimond Roger, vicomte de Beziers, fils de Roger II, ayant été pris dans Carcassonne qu'il défendoit contre Simon de Montfort, mourut en prison, & qu'on soupçonna les croisés d'avoir avancé ses jours.





VII.

GEOFFROI RUDEL.

GEOFFROI RUDEL, ſelon l'hiſtorien provençal de ſa vie, étoit prince de *Blaïa*, c'eſt-à-dire, de Blaye, près de Bordeaux. Un amour ſinguliérement romaneſque le diſtingue parmi les troubadours. Ce que nous allons raconter paroîtra ſans doute un roman; mais les ſiècles de la chevalerie ont produit des aventures auſſi vraies que peu vraiſemblables. Nous examinerons ſi le récit de l'hiſtorien ſe concilie avec l'hiſtoire du tems.

Tripoli en Paleſtine avoit été pris par les chrétiens l'an 1109, & érigé en comté pour Bertrand de Toulouſe, fils du comte Raimond-Gilles. Cette ville appartenoit encore aux chrétiens, lorſque la renommée d'une comteſſe de Tripoli vint

échauffer l'imagination de Geoffroi Rudel. Sur le portrait que des pélerins firent de sa beauté & de ses vertus, il se sentit transporté d'un désir violent de la voir; il prit la croix & s'embarqua.

Malgré le silence de l'historien provençal, l'amour nous paroît avoir eu autant de part que la curiosité à ce projet. On en jugera par trois chansons de notre poëte, pleines de la passion la plus vive.

» J'aime un objet que je n'ai point » vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sen» timens, ni demander l'explication des » siens. Mais je le sais, parmi les beautés » sarasines, juives, ou chrétiennes, il » n'en est aucune qui l'égale..... Cha» que nuit, je m'endors plein de son » image, & des songes enchanteurs l'of» frent à moi. Le réveil, hélas! dissipe » cette illusion: je n'ouvre les yeux que » pour apprendre qu'il m'est impossible » de la voir. Je me souviens alors qu'elle

» habite une terre étrangère, qu'un ef-
» pace immenſe me ſépare d'elle......
» Cet eſpace, je le franchirai.......
» Mon voyage pourroit-il n'être pas
» heureux? Amour ſera mon guide....
» Celle que j'adore me verra donc avec
» un bourdon de pélerin & un habit de
» toile. Ah! ſi pour l'amour de Dieu,
» elle daignoit m'accorder l'hoſpice dans
» ſon palais!..... Non, il ſuffira à mon
» bonheur d'être priſonnier chez les Sa-
» raſins. Je ſerai plus près des lieux qui
» la poſſedent. O mon Dieu! tranſportez-
» moi dans ſes jardins ou dans ſa cham-
» bre. Faites du moins que je la voie....
» C'en eſt fait, je pars. Puiſſé-je ſeule-
» ment ne pas mourir avant qu'elle ait
» ſu ce que l'amour m'a fait entrepren-
» dre pour elle....... Ma chanſon l'en
» inſtruira, à mon arrivée. Je lui ferai
» chanter mes vers par un interprète;
» car ils ſont en langage *roman*. Certes,
» ſi elle n'eſt pas touchée de tant d'a-

» mour, j'aurai lieu de croire que *mes* » *parrains ont jeté ſur moi un mauvais* » *ſort* *. « Ce qu'il dit de ſes parrains fait alluſion aux fées, & prouve l'ancienneté de l'opinion qu'en ont tranſmiſe nos romanciers.

Le troubadour tomba malade dans le vaiſſeau, quand on alloit débarquer à Tripoli. Ses compagnons le crurent mort, le déposerent comme tel dans la première maiſon. On courut informer la comteſſe, d'un événement capable de l'intéreſſer. La paſſion du chevalier, les motifs & les circonſtances de ſon voyage, ſa cruelle deſtinée en touchant au port, pénétrèrent cette ame ſenſible qui, ſans le ſavoir, avoit allumé de loin une flamme ſi étrange. Elle ſortit auſſitôt, pour aller voir la victime de l'amour. Geoffroi reſpiroit encore. Elle l'embraſ-

* *Mal me federon mey pairi*. Littéralement : *Mes parrains m'auront fait un mauvais don de foi*.

ſe. Il la voit, & meurt entre ſes bras, *en louant Dieu, & le remerciant de lui avoir accordé le ſeul bien qu'il déſiroit.* La comteſſe le fit enterrer pompeuſement chez les Templiers de Tripoli. Dès le même jour, ſoit dévotion ou chagrin, elle ſe dévoua au cloître.

Quoique ce récit ait les apparences d'une fable, nous le croyons fondé ſur des faits. Une ancienne pièce provençale, dont l'auteur eſt inconnu, dit expreſſément : *Le vicomte Geoffroi Rudel, en paſſant les mers pour aller voir ſa dame, mourut volontairement pour elle.* Ce qui confirme le paſſage de Pétrarque : *Geoffroi Rudel alla chercher la mort à force de voiles & de rames.* Le moine des *Iles d'or* avoit vu, ſelon Noſtradamus, un dialogue ſur la queſtion ; Lequel contribue le plus efficacement à faire naître l'amour, du ſentiment ou de la vue, du cœur ou des yeux ? l'auteur, qui décidoit en faveur du ſentiment, citoit

l'exemple de Geoffroi Rudel, avec celui d'André de France.

Sans aucune preuve, Noſtradamus, imité en cela par Creſcimbéni, place le fait en 1162 [1]. Il ſuppoſe Rudel le plus ancien des poëtes provençaux, & commence à lui leur hiſtoire. Son défaut d'exactitude eſt trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire de le réfuter. Des recherches ſavantes & judicieuſement combinées, de M. de Foncemagne, ne donnent que des conjectures probables ſur ce troubadour & ſur ſa dame. Il trouve pluſieurs *Geoffroi Rudelli*, ſeigneurs de Blaye, de la maiſon d'Angoulême [2]. L'hiſtoire ne parle d'aucune femme des comtes de Tripoli, qui ſoit entrée dans le cloître. Mais il trouve une fille d'un de ces princes, Raimond I, mort en 1148, qui ſe nommoit Méliſende, & dont Guillaume de Tyr parle avec éloge. (*L.* 18, *c.* 31.) Elle devoit, ſelon l'uſage, porter le titre de comteſſe.

Si c'eſt l'héroïne dont il s'agit, un cadet de la maiſon d'Angoulême eſt auſſi notre troubadour, dont la mort ſera certainement arrivée vers l'an 1160 ou 1170. Cette diſcuſſion critique nous détourneroit trop de notre objet. (Voyez la note.)

Il me reſte à parler de quatre pièces purement galantes de Geoffroi Rudel. Dans l'une, il préfere l'hiver à toutes les autres ſaiſons, parce que c'eſt la ſeule qui lui ramène ſa dame. Ailleurs, il célèbre le printems, dont le retour l'excite à chanter.

» Toute la nature me donne un exem» ple que je veux ſuivre. Les arbres, en » ſe couvrant de feuilles & de fruits, » m'invitent à me parer de mes plus » beaux vêtemens. A la vue du roſſi» gnol, qui careſſe ſa fidelle compagne, » qui prend dans ſes regards autant d'a» mour qu'il lui en donne, qui chante » ſi mélodieuſement leurs plaiſirs com-

» muns ; je ſens paſſer dans mon ame
» toute la joie qui les anime, je ſens
» mon cœur embraſé des feux dont ils
» brûlent. . . . Heureux oiſeaux! il vous
» eſt toujours permis de dire ce que vous
» ſentez : & moi, retenu par des lois que
» vous ne connoiſſez point, je n'oſe par-
» ler à celle que j'aime. . . . . Je veux
» rompre enfin le ſilence. J'irai, je la
» ſupplierai de recevoir mes ſervices. . .
» Amour, je te rends graces. Elle exau-
» ce mes vœux ; elle m'appelle auprès de
» ſa perſonne, & ne me défend pas d'eſ-
» pérer. «

Dans la dernière pièce, il ſe plaint cependant des obſtacles, que rencontre ſa paſſion pour cette dame :

» Les objets qui m'environnent, la
» fraîcheur des vergers, la verdure des
» arbres, l'émail des fleurs, le gazouille-
» ment des oiſeaux, m'invitent à chan-
» ter. Mais mon cœur n'eſt pas content :
» il ne peut être ſenſible qu'aux joies

» d'amour, & n'eſt point aſſez heureux
» pour les ſentir. Que les bergers s'amu-
» ſent de leurs chalumeaux, & les enfans
» de leurs petits tambours. Moi, je ne
» me réjouirai point, tant que l'amour
» dont je brûle ne ſera pas ſatisfait. Je
» connois une beauté qui réunit tous les
» charmes imaginables: mais elle récom-
» penſe mal les ſoins qu'on lui rend; &
» je ſouffre ſouvent de ne pouvoir obte-
» nir ce que déſire mon cœur. Le châ-
» teau qu'elle habite eſt ſi éloigné!....
» J'envie le ſort de ſes voiſins, plutôt
» que celui des plus grands ſeigneurs.
» Les grâces de ſa figure répandent, je
» l'imagine, leur agrément ſur ſes moin-
» dres vaſſaux. Elle connoît mes ſenti-
» mens, elle eſt ſenſible : voilà le ſoutien
» de mon eſpérance. Jour & nuit, mille
» tendres penſées m'entraînent vers ſon
» heureux ſéjour. Quand elle reviendra
» enfin, me dira-t-elle : *mon doux ami,*
» *nos envieux ſont tel bruit de nos amours,*

» *qu'il ſera difficile de leur impoſer ſilence,*
» *& d'empêcher qu'ils ne troublent notre*
» *bonheur ?* «

Le moine de Montmajour, cité par Noſtradamus, traite Geoffroi Rudel d'*homme groſſier, ennemi de toutes les dames.* Jamais ſatire ne fut plus injuſte, à en juger par ce que nous connoiſſons de la vie & des ouvrages de ce galant troubadour.

NOTES.

[1] Dans le même endroit où Noſtradamus fait mourir Geoffroi Rudel en 1162, il dit que le comte Geoffroi, frere de Richard, roi d'Angleterre, étant venu en Provence, y trouva Rudel chez le ſeigneur d'Agoult; & que, charmé des chanſons de ce poëte, il l'emmena avec lui. Noſtradamus auroit donc dû expliquer comment le comte Geoffroi, né en 1158, pouvoit être l'admirateur d'un poëte mort en 1162.

[2] Guillaume, comte d'Angoulême, mort en 1008, avoit deux fils, Alduin & Jofred. Ce dernier recueillit toute la ſucceſſion par la mort d'Alduin en 1030. Il mourut en 1048,

& laissa cinq fils, Foulques, *Geoffred Rudelli*, Arnaud, Guillaume & Adhémar. Geoffred Rudelli eut en partage la seigneurie de Blaye. Au premier coup-d'œil, il paroît être notre troubadour. Mais comment concilier par les dates sa passion pour une comtesse de Tripoli? Cette ville ne fut prise & érigée en comté que vers l'an 1109. Il avoit signé en 1040 une charte rapportée par Besly, (page 339.) Il étoit donc trop âgé après la conquête de Tripoli, pour qu'on lui attribue un amour si violent & si romanesque. D'ailleurs l'institution des Templiers ne remonte qu'à l'an 1118; & le troubabour fut enterré dans leur maison. Nouvelle difficulté, que nous jugeons insurmontable.

Geoffred Rudelli étant mort sans postérité, la seigneurie de Blaye fut réunie au comté d'Angoulême. Mais elle en fut démembrée de nouveau dans la suite, soit pour l'apanage d'un cadet, ou pour quelque autre raison. Dans les instrumens du *Gallia Christiana*, (t. 2. pr. 484.) on trouve un Gérard de Blaye, pere d'un *Geoffroi Rudelli*, qui doit être le même dont la signature se voit au bas d'un sauf-conduit de l'an 1231, en ces termes: *G. Rudelli dominus de Blaya*, (ib. pr. 289.) Seroit-ce là le troubadour? Mais si le comte de Tripoli n'est pas assez

ancien pour la première hypothèse, nous craignons qu'il n'ait pas subsisté assez long-tems pour la seconde.

Raimond II, quatrième comte de Tripoli, n'ayant point d'enfans, donna son comté à Raimond d'Antioche son cousin, & mourut en 1187. (*Guil. Tyr. l.* 21. *c.* 5.) Celui-ci le donna pareillement, vers l'an 1200, à son frere Raimond IV, prince d'Antioche. Depuis cette époque, le comté de Tripoli, réuni à la principauté d'Antioche, n'a point eu, ce semble, de seigneur particulier. L'aventure de Geoffroi Rudel ne peut donc se placer ni avant 1118, ni après 1200. Nous avons indiqué dans sa vie la manière la plus vraisemblable de la concilier avec l'histoire. La princesse Mélisende, fille de Raimond I, fut accordée avec Manuel, empereur de Constantinople, qui ensuite la refusa. Cet affront dut faire beaucoup parler d'elle, & donna sans doute du relief à ses qualités. Les éloges des Pélerins, qu'elle avoit peut-être captivés par ses bienfaits, étoient capables d'échauffer l'imagination vive du troubadour. Enfin il est probable que cette princesse, plutôt qu'aucune femme des comtes de Tripoli, embrassa la vie religieuse. Voilà les fondemens d'une conjecture, que nous ne donnons pas pour un fait certain.

VIII.



VIII.

BERNARD-ARNAUD DE MONTCUC.

Nos manuſcrits ne contiennent aucune particularité de la vie de ce troubadour ; & les auteurs qui ont écrit ſur la poéſie provençale ne l'ont point connu. Il y a deux châteaux de Montcuc, l'un en Querci, l'autre en Rouergue. Bernard-Arnaud étoit apparemment ſeigneur ou originaire de l'un ou de l'autre.

Un ſirvente, où la ſatire ſe trouve ſinguliérement mêlée à la galanterie, eſt la ſeule pièce que nous ayons de lui. On y verra, comme dans pluſieurs autres monumens, la liberté que prenoient les anciens poëtes de cenſurer la conduite des princes. Rien n'eſt peut-être plus curieux dans leurs ouvrages. Pour

l'intelligence de celui-ci, nous devons indiquer le fait hiſtorique auquel il paroît avoir rapport.

Henri II roi d'Angleterre, après ſon mariage avec Eléonore héritière des ducs d'Aquitaine, renouvela les anciennes prétentions de ces ducs ſur le comté de Toulouſe [1]. Réſolu de les faire valoir par les armes, il aſſiégea Toulouſe en 1159. Louis le Jeune ſe jeta dans la place, & lui fit lever le ſiége. Le comte Raimond V reconnut ſeulement la ſuzeraineté des ducs d'Aquitaine, ſauf les droits de la couronne de France. Cette expédition du roi d'Angleterre prêtoit matière aux traits de la ſatire. Écoutons notre poëte.

» Quand la nature renaît, & que les » roſiers ſont en fleur, les méchans barons s'empreſſent d'aller à la chaſſe. Il » me prend envie de faire contre eux un » ſirvente, & de cenſurer aigrement ces » ennemis de toute vertu & de tout

» honneur. Mais Amour répand la gaieté » dans mon ame, autant que les beaux » jours de mai : je conſerverai ma joie, » malgré tant de ſujets de triſteſſe. «

» Nous verrons du côté de Bala» guier * la nombreuſe cavalerie du » preux roi, qui ſe vante de l'emporter » en gloire & en mérite. Il viendra ſans » faute dans le Carcaſſonnois ; mais les » François n'en ont pas peur. Vous » m'épouvantez bien plus, madame ; car » les déſirs qu'excitent les charmes de » votre jolie perſonne, ſont mêlés de » toutes les craintes que vos rigueurs » doivent inſpirer. «

» Je fais plus de cas d'un courſier ſellé » & armé, d'un écu, d'une lance, & » d'une guerre prochaine, que des airs » hautains d'un prince, qui conſent à la » paix en ſacrifiant partie de ſes droits &

* Il y a un château de ce nom dans le diocèſe de Toulouſe.

» de ſes terres. Pour vous, beauté que » j'adore, vous que j'aurai, ou j'en » mourrai ; je m'eſtime plus heureux, » tant votre mérite m'enchante, d'atta- » quer vos refus que d'être accepté par » une autre. «

» J'aime les archers, quand ils lan- » cent des pierres & renverſent des » murailles ; j'aime l'armée qui s'aſſem- » ble & ſe forme dans la plaine. Je vou- » drois que le roi d'Angleterre ſe plût » autant à combattre, que je me plais, » madame, à me retracer l'image de » votre beauté & de votre jeuneſſe. «

» Quelque mépriſé qu'il ſoit, il acquer- » roit beaucoup de gloire, ſi en même » tems il crioit *Guienne*, & ſe montroit » le premier, frappant l'illuſtre & valeu- » reux comte. Car ſon ſceau eſt ſi décrié, » que je n'oſe le dire. Mais je dirai bien, » madame, que je ſuis pénétré d'amour » & de crainte. Que ferai-je, ſi ma bonne » foi ne peut vous toucher ? «

Guienne étoit le cri de guerre des rois d'Angleterre, quand ils combattoient pour les droits de ce duché. Le *sceau* décrié de Henri II veut dire qu'on ne se fioit point à lui. Notre troubadour étoit sans doute fort prévenu contre ce prince, & fort attaché au comte de Toulouse.

NOTE.

[1] Guillaume IV, comte de Toulouse, mort au plus tard en 1093, laissa une fille unique nommée Philippe, qui, ayant d'abord été mariée à Sanche roi d'Aragon, épousa en secondes noces Guillaume IX duc d'Aquitaine. Raimond de Saint-Gilles, frere de Guillaume IV, hérita du comté de Toulouse, en vertu d'une substitution de Pons, leur pere commun, qui appeloit à sa succession la ligne masculine préférablement à la ligne féminine. Le duc d'Aquitaine prétendit que cette substitution étoit irréguliere & injuste, & qu'elle ne pouvoit détruire les droits de Philippe de Toulouse, sa femme. Il envahit le comté, en l'absence de Raimond de Saint-Gilles qui étoit

allé à la Terre-Sainte. Il s'accommoda enſuite moyennant une ſomme d'argent, & céda tous ſes droits ſur cette ſouveraineté aux enfans de Raimond. Henri II ne laiſſa pas de vouloir les reprendre, après ſon mariage avec Eléonore de Guienne. (Voyez *Preuves de l'Hiſtoire du Languedoc, t. 3.*)



IX.

PIERRE ROGIERS.

Pierre Rogiers étoit un gentilhomme d'Auvergne. Ses parens le destinèrent à l'état eccléſiaſtique, & il ſut chanoine de Clermont. Mais la force du penchant l'entraînoit ailleurs. Quoique *ſavant dans les lettres*, ſelon l'hiſtorien provençal, (éloge qui ne ſuppoſoit pas un grand ſavoir,) il aimoit le monde & les plaiſirs, plus que l'étude & la retraite. Ennuyé de ſon canonicat, il ſe fit troubadour & même jongleur. On ne réſiſte guère à l'impulſion du génie. D'ailleurs, à ne conſidérer que la fortune, les cours offroient une perſpective riante aux poëtes.

Ermengarde, fille aînée d'Aiméri II vicomte de Narbonne, tué en 1134 à la bataille de Fraga en Eſpagne contre

les Sarasins, étoit l'héritière de son pere, & gouvernoit ses états avec autant de gloire que de sagesse *. Outre les graces & l'esprit d'une femme aimable, elle avoit les talens d'un politique & la valeur d'un chevalier. Son mérite lui attiroit une foule d'admirateurs. Les poëtes, qu'elle honoroit de sa bienveillance, n'étoient pas les moins empressés à lui offrir leurs hommages. On prétend qu'elle tenoit cour d'amour dans son palais; mais cet usage, comme nous l'avons déjà observé, ne nous paroît pas si ancien.

C'est à la cour de la vicomtesse de Narbonne que Rogiers se fixa bientôt. La faveur qu'il y trouva méritoit sa reconnoissance. Attaché d'abord par les bienfaits, il le fut insensiblement par cette dangereuse passion, dont les troubadours ne savoient pas se défendre.

* Hist. du Languedoc, t. 2.

Ermengarde devint l'objet de ſon amour, comme celui de ſes vers. Huit chanſons qui nous reſtent de lui la célèbrent, ſous le nom de *Tort-n'avez*, mot provençal dont le ſens eſt un éloge de ſa conduite.

Nous abrégerons l'extrait de ces pièces, pour éviter de fades répétitions. Le poëte dit que les gens les plus groſſiers acquerroient la plus grande politeſſe, s'ils avoient le bonheur de converſer avec ſa dame. Il fait parler l'Amour, qui l'exhorte à ſe rendre digne, par des qualités éminentes, des bontés d'une dame ſi ſupérieure à lui par le rang & le mérite. Il craint de ne pas être aimé; il n'a obtenu aucune faveur, mais l'eſpérance le ſoutient.

» Amans inſenſés, trop d'empreſſe-
» ment auprès de vos amies vous tour-
» mente, vous rend malheureux. Les
» querelles que vous leur faites, l'habi-
» tude de les épier avec une curioſité

» jalouſe, vous font devenir inſuppor-
» tables. Ce n'eſt point là de l'amour.
» Quand on aime bien, eût-on entendu,
» eût-on vu quelque choſe au déſavan-
» tage de ſon amie, on ne doit croire ni
» ſes oreilles ni ſes yeux. «

Ces ſentimens délicats touchèrent la vicomteſſe. Elle ne dédaigna point les feux de ſon troubadour. Mais comment échapper aux regards malins des courtiſans? Les ſoupçons, les bruits fâcheux ſe répandirent de toutes parts. La réputation d'Ermengarde en fut bleſſée. Jalouſe de ſon honneur, elle crut devoir éloigner de ſa cour celui qu'elle avoit comblé de grâces. Nos poëtes galans s'expoſoient trop à ces revers.

Rambaud ſeigneur d'Orange, troubadour lui-même, reçut l'infortuné Rogiers, dont le chagrin étoit proportionné à la perte qu'il venoit de faire. Sa douleur eſt vivement exprimée dans deux chanſons. Il s'y peint dévoré par le dé-

ſeſpoir, juſqu'à perdre le boire & le manger.

» Ah! je le ſens, les chagrins, les » pleurs & les tourmens d'amour ne font » point mourir. Je ne puis croire la mort » d'André de France, puiſque je vis » encore. Nul pénitent, nul martyr n'a » ſouffert les maux que j'endure. Puiſſé- » je être l'eſclave de celle qui me les » cauſe, plutôt que de régner ſur le » monde entier! Si je pouvois la revoir » encore, cette beauté! Elle réunit tou- » tes les perfections & tous les charmes, » comme la mer reçoit les eaux de tous » les fleuves. Oui, je voudrois être le » dernier de ſes eſclaves. «

Sans doute Rogiers ſe flattoit d'être rappelé par la vicomteſſe de Narbonne. Mais elle fut inflexible, & ne voulut plus le voir. Pendant ſon ſéjour à Orange, il compoſa pour Rambaud un ſirvente ſingulier, où il proteſte qu'il eſt venu à ſa cour, moins pour avoir part

à ſes libéralités, que pour donner de ſes nouvelles aux perſonnes de ſon pays qui lui en demandent. » Car, dit-il, on » parle de vous diverſement, les uns » bien, les autres mal...... Dois-je » vous appeler amant ou mari? je crois » que vous pourriez bien être l'un & » l'autre. Afin de réuſſir dans le monde, » il faut être tantôt ſage, tantôt fou, » ſelon les tems. «

De la cour d'Orange, le poëte paſſa ſucceſſivement à celle d'Alphonſe II roi d'Aragon, & à celle de Raimond V comte de Toulouſe. La bienveillance, dont l'honora ce dernier, n'effaça point l'impreſſion de chagrin, que le ſouvenir d'Ermengarde laiſſoit dans ſon ame. Il quitta le monde, où il n'eſpéroit plus de bonheur, & mourut moine de Grammont. Pétrarque parle de lui dans ſon Triomphe d'amour.

Nous ſommes obligés ici de relever des erreurs groſſières de Noſtradamus.

Pierre Rogiers fut, ſelon lui, à la cour d'Ermengarde de Narbonne, femme de Roger Bernard comte de Foix. Il confond ainſi Ermengarde, fille d'Aimeri IV, laquelle épouſa le comte de Foix en 1232, avec la vicomteſſe Ermengarde, ſa grand'tante. Il ajoute, ſur la foi d'Hugues de Saint-Céſaire, que Rogiers étoit dans la ville de Graſſe en 1330, lorſque l'antipape Pierre de Corbiéri y abdiqua ſolennellement la tiare. Mais cet antipape n'abdiqua point : il fut enlevé par les émiſſaires de Jean XXII, qui le fit mourir en priſon.

On voit qu'en matière d'hiſtoire, les autorités doivent ſubir l'examen de la critique. Noſtradamus a été cent fois cité comme un oracle, parce qu'on ne connoiſſoit guère que par lui les poëtes provençaux ; & cet oracle ſe trouve ſans ceſſe en contradiction avec la vérité.

X.

AZALAÏS DE PORCAIRAGUES.

SI la chevalerie excitoit des héroïnes à diſputer aux hommes la gloire de la valeur, il n'eſt pas étonnant que la poéſie provençale ait inſpiré à des femmes le déſir de ſe ſignaler dans la carrière des troubadours. La vivacité de leur imagination, la ſenſibilité de leur ame les y conduiſoient naturellement. On met en problême, ſi les femmes ſont propres aux grands ouvrages de génie; mais il eſt hors de doute qu'elles ne puiſſent exceller en tout genre de compoſition, dont le ſentiment & les grâces font le principal mérite.

AZALAÏS DE PORCAIRAGUES eſt la première que nous trouvions parmi nos poëtes. Selon nos vies manuſcrites, elle ſortoit d'une famille diſtinguée du

pays de Montpellier ; elle aima Gui Guérujat, & les chanſons qu'elle fit pour ſon amant eurent beaucoup de ſuccès : (peut-être ſans en mériter beaucoup.) Gui Guérujat, de la maiſon de Montpellier, étoit fils de Guillaume VI. Il mourut en 1177 *.

Il ne nous reſte qu'une ſeule pièce d'Azalaïs. Quoique bien écrite & bien verſifiée, elle n'annonce rien moins qu'une Sapho. En voici la ſubſtance, où ce qui regarde les mœurs peut intéreſſer.

Après une deſcription de l'hiver : » J'aime, dit-elle, à voir la nature dans » cet état de triſteſſe ; tant l'infidélité du » prince d'Orange me chagrine. Les » femmes ſont bien folles de s'attacher » aux grands ſeigneurs. L'amour devient » alors pour elles une ſource d'humilia» tions & de mépris. Elles devroient plu» tôt s'en tenir aux ſimples gentilshom-

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3.

» mes : car c'eſt un proverbe dans le
» Vellai, *Qu'il n'y a rien à gagner avec les*
» *grands*. Pour moi, j'ai heureuſement
» un ami loyal ; & en lui donnant mon
» cœur, je ne me ſuis point mal en-
» gagé. « Elle adreſſe enſuite la parole à ſon amant ; elle jure de lui être éternellement fidelle, pourvu qu'il le ſoit lui-même à ſa promeſſe de ne rien exiger d'elle contre le devoir. Elle ſalue pluſieurs perſonnes déſignées ſous des noms inconnus. Elle envoie enfin ſon jongleur porter ſa chanſon à Narbonne, à celui dont on vante la bravoure, & chez qui tout reſpire la joie.

Nous ignorons le trait d'infidélité qu'Azalaïs reproche à Rambaud d'Orange. La vie de ce troubadour fera voir qu'il étoit fort capable d'inconſtance. Obſervons ſeulement ici que les grands avoient peu d'égards pour leurs maîtreſſes d'un rang inférieur. Ils ſe faiſoient un jeu de les quitter, & de trahir

le ſecret de leurs intrigues. Auſſi étoit-ce un déshonneur, en pluſieurs endroits, pour les femmes de moindre condition, de s'attacher à de tels amans; & cette opinion étoit une digue contre le débordement des mœurs.



X I.

PIERRE RAIMOND.

PIERRE RAIMOND, ſuivant la note hiſtorique du recueil de ſes poéſies, étoit fils d'un bourgeois de Toulouſe. Son eſprit fin & délié, ſon caractère ſage, ſon talent pour les vers & pour le chant, le rendoient propre à réuſſir dans les cours. Celles d'Alphonſe (II) roi d'Aragon, de Raimond (V) comte de Toulouſe, & de Guillaume (VIII) ſeigneur de Montpellier, le poſſédèrent tour-à-tour. Il ſe maria enfin à Pamiers, où il mourut.

Son hiſtoire eſt toute différente dans Noſtradamus. Mais, ſans nous arrêter aux minuties du ſujet, il ſuffit d'obſerver que cet étrange hiſtorien le fait mourir en 1225, & cependant le fait aller en Paleſtine à la ſuite de l'empe-

reur Frédéric II, qui n'y alla qu'en 1228.

Dix-ſept pièces galantes de Raimond, quoique d'un ſtyle tendre & naturel, nous fourniſſent peu de traits remarquables. Les trivialités de l'amour ſont ſi ennuyeuſes à la lecture ! Nous aurons ſoin de les éviter dans nos extraits.

Le poëte eſt amoureux d'une dame que le reſpect l'empêche de nommer. » On la reconnoîtra aiſément, dit-il, » quand je parlerai de ſon aimable ſou- » rire, de ſes beaux yeux, de ſes ma- » nières charmantes, de ſa gaieté, de » ſon agréable converſation. « La dame ayant rejeté ſes vœux, il abandonne ſa patrie, il porte ſa douleur en Aragon. Mais l'amour le ſuit, & les regrets de l'abſence le dévorent.

» On voit des enfans, élevés à la cour » d'un brave & noble ſeigneur, le quitter » à un certain âge pour chercher une » cour plus illuſtre : ne la trouvant point,

» ils reviennent honteux, & n'osent pa-
» roître devant leur premier seigneur.
» Tel je quittai imprudemment celle
» auprès de qui j'avois été élevé, &
» pour qui mon cœur soupire. Que je
» lui aurois d'obligation, si elle daignoit
» me reprendre! Je me soumettrois de
» grand cœur à ses châtimens. Si pour-
» tant on doit punir un fou de ce qu'il
» fait dans les accès de la frénésie. C'é-
» toit démence de croire que ma belle
» feroit courir après moi. Je lui en de-
» mande pardon à mains jointes. «

La dame, au moment de la sépara-tion, s'étoit attendrie, & lui avoit dit en pleurant : *Tu pars, Pierre Raimond! Que Dieu te fasse revenir.* Son absence ne laissa pas d'être longue. Il reçut une lettre pleine de reproches ; il en sentit mieux sa faute, & exprima ainsi sa douleur :

» Le pauvre, qui l'a toujours été, est
» moins à plaindre que celui qui le

» devient, après avoir joui de l'opulence.
» Rien n'afflige tant un malheureux que
» le ſouvenir du bonheur qu'il a perdu.
» J'étois heureux auprès de celle que
» j'aime, malgré ſes rigueurs. Elle dai-
» gnoit quelquefois me parler & me ſou-
» rire. Et voilà qu'elle m'écrit durement!
» J'irai me jeter à ſes pieds. Je lui deman-
» derai pour unique grâce, qu'il me ſoit
» permis d'aimer la plus belle dame de
» l'univers. «

En effet, il revint à Toulouſe. Sa dame lui pardonna, & le reçut pour ſon ſerviteur; mais ſans lui rien accorder de contraire à la plus exacte vertu. Les mœurs ſe maintenoient du moins quelquefois irréprochables, dans le commerce du ſentiment. Notre poëte, qui n'étoit pas ſi maître de lui-même, ſe plaignit par une chanſon un peu burleſque:

» Les maux d'amour que j'ai ſoufferts
» augmentent de jour en jour. Celle qui

» m'a bleſſé a entrepris ma guériſon ;
» comme les autres médecins, elle veut
» me guérir par la diète. J'exécute ſes
» ordonnances, & ma langueur redou-
» ble. Je veux bien me ſoumettre à la
» diète ; mais je crois qu'à la fin elle me
» tuera. «

Cette idée nous paroît baſſe aujourd'hui : elle ne paroiſſoit probablement qu'ingénieuſe dans les ſiècles de ſimplicité.



XII.

GUILLAUME DE BALAUN*, & PIERRE DE BARJAC.

On ne peut ſéparer ces deux troubadours. L'hiſtoire les préſente unis dans une même ſcène, où leurs amours & leurs vers ſont mutuellement entrelacés. Nous rapporterons d'après la note hiſtorique de nos manuſcrits, des circonſtances qui paroîtroient évidemment imaginées à plaiſir, s'il y avoit moins de preuves des bizarreries de ce tems-là.

Guillaume de Balaun, noble

* Un manuſcrit le nomme Balazun. Il eſt probable que c'étoit ſon nom. On trouve un Pons de Balazun, Chevalier du Vivarais, mort dans une croiſade à la Terre-Sainte. (*Hiſt. du Languedoc, t. 2.*) Une branche de cette maiſon pouvoit être établie dans la ſeigneurie de Montpellier.

châtelain du pays de Montpellier, eut pour ami intime PIERRE DE BARJAC *, autre chevalier, galant & poëte comme lui. Le premier ayant été plusieurs fois à Joviac, dans le Gévaudan, devint amoureux de la dame du château, & s'en fit aimer. Confident de sa bonne fortune, Barjac voulut connoître la maîtresse dont son ami lui parloit avec extase. Il l'accompagna un jour chez elle. Il y trouva la femme d'un gentilhomme voisin, nommée Viernetta, inséparablement unie à madame de Joviac. Il fut épris de ses charmes, gagna son cœur, & la trouva trop foible pour ne pas triompher de sa vertu. Les deux chevaliers, également satisfaits de leurs amours, alloient ensemble cultiver la tendresse de leurs dames.

Au retour d'une de ces visites, Ba-

* Il y a eu en Languedoc une maison ancienne de Barjac.

laun

laun voyant la tristesse sur le visage de son ami, lui en demande la raison. Barjac répond qu'il a eu une dispute fort vive avec madame Viernetta, qu'elle lui a même défendu de reparoître à ses yeux. — » Cela n'est rien, dit l'autre ; » nous reviendrons, & je ferai votre » paix. «

Ils ne revinrent pas de quelque tems. Rongé de dépit & même de jalousie, Barjac compose dans l'intervalle une pièce pleine d'amertume, où il dit à sa maîtresse un éternel adieu. Il la remercie d'avoir consenti à son amour ; mais puisqu'elle veut changer d'amant, il lui laisse la liberté, & ne lui en voudra pas plus de mal. » Vous croirez peut-être que je » parle en homme piqué ; non, je m'ex-» plique avec ma franchise ordinaire. Je » vous le déclare, j'ai fait choix d'une » dame, qui gagne en beauté ce que » vous perdez tous les jours. Elle ne » vous égale point en naissance ; mais

» elle a plus de charmes, elle eſt plus » ſolide. Si nos ſermens mutuels s'oppo- » ſent à un divorce néceſſaire, *adreſſons-* » *nous à un prêtre: vous me donnerez votre* » *abſolution, vous recevrez la mienne; &* » *nous pourrons ainſi loyalement former de* » *nouvelles amours.* Si jamais je vous ai » fâchée, pardonnez-moi d'auſſi bon » cœur que je vous pardonne. «

Recourir à un prêtre pour ſe délier de pareils ſermens, pour être quitte des obligations d'une intrigue de galanterie! c'eſt un trait des plus remarquables de l'influence, qu'avoit la ſuperſtition dans toutes les choſes humaines; du pouvoir qu'on ſuppoſoit aux prêtres de ſe mêler de tout en ſouverains de la conſcience; de l'abus qu'ils pouvoient faire du miniſtère ſacré; enfin du point d'honneur qu'on attachoit à la fidélité en amour. Mais au fond, qu'étoit-ce que la religion du ſerment, dans les choſes même les plus eſſentielles, dans les traités par

exemple, & dans l'obéiſſance au ſouverain, lorſqu'on s'en croyoit délié par une formule ſacerdotale?

» Méchante femme, continue le trou-
» badour! vous m'avez rendu jaloux.
» Tous mes déſirs étoient de vous plaire.
» Vous direz que je n'ai ni ſens ni raiſon.
» Ah! ſi vous ſentiez tout le mal qu'un
» jaloux endure! Il ne ſait lui-même ce
» qu'il dit, ni ce qu'il fait; il ne peut
» reſter en place; il ne dort ni jour ni
» nuit. C'en eſt fait, trouvez bon que je
» vous quitte. Le lépreux doit ſe tenir à
» l'écart, pour ne pas infecter les au-
» tres. «

Cette pièce fut envoyée à madame Viernetta, que Barjac aimoit toujours en proteſtant de ne plus l'aimer, & qui ſe repentoit déjà elle-même de s'être brouillée avec lui. La facilité du raccommodement en eſt la preuve. Balaun ayant mené ſon ami à Joviac, réunit ſans peine les deux amans, & Barjac lui

aſſura que tous les plaiſirs qui avoient précédé la brouillerie, n'approchoient point de ceux de la réconciliation.

A en juger par l'effet que produiſit cette confidence, Balaun étoit infatué des chimères les plus romaneſques. Il ſe met dans la tête d'éprouver, ſi le plaiſir de regagner une maîtreſſe l'emportoit réellement ſur celui de la première conquête. Sans autre motif, il affecte de rompre avec ſa dame. Plus de viſites, plus de meſſages; pas même de réponſe aux lettres qu'il en reçoit. Également ſurpriſe & déſolée, elle lui envoie un chevalier, confident de leurs amours, non-ſeulement pour ſavoir les raiſons d'une conduite ſi outrageante; mais pour lui offrir toute ſorte de ſatisfaction, en cas qu'elle lui ait donné ſujet de plaintes.

» Je ne dirai point le ſujet de mes
» plaintes, répond Balaun au chevalier;
» parce que je ne la crois pas d'humeur

» à ſe corriger, & que ce n'eſt pas choſe » que je puiſſe pardonner. « Alors madame de Joviac perd toute eſpérance, ſe livre à l'indignation, & prend le parti d'oublier un infidelle.

Se voyant mépriſé, il tremble bientôt d'être abandonné ſans retour. Dans ſon inquiétude, il part tout ſeul, ſous prétexte d'un pélerinage; il arrive en ſecret chez une bourgeoiſe de Joviac; il ſe propoſe d'y découvrir par des voies détournées les diſpoſitions de ſa maîtreſſe. Celle-ci, inſtruite de ſon arrivée, ne ſe poſſede plus; & va de nuit dans la maiſon où eſt Balaun, ſe jeter à ſes genoux, pour obtenir le pardon des fautes dont il la juge coupable.

Une telle démarche paroît choquer toute vraiſemblance. La conduite de Balaun eſt plus incroyable encore. On attend de ſa part des tranſports de tendreſſe & de repentir. Mais il accable ſa dame de reproches. Auſſi la voit-on ſe

retirer furieuſe, & réſolue de ne jamais le revoir.

Au bout de quelques jours, l'inſenſé eſt au déſeſpoir du tort qu'il s'eſt fait à lui-même. Il court un matin au château pour demander grâce. Loin de lui donner audience, la dame de Joviac le fait chaſſer par les domeſtiques. Elle perſévère dans ſa rigueur une année entière. Balaun ne peut ni la voir ni obtenir la moindre eſpérance. Il compoſe des vers inſpirés par l'amour & le repentir; ſes vers mêmes ne peuvent parvenir juſqu'à la dame.

Enfin Bernard d'Anduſe, chevalier galant & loyal, informé d'une rupture ſi éclatante, va trouver Balaun pour en ſavoir la raiſon. L'ayant appriſe, il rit de ſon extravagance, & lui promet de ménager l'accommodement. Il porte les vers du troubadour à Joviac; il rend témoignage de ſa fidélité & de ſes regrets: » La raiſon eſt tout-entière de votre

» côté, dit-il à la dame, & c'eſt un mo-
» tif de plus pour lui pardonner. « Il la conjure pour Dieu d'avoir pitié d'un malheureux amant, qui ſe ſoumet à toutes les peines qu'elle voudra.

» Je lui pardonne, puiſque vous le
» déſirez tant, répondit-elle, mais à une
» condition; c'eſt qu'il s'arrache l'ongle
» du petit doigt, & qu'il me l'apporte
» avec une chanſon où il exprimera ſon
» repentir. « Quoi que pût dire le médiateur, elle ne voulut point adoucir cette ſentence.

Balaun s'eſtima heureux d'en être quitte à ce prix. Sur le champ, il ſe fit lier le doigt & arracher l'ongle par un chirurgien. Il ſoutint la douleur de l'opération, ſans paroître la ſentir. Il compoſa la chanſon preſcrite. Il courut, avec Bernard d'Anduſe, ſe jeter aux pieds de ſa maîtreſſe, & lui offrir ſon ſacrifice d'expiation. Au ſpectacle de l'ongle arraché, elle fond en larmes, le

prend par la main, l'embraſſe. La chanſon eſt écoutée avec tranſport. Depuis ce moment, ils s'aimèrent plus que jamais. L'hiſtorien provençal termine ſententieuſement ſon récit : *C'eſt bien fait que celui-là trouve le mal, qui le cherche étant bien.*

Il ne reſte de ce troubadour qu'une ſeule pièce, contenant le récit de ſon aventure. Don Vaiſſette le compte parmi les poëtes provençaux du douzième ſiècle, qui floriſſoient ſous Raimond V, comte de Toulouſe.





XIII.

PIERRE DE LA MULA.

Ce troubadour inconnu a laissé un sirvente curieux, où il se plaint de ce qu'une infinité d'hommes sans talent se mêlent de la jonglerie. On y voit que ce métier étoit devenu la ressource de gens méprisables qui joignoient l'insolence à la bassesse. » Je veux abandonner » le service des jongleurs ; car plus on » les sert, moins on y gagne. Ils se sont » multipliés au point, qu'il y en a tout » autant que de lapins dans une garène : » on en est inondé. « Le poëte leur reproche en termes grossiers leur usage d'aller deux à deux, criant *donnez-moi, car je suis jongleur* ; & d'injurier ceux qui ne leur donnent rien. » Je ne com» prends pas comment de pareilles gens » peuvent être admis dans les cours.

» J'invite tous les jongleurs courtois à » s'élever, comme moi, contre cette » mauvaise engeance, avec laquelle nous » ne devons avoir rien de commun. «

La profession de jongleur, & celle même de troubadour, devoit nécessairement dégénérer de la sorte. Dès qu'on voit une carrière agréable ouverte aux talens, si elle excite l'émulation des uns, elle tente l'avidité famélique des autres en plus grand nombre, qui s'y jettent, non avec un noble désir de se distinguer, ni avec les dispositions nécessaires pour réussir, mais avec le goût dominant du gain, & la bassesse qu'inspirent le besoin & les habitudes serviles. Alors pour un homme vraiment estimable, cent vils charlatans infestent la société; & souvent leur infamie personnelle rejaillit sur l'état qu'ils déshonorent.

Un autre sirvente de Pierre de la Mula, contre l'avarice des seigneurs, n'offre rien de remarquable.

XIV.

ALPHONSE II, *roi d'Aragon.*

On feroit un long article ſur ce prince, ſi l'on vouloit éclaircir les particularités hiſtoriques concernant ſa maiſon, & la manière dont elle monta ſur le trône. Mais on ne réuſſiroit qu'à ennuyer le lecteur, par une érudition aride & déplacée. Contentons-nous de dire que le pere d'Alphonſe, Raimond Bérenger IV comte de Barcelone, avoit épouſé l'héritière d'Aragon; que le comté de Provence, avec les vicomtés de Carlad en Auvergne, de Milhaud en Rouergue, & du Gévaudan, avoit paſſé dans ſa maiſon par un autre mariage; & qu'ainſi la poéſie provençale, qui faiſoit tant de progrès, devoit aiſément s'introduire dans cette cour.

ALPHONSE II parvint à la cou-

ronne d'Aragon en 1162. Ses vices & ſurtout ſa mauvaiſe foi étoient capables de le décrier aux yeux du public. Mais il fit des vers, il honora les troubadours. Les éloges ne pouvoient donc lui manquer. Toutes les vertus ſe trouvoient réunies en ſa perſonne, ſi l'on en croit ces poëtes, trop accoutumés, comme les anciens moines, à meſurer les louanges ou le blâme ſur le bien ou le mal qu'on leur faiſoit. Combien de fauſſes réputations ont eu de pareils fondemens! elles ſe diſſipent, dès que le préjugé ne domine plus. On verra dans l'article de Bertrand de Born ce que la haine pouvoit dicter contre ce prince, malgré les éloges des autres poëtes.

Il ne reſte d'Alphonſe qu'une chanſon, où il dit qu'Amour peut ſeul le réjouir, & ſe reproche d'avoir mis ſon cœur *en trop haut lieu*: il ſe rappelle néanmoins avec attendriſſement l'ordre qu'il reçut de ſa maîtreſſe, en partant;

de revenir au plus tôt. *Mettre ſon cœur en trop haut lieu*, eſt évidemment ici une de ces exagérations triviales, ſi ordinaires à la galanterie.

Alphonſe mourut en 1196, après avoir affermi ſon autorité en Catalogne, en Aragon & en Provence. Creſcimbéni obſerve qu'il ne fut pas le ſeul troubadour de ſa maiſon. Zurita, cité par cet écrivain, dit ſous le regne de Jean I, que les rois d'Aragon & particuliérement celui-ci faiſoient grand cas de la ſcience appellée *gai ſaber*, & que pour encourager le talent, ils comblèrent de priviléges ceux qui la cultivoient. (*Annales d'Aragon.*) Le nom de *gai ſaber* (gaie ſcience, ou ſcience gaie) déſignoit effectivement la poéſie provençale; mais la même idée paſſa dans les autres langues, & les poéſies d'alors, ſelon Zurita, étoient en catalan. D'ailleurs Jean I pouvoit favoriſer les poëtes, ſans l'être lui-même. Pierre III, roi d'Aragon, aura ſon article parmi nos troubadours.

X V.

GUILLAUME DE CABESTAING.

Je dois avouer de bonne ſoi que la vie de ce troubadour reſſemble beaucoup à un roman. Le tiſſu des circonſtances, la marche de l'intrigue, un dénouement preſque incroyable, inſpireront de la défiance au lecteur. Cependant pluſieurs vies manuſcrites & imprimées concourent à établir les faits principaux. L'Italie nous en a fourni une manuſcrite, plus étendue que les autres, à laquelle nous donnons la préférence. Il eſt vrai que certains détails, ſurtout certaines converſations, y décèlent un hiſtorien qui embellit ſon ſujet. Mais on peut reprocher ce défaut à pluſieurs hiſtoriens de l'antiquité; & d'ailleurs les traits naïfs qu'on y trouvera, quoique de l'invention ſans doute de l'écri-

vain provençal, donnent une idée vraie des anciennes mœurs. Loin de broder le fond du ſujet, comme tel autre ſeroit tenté de le faire, je ſupprimerai quelques ornemens ſuperflus.

GUILLAUME DE CABESTAING étoit un gentilhomme de Rouſſillon. Le ſeul Noſtradamus le fait provençal, peut-être par l'envie de tranſporter dans ſa province les aventures célèbres des troubadours. Noble ſans bien, il avoit beſoin de la reſſource ordinaire, qui étoit de s'attacher au ſervice d'un grand ou d'un riche ſeigneur. Il ſe préſenta lui-même à Raimond de Caſtel Rouſſillon *, pour le ſervir en qualité de *varlet* ou page. L'hiſtorien qualifie toujours Raimond de *monſeigneur*, titre affecté aux

* Selon la chronique manuſcrite des ſeigneurs Catalans, il y avoit une maiſon très-ancienne du nom de Caſtel-Rouſſillon. On voit encore en Rouſſillon une tour appelée *Caſtel-Roſſello.*

chevaliers. Du reste, Cabestaing descendoit, selon lui, d'une maison aussi ancienne que celle de Raimond. L'égalité de naissance ne mettoit point obstacle à ce genre de service, surtout quand la supériorité de fortune étoit relevée par le rang de chevalerie.

Avec une physionomie heureuse, de l'esprit & des qualités aimables, le jeune homme obtint aisément ce qu'il désiroit. Il se rendit cher à son maître & à ses égaux. Raimond lui donna bientôt une preuve d'affection particuliere, en le faisant écuyer * de sa femme. C'étoit l'exposer à de grands périls, mais qu'on ne prévoyoit point.

* Notre historien dit *donzel*. Ce mot répond à ce qu'on appeloit en France *damoiseau*, titre des jeunes gentilshommes qui n'avoient pas reçu la chevalerie. *Domingeois* en Béarn, *donzel* en Catalogne & en Savoie, signifioient la même chose, & désignoient les fils de chevalier.

Madame Marguerite (elle ſe nommoit ainſi) trouva ſon écuyer ſi empreſſé à lui plaire, d'une humeur ſi enjouée, d'un commerce ſi charmant, que frappée d'ailleurs des grâces de ſa figure, elle ſe livra aux impreſſions de l'amour. Soit reſpect, ſoit timidité, Cabeſtaing, quoique trop ſenſible, ne pénétroit point le myſtère, ou n'oſoit éclaircir ſes doutes. Marguerite auroit voulu être devinée. Après avoir en vain attendu, elle rompit le ſilence.

Étant ſeule un jour avec ſon écuyer : » Guillaume, dit-elle, réponds-moi. Si » une dame te donnoit quelque marque » d'amour, oſerois-tu bien l'aimer ? — » *Vraiment oui, madame, pourvu que la* » *marque ne fût pas trompeuſe.* — Par » S. Jean, tu as parlé en brave garçon. » Maintenant je veux ſavoir ſi tu diſtin- » gueras les marques d'amour auxquel- » les il faut croire, & celles dont il faut » ſe défier. « Ce diſcours ouvrit les yeux

de Cabeſtaing. Une vive émotion trahit ſon cœur. Du moment qu'il ſe vit aimé, il ſentit toutes les flammes de l'amour.

La paſſion qui faiſoit tant de poëtes, ou qui tiroit de la poéſie tant d'avantages, lui inſpira bientôt des chanſons pleines de tendreſſe. Nous en réduirons l'extrait à ce qu'elles renferment de moins commun.

» Les douces penſées qu'amour me » donne, produiſent la gaieté de mes » chants. O vous, dont la beauté me » tranſporte, que je ſois maudit de l'a- » mour, ſi j'en aime une autre..... Si » la foi me rendoit auſſi fidelle à Dieu, » j'irois tout droit en paradis..... Je » n'ai point d'armes pour me défendre » de vos appas. Faites-vous donc un » honneur d'avoir pitié de moi. Per- » mettez du moins que je baiſe vos » gants. Je n'oſe prétendre à de plus inſi- » gnes faveurs. «

Des vers paſſionnés avoient des char-

mes invincibles pour un cœur déjà épris. Marguerite n'ignoroit pas à qui s'adressoient les vœux du troubadour, & n'étoit que trop disposée à y répondre. L'ayant fait asseoir auprès d'elle, dans son appartement, elle lui dit : » Guillaume, as-tu enfin reconnu si je t'aimes ; & trouves-tu en moi une amie » vraie ou fausse ? — Ah ! madame, depuis » l'heureux instant que je suis à votre service, j'ai toujours pensé que vous étiez » la meilleure dame qui fût jamais ; que » personne ne parloit avec plus de vérité, » & n'agissoit avec plus de franchise. — » Et moi, reprit-elle, je te jure que je » ne te tromperai point. Non, tu n'auras » jamais lieu de changer d'opinion à » mon égard. « Elle l'embrassa en disant ces mots. Ce fut comme le sceau d'un engagement éternel.

Le troubadour donne l'essor à ses sentimens par une chanson :

» Entre mille fleurs, dans un superbe

» jardin, j'ai choisi la plus belle. Dieu » même, sans doute, la fit semblable à » sa propre beauté. La modestie relève » l'éclat de ses charmes. La douceur de » ses regards m'a rendu le plus tendre & le plus heureux des amans. » J'en pleure de joie. Mon amour, que » je n'osois déclarer, peut maintenant » paroître dans mes vers, au gré de » l'objet qui m'enflamme, qui de tant » d'adorateurs n'a écouté que moi. Je ne » chante pas de vaines louanges, comme les autres poëtes. De ses yeux partent des traits, dont personne ne peut » se défendre; mais ils n'ont blessé personne autant que moi...... Son mérite l'élève à la plus haute région de » l'honneur. Jamais on ne vit tant de » vertus & tant de grâces. Elle excelle » dans l'art de plaire; sa sagesse imprime » le respect aux amans présomptueux, » & sa réputation est à l'abri de toute » atteinte. «

En disant qu'il *ne chante point de vaines louanges, comme les autres poëtes*; Cabestaing apprécie assez juste les éloges qu'ils prodiguent toujours, même à des maîtresses imaginaires. N'exageroit il pas aussi les perfections de sa dame? un véritable amant peut en être soupçonné. Il est sûr du moins que la réputation de Marguerite ne fut pas longtems hors d'atteinte. Les courtisans ont l'œil si fin pour apercevoir le mal, & la langue si légère pour le révéler! Des rumeurs cruelles parvinrent jusqu'à Raimond. Il en fut d'autant plus frappé, qu'il aimoit sa femme & comptoit sur l'honnêteté de son serviteur.

Ayant demandé un jour où étoit Cabestaing, on lui dit qu'il chassoit à l'épervier. Aussitôt il cacha des armes sous son habit, monta à cheval, & suivit seul le chemin qu'on lui avoit indiqué. Cabestaing l'aperçoit, & s'avance vers lui, non sans inquiétude. Leur conversation,

inventée apparemment par l'historien, est d'un ton naïf qui m'engage à la rapporter. » Eh ! vous voilà, monseigneur ! » s'écrie Cabestaing. Comment êtes-vous » venu si seul ? — C'est, dit Raimond, » que j'avois envie de vous voir & de » m'amuser avec vous. Avez-vous fait » bonne chasse ? — Pas autrement ; je » n'ai presque rien trouvé ; & vous savez » le proverbe, *Qui peu trouve ne prend* » *guère.* — Fort bien. Laissons-là ce dis- » cours, & répondez en serviteur franc » & loyal à tout ce que je vais vous » demander. — Pardieu, monseigneur, » si c'est chose que je puisse dire, je ne » vous cacherai rien. — Point de condi- » tion. Je veux que vous me disiez la » vérité, quelque demande que je vous » fasse. — Dès que vous l'ordonnez, je » répondrai à tout selon ma conscience. » — Par votre Dieu & votre foi, ajou- » te Raimond, je veux savoir si l'amour » vous inspire les vers que vous faites ;

» & s'il y a une dame qui en ſoit l'objet
» véritable. — Et comment chanterois-
» je, répond Cabeſtaing, ſi je n'étois
» amoureux ? En vérité, amour m'a tout
» entier en ſa puiſſance. — Je le crois :
» ſans cela vous ne chanteriez pas ſi bien.
» Mais ce n'eſt pas le tout. Je veux ſa-
» voir quelle eſt la dame que vous chan-
» tez. — Ah ! ſeigneur, y ſongez-vous ?
» je m'en rapporte à vous-même : peut-
» on ſans perfidie découvrir celle qu'on
» aime ? Vous ſavez ce que Bernard de
» Ventadour dit à ce ſujet : *Si ceux qui*
» *épient mon amour, me demandent le*
» *nom de ma belle, je ſais comment un*
» *loyal amant doit ſe tirer d'affaire en pa-*
» *reil cas. Il ne doit confier ſon ſecret qu'à*
» *ceux qui peuvent lui prêter conſeil &*
» *aſſiſtance. Mais la fidélité qu'on doit à*
» *ſa dame conſiſte à lui tout dire, & à*
» *ne rien dire d'elle.* — Hé bien, quel
» que ſoit l'objet de vos amours, je vous
» promets de vous y aider de tout mon
» pouvoir. «

Cabeſtaing preſſé, voulant donner le change à Raimond, lui déclara qu'il aimoit madame Agnès, ſœur de madame Marguerite, & qu'il en recevoit des preuves de bienveillance. Il le pria de le favoriſer, ou du moins de ne lui pas nuire. Raimond donna dans le piége. Ravi de cette déclaration, qui diſſipoit ſes inquiétudes, il ſerra la main au troubadour, lui promit ſes bons offices; & lui montrant le château de Robert de Taraſcon, mari d'Agnès, il lui propoſa d'y aller enſemble.

A meſure que nous avançons, le récit devient plus ſuſpect. Ce Taraſcon eſt ſans doute celui du comté de Foix dans le diocèſe de Pamiers, dont l'éloignement ne s'accorde point avec notre hiſtoire. Les autres circonſtances multiplient les difficultés. L'hiſtorien ſemble avoir pris les romanciers pour modèles.

Raimond & Cabeſtaing arrivent au château,

château. Le premier, après les civilités ordinaires, ſe hâte de remplir l'objet de ſon voyage. Seul avec Agnès, il lui parle ainſi : » Par la foi que vous me devez » belle ſœur, dites-moi, avez-vous un » amant ? — Oui, ſeigneur. — Qui eſt-il, » je vous prie ? — C'eſt ce que je ne » vous dirai point. Les femmes ne ſont » pas obligées de confeſſer pareille cho- » ſe ; & ſi on les preſſe, on les met dans » le cas de mentir. « Raimond aſſure qu'elle ne riſque rien à lui confier un ſecret, qui eſt pour lui de la plus grande importance. La dame avoit remarqué un air de triſteſſe ſur le viſage de Cabeſtaing. Elle n'ignoroit pas ſes amours. Soupçonnant de quoi il s'agiſſoit entre lui & ſon maître, (il faut bien le ſuppoſer,) elle ſe dit amoureuſe de Cabeſtaing, comme s'il lui avoit donné le mot. Elle va enſuite tout raconter à Robert de Taraſcon, qui approuve fort la ſupercherie de ſa femme, & lui permet

de faire de ſon mieux pour perſuader ſon beau-frere.

Dans cette vue, elle appelle Cabeſtaing dans ſa chambre, elle l'y retient long-tems. On ſoupe avec beaucoup de gaieté. Elle fait arranger tout près de ſon appartement les lits de ſes hôtes. Enfin, parfaitement convaincu de la tendreſſe réciproque de la dame & de l'écuyer, Raimond part content, joyeux, avec celui-ci, & n'a rien de plus preſſé en arrivant, que de révéler à ſa femme l'intrigue qu'il croit avoir découverte.

Marguerite ne douta point que ſon amant ne fût infidelle, que ſa ſœur ne l'eût débauché. Le lendemain matin, après une nuit douloureuſe, elle l'appela pour l'accabler de reproches. Cabeſtaing ſe juſtifia aiſément par le ſimple récit de ce qui s'étoit paſſé. Mais, ſi notre hiſtorien dit vrai, la vanité d'une femme peut l'entraîner plus que l'amour même à des fautes inconcevables. Elle obligea

le troubadour à déclarer dans une chanſon qu'il l'aimoit & n'aimoit qu'elle. La chanſon fut compoſée ; & par une autre imprudence, non moins ſingulière, elle fut adreſſée à Raimond. C'étoit l'uſage de pluſieurs poëtes, d'adreſſer aux maris leurs vers en l'honneur des dames. Dans un cas tel que celui-ci, on ne pouvoit le faire impunément.

En effet, la plus noire jalouſie s'empare de Raimond, à cette lecture. Il ne doute plus de l'intrigue ; il eſt furieux, & reſpire la vengeance. Ayant trouvé un prétexte pour conduire Cabeſtaing hors du château, il le tue, lui coupe la tête, lui arrache le cœur. Il ordonne enſuite à ſon cuiſinier d'apprêter ce cœur, comme un morceau de venaiſon. Il le fait ſervir ; ſa femme le mange. » Savez-» vous ce que vous venez de manger ? » lui dit-il. — Non ; mais je l'ai trouvé » excellent. — Je le crois, puiſque c'eſt » ce que vous avez toujours le plus

» aimé. Il eſt juſte que vous aimiez mort
» ce que vous avez tant aimé vivant. «
Et montrant la tête de Cabeſtaing :
» Voilà celui dont vous venez de man-
» ger le cœur. « A cette vue, à ces paroles effroyables, elle s'évanouit. Mais elle reprend bientôt ſes ſens, & s'écrie :
» Oui, barbare, je l'ai trouvé ſi déli-
» cieux ce mets, que je n'en mangerai
» jamais d'autre, pour ne pas en perdre
» le goût. «

Tranſporté de rage, Raimond met l'épée à la main. Elle fuit ; elle ſe précipite d'un balcon, & meurt de ſa chute. Noſtradamus dit qu'elle ſe tua d'un coup de couteau.

Le bruit de cet événement devoit produire les plus fortes impreſſions, en un tems où l'amour dominoit ſur les mœurs en ſouverain, & étoit ſouvent, pour ainſi dire, l'ame des exploits militaires. Les parens de Marguerite & de Cabeſtaing, tous les chevaliers & les

amans du pays, ſe liguèrent contre le cruel Raimond. Il eut même pour ennemi le roi d'Aragon, Alphonſe, qui après avoir éclairci le fait ſur les lieux, le fit arrêter & démolit ſon château.

Ce prince honora enſuite, par de pompeuſes funérailles, la mémoire des deux amans. On les mit dans le même tombeau, devant une égliſe de Perpignan, & l'on y grava leur hiſtoire. Il n'eſt pas étonnant que la religion ſervît alors, parmi tant d'autres abus, à conſacrer des amours qu'on célébroit avec enthouſiaſme. Le duc de Bourgogne rendit de ſemblables honneurs à la châtelaine de Vergi & au ſeigneur de Vaudrai, ſi nous en croyons ce que rapporte Belleforeſt d'après Bandel *. Que l'aventure fameuſe d'Alix de Vergi ſoit une fiction romaneſque, ou non; il eſt toujours certain que les romans, ainſi

* Belleforeſt, p. 226.

que les poésies d'Homère, déposent des anciens usages.

Selon l'historien provençal, il fut un tems où tous les chevaliers du Roussillon, de la Cerdagne & du Narbonnois, assistoient chaque année à un service solennel, en mémoire de Marguerite & de Cabestaing : tous les amans des deux sexes y venoient prier pour le repos de leurs ames. Un manuscrit porte que l'anniversaire fut institué par ordre du roi d'Aragon. Certainement les mœurs ne gagnoient point à ces pratiques. L'espèce de culte rendu aux déréglemens de l'amour étoit une offense pour l'union conjugale.

Le roi d'Aragon, qui joue ici un grand rôle, ne peut être qu'Alphonse II. Le Roussillon & la Cerdagne lui appartenoient en 1181 [1]. Nul autre Alphonse, roi d'Aragon, n'a possédé ces provinces jusqu'au règne d'Alphonse IV, dans le courant du quatorzième siècle ;

têms où l'on ne parloit plus des troubadours.

En lisant la fin tragique de nos deux amans, chacun aura cru y reconnoître l'aventure du châtelain de Couci & de la dame de Fayel. Couci, mourant au siège d'Acre, ordonne à son écuyer de porter son cœur à cette dame, dont il est éperdument amoureux. Le mari jaloux surprend l'écuyer, saisit le cœur; le fait manger à sa femme, & lui révele l'affreux secret. La dame de Fayel jure de ne jamais prendre d'autre aliment: elle meurt de désespoir. Voilà le fond de l'histoire ou du roman. Il se peut que Couci ait réellement donné la commission, que la dame soit morte en recevant le gage de son amour, & qu'un romancier ait orné ce fait de circonstances empruntées de l'aventure du Roussillon.

Les chansons de Guillaume de Cabestaing, au nombre de sept, expriment

d'une maniere naturelle & tendre les sentimens de son amour. Sa maîtresse n'y est pas nommée. Ce couplet me paroît le plus remarquable, parmi beaucoup de pensées communes :

» Tant de mérite l'environne, que je » ne voudrois pas l'avoir pour cousine : (apparemment parce que ce seroit un obstacle à son amour.) » On ne peut ja- » mais lui donner tant de louanges, » qu'on n'en dise toujours la vérité. » D'ici à Messine, elle n'a point de pa- » reille. Voulez-vous savoir son nom ? » il n'est ailes de colombe où vous ne le » trouviez écrit sans faute. «

NOTE.

[1] Le comté de Roussillon, réuni à celui de Cerdagne en 1113, passa aux comtes de Barcelone en 1118. Raimond-Bérenger IV en fit l'apanage d'un de ses fils. Il avoit quatre enfans ; Alphonse, Raimond-Bérenger, Pierre & Sanche. Le premier eut en partage l'Aragon & la Catalogne ; le second, la Provence ; le

troisiéme, le Roussillon & la Cerdagne. Ce dernier étant mort en bas âge, Sanche lui succéda. Il succéda ensuite à Raimond-Bérenger, comte de Provence, mort en 1181. Alors le Roussillon & la Cerdagne revinrent à l'aîné, Alphonse II, roi d'Aragon, qui paroît être le vengeur de nos deux amans.

Alphonse III règna en 1285, & ne posséda point ces provinces. Elles appartenoient aux rois de Majorque, de la même maison, lorsqu'Alphonse IV, dont le règne commence en 1327, poursuivit pour crime de félonie Jacques III, le dernier de ces rois, & le dépouilla de ses états. (*Zurita, Annales d'Aragon.*)



XVI.

GAVAUDAN LE VIEUX.

LES pièces de ce troubadour, dont aucun écrivain ne fait mention, renferment des traits dignes de curiosité. Il florissoit à la fin du douzième siècle; puisqu'il gémit de la perte de Jérusalem, que Saladin avoit conquise en 1187. La manière dont il exhorte les chrétiens à combattre les infidelles, est remarquable par le ton de simplicité & d'injures qu'inspiroit la grossiéreté des mœurs.

» Seigneur, par nos péchés la puis-
» sance des Sarasins s'est accrue. Saladin
» a pris Jérusalem, & l'on ne l'a pas en-
» core recouvrée. C'est pourquoi le roi
» de Maroc a mandé qu'avec tous ses
» infidelles, il combattroit tous les rois
» chrétiens. Il a ordonné à tous ses Mau-
» res, Arabes & Andalousites, de s'armer

» contre la foi de Jésus-Christ; & il n'y » en aura pas un, gras ni maigre, qui » ne s'assemble plus dru & menu que la » pluie.... Ces charognes, faites pour » servir de pâture aux milans, détruisent » les campagnes, & ne laissent ni bour- » geons ni racines. Ceux que le roi de » Maroc a choisis, sont tellement gonflés » d'orgueil, qu'ils se croient les maîtres » du monde, & lâchent contre nous les » railleries les plus piquantes.

» Écoutez empereur (Frédéric I,) & » vous, roi de France son cousin (Phi- » lippe Auguste,) & vous, roi d'Angle- » terre, comte de Poitou, (Henri II,) » secourez donc le roi d'Espagne (Al- » phonse IX de Castille,) qui eut tou- » jours plus de penchant que personne » à servir Dieu; & avec lui vous vain- » crez tous ces chiens, abusés par Maho- » met....

» Laissons-là nos héritages. Allons » contre ces chiens de renégats, pour

» ne pas encourir la damnation. Portu-
» gais, peuples de Galice, Castillans,
» Navarois, Aragonois, dès qu'ils ver-
» ront réunis avec vous barons Allemans,
» François, ceux du Cambresis, les An-
» glois, Bretons, Angevins, Béarnois,
» Gascons & Provençaux; soyez sûrs
» qu'avec nos épées nous trancherons la
» tête à ces misérables. Gavaudan aura
» prophétisé vrai. Ce qu'il dit sera exé-
» cuté: ces chiens seront mis à mort; &
» Dieu sera honoré & glorifié dans les
» lieux où Mahomet fut servi. «

De pareilles prophéties étoient communes alors. La fausseté des premières n'ôtoit rien à la confiance des enthousiastes ni à la crédulité du peuple. On traitoit de *chiens* les musulmans, comme ils nous traitent encore aujourd'hui. Ils nous méprisent malgré notre supériorité, parce qu'ils sont barbares & ignorans: on les méprisoit pour la même raison, malgré la gloire qui environnoit le

grand Saladin. Les hommes ſe reſſemblent par-tout.

Gavaudan, avec tous les préjugés de ſon ſiècle, pouvoit bien attacher un grand mérite à l'obſcurité qu'affectoient certains troubadours. Auſſi fait-il à deſſein un poëme *clos & couvert, pour éprouver ceux qui ont l'eſprit ouvert ou bouché.* » Qu'on ne s'en moque pas; & » qu'on ne me blâme pas, juſqu'à ce » qu'on ait ſéparé la fleur comme de la » farine. Car le ſot ſe preſſe de condam» ner; & l'ignorant baye & muſe, dans » l'embarras où la jette ce qui eſt trop » ſavant pour lui. « Il déclame en ſtyle énigmatique contre la décadence de la vertu & de la joie; comme s'il craignoit qu'on ne profitât de ſes leçons.

Nous avons de lui un autre *vers*; » qui vaut d'autant mieux, qu'entre » mille perſonnes, il n'y en aura pas dix » qui puiſſent en comprendre le ſens: » ce ſens ſera clair pour ceux qui ſont

» habiles en amour, & obſcur pour qui » ignore cette ſcience. « L'obſcurité paroît ici une ſorte de réſerve ; car il témoigne de violens ſoupçons au ſujet d'un crime dont ſa maîtreſſe eſt accuſée. Prenant de là occaſion d'invectiver contre les femmes, il dit qu'on ſe garantiroit plutôt des dangers de l'eau, du feu, de la mer, & des voleurs, que de leurs artifices. Leur goût pour le libertinage & la débauche eſt le principal objet de ſa ſatire : & à cet égard ſon ſtyle n'eſt que trop clair, puiſqu'il emploie les termes les plus obſcènes.

Une complainte ſur la mort de ſa maîtreſſe annonce un meilleur goût. Il maudit la mort de ne l'avoir pas enlevé lui-même, plutôt que de le livrer à des douleurs qui le vieilliſſent à la fleur de l'âge, & blanchiſſent ſa blonde chevelure. » Inſenſible à toute joie, à toute » autre impreſſion que celle du déſeſ» poir, je paſſerai le reſte de mes triſtes

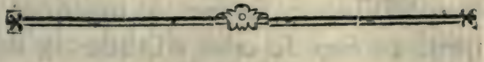
» jours, comme un tourtereau qui a
» perdu ſa tourterelle. «

On peut juger auſſi par deux *paſtourelles* de Gavaudan, qu'il connoiſſoit les agrémens d'un ſtyle naturel, & d'une jolie ſimplicité.

Dans la première, il fait la rencontre d'une bergère, qui d'abord le traite fort mal, qui cite l'exemple de Salomon pour prouver les inconvéniens de l'amour, & qui finit par ſe rendre à ſes déſirs. Dans la ſeconde, une autre bergère qu'il rencontre le ravit de joie par les plus tendres careſſes. Le poëte lui dit que, depuis le tems qu'on les a éloignés l'un de l'autre, il n'y a eu pour lui aucun plaiſir. *Je connois cet état*, répond la bergère, *j'y penſe toutes les nuits & j'en ai perdu le ſommeil.* » On a eu grand tort
» de nous ſéparer; mais on n'y gagne
» rien. Nous y gagnerons, nous, un
» plaiſir plus vif à nous retrouver en-
» ſemble. « Gavaudan bénit l'Amour de

les avoir ſouſtraits à une cruelle domination, pour les ranger ſous ſon empire. *Eve*, répond la bergère, *a bien tranſgreſſé les défenſes qui lui furent faites : c'eſt donc perdre ſon tems que de me défendre de vous voir.* Il eſt ſingulier de s'autoriſer de l'exemple d'Eve, qui rappelle l'idée d'une ſi terrible punition. C'eſt une de ces folies qu'on voit naître du délire des amans.





XVII.

RAMBAUD D'ORANGE & LA COMTESSE DE DIE.

DEUX illuſtres perſonnages ſont l'objet de cet article; mais leur hiſtoire offre peu de particularités intéreſſantes, & leurs compoſitions n'annoncent guère que des mœurs corrompues. Nos manuſcrits contiennent ſeulement quelques pièces de Rambaud. L'hiſtorien du Languedoc nous donnera une idée de ſa perſonne.

RAMBAUD étoit fils de Guillaume d'Omelas, de la maiſon de Montpellier, & de Tiburge fille unique de Rambaud comte d'Orange, mort dans une expédition à la Terre-ſainte. Tiburge, par ſon teſtament fait en 1150, inſtitua héritiers ſes deux fils Guillaume & Rambaud, qui partagèrent entre eux le

comté d'Orange. Le dernier en prit le nom, au lieu de celui d'Omelas qu'il portoit auparavant. La petite ville de Courteſon, dans ce pays, devint le lieu de ſa réſidence.

Il cultiva la poéſie provençale ; mais ce ne fut point avec la délicateſſe de goût, que les grands ſeigneurs tiennent ſouvent de leur éducation & de leurs habitudes. La plûpart de ſes pièces, écrites d'un ſtyle barbare, avec une contrainte extraordinaire de rimes, ſont preſque inintelligibles : le texte en eſt corrompu en pluſieurs endroits, peut-être par une ſuite de ce défaut. Comme le poëte étoit libertin, & fort inconſtant dans ſes amours, on y reconnoît la légéreté de ſes ſentimens. Quelques-unes ſont remarquables par des traits originaux ou ſinguliers.

Tel eſt un dialogue de Rambaud avec ſa maîtreſſe. Celle-ci lui reproche de n'être pas loyal amant, puiſqu'il ne par-

tage point avec elle les inquiétudes & les peines de l'amour. Il répond qu'il en porte au contraire tout le poids lui ſeul.

LA MAÎTRESSE.

» Ah! ſi vous en portiez ſeulement le » quart, vous ſentiriez combien je ſuis » malheureuſe. «

RAMBAUD.

» Ce ſont les mauvaiſes langues qui » m'empêchent d'être auprès de vous. «

LA MAÎTRESSE.

» Puis-je vous ſavoir gré de ne pas » me voir par un tel motif? Si vous » continuez d'être plus occupé que moi » de ce qui pourroit nous nuire, je vous » croirai plus ſcrupuleux que les reli- » gieux Hoſpitaliers *. «

RAMBAUD.

» Vous n'avez perdu que du ſable:

---

* Ces religieux militaires ne jouiſſoient pas d'une trop bonne réputation. C'eſt ici vraiſemblablement un trait de ſatire.

» moi, je perds de l'or. Oui, je le jure
» par S. Martial, je n'aime personne au
» monde tant que vous. «

LA MAÎTRESSE.

» Non, vous n'êtes plus à moi. De
» chevalier, vous vous êtes fait chan-
» geur *. «

RAMBAUD.

» Que jamais je ne porte d'épervier,
» que je ne chasse jamais, si depuis que
» vous m'avez donné votre cœur, j'en
» aime une autre ! «

Dans les deux envois, ils protestent alternativement, Rambaud, d'être toujours loyal; son amante, de le croire toujours tel. Le nombre & la mesure des vers sont les mêmes pour les deux interlocuteurs. Ne seroit-ce point ici une espèce de duo fait pour être chanté ensemble? Le charmant dialogue d'Ho-

---

* Jeu de mots, pour lui reprocher le changement.

race avec Lydie (*Donec gratus eram tibi*) étoit vraiſemblablement inconnu au troubadour. On croiroit cependant qu'il y a pris l'idée de ſa pièce, dont le plan eſt à peu près le même, quoique les penſées & le ſtyle ſoient bien différens.

Les médiſans ne l'épargnoient pas ſans doute ; car il les attaque dans une autre pièce avec chaleur. » Ils ſe font un jeu » de détruire les perſonnes qui ont le » plus de fidélité & de droiture. Ils ſe » plaiſent à mettre les amans dans la » peine, comme le fait madame Lobata. » Quelques-uns veulent faire les agréa- » bles : ils le ſont, comme le feutre reſ- » ſemble à la ſoie, & le cuir à l'écarlate. » Ils m'empêchent de déclarer mon » amour. Que Dieu les maudiſſe en ce » monde, & les puniſſe un jour par ſon » jugement ! «

Sa maîtreſſe apparemment craignoit peu les propos malins. Mécontente de ſa réſerve, qu'elle prenoit pour froideur,

elle rompit avec lui. Il s'en plaint dans trois de ſes pièces. Après avoir déclamé contre elle, il lui demande pardon, s'excuſant ſur l'excès de ſon amour & de ſon chagrin, qui lui tournent la tête.

» Il veut ſur le champ compoſer en ri» mes *ſubtiles* une chanſon pour l'infidelle. » Jamais il ne s'en détachera, malgré ſes » rigueurs. Hélas! le verre ne ſe caſſe pas » plus aiſément qu'amour ſe rompt & ſe » briſe. Cependant il n'aimera pas une » autre, dont il ſeroit bien reçu. «

La conſtance en pareil cas auroit tenu du prodige. Rambaud ſurtout en étoit incapable. Il annonce lui-même ſon changement:

» Cette belle que j'aimois tant m'a » trompé ; elle m'a congédié pour un » autre qui a eu le profit de la chaſſe. » J'abandonne mon infidelle, avec ſa » fauſſeté & ſon nouvel ami. Je me con» ſacre à une dame incapable de trom» perie, & dont je ne ceſſerai jamais

» d'être amoureux, quand je devrois en
» perdre Orange. Peu s'en est fallu, tant
» sa beauté est parfaite, que Dieu ne
» manquât son coup en la formant, &
» ne pût exprimer à quel point il la
» vouloit belle. Elle peut faire de moi
» le plus heureux ou le plus malheureux
» des hommes, sans pouvoir jamais me
» faire changer. «

Ses plaintes recommencent avec plus d'amertume, & n'en sont peut-être pas plus sincères :

» Amour, faudra-t-il que je meure
» dans tes mains, frais, jeune, & plein
» de santé ? Oui, quoi que tu fasses, je
» me livre tout entier à toi, & pour tou-
» jours. Si tu me traites avec tant de
» rigueur, malgré tant de soumission,
» que ferois-tu si j'étois insolent & per-
» fide ? . . . . Favorable aux méchans, tu
» accables ceux qui sont doux & hum-
» bles. De là vient la décadence de ton
» empire. Si les faux amis m'en démen-

» tent, je le ſoutiendrai les armes à la
» main. Et plût à Dieu que j'euſſe du
» deſſous, que cette cruelle vérité fût
» un menſonge! Mais il n'eſt chrétien ni
» ſaraſin, fuſſent-ils deux ou trois contre
» moi, que je ne vainquiſſe au combat;
» tant je ſuis animé par la force d'une
» vérité déſeſpérante. J'affecte un air gai
» au milieu de mes chagrins; & ſans
» l'amour qui m'arrête, j'irois me jeter
» dans un cloître, ou finir mes jours
» dans un ermitage. «

Le cloître ne lui auroit pas convenu: le libertinage avoit ſur lui trop d'empire. On en jugera par les maximes qu'il débite, en homme plus groſſier que galant, dans une ſatire contre les femmes:

» J'enſeignerai aux galans la vraie
» manière d'aimer. S'ils ſuivent mes le-
» çons, ils feront rapidement toutes ſor-
» tes de conquêtes. Voulez-vous avoir
» des femmes qui vous mettent à la
» mode? au premier mot déſobligeant
» qu'elles

» qu'elles répondront, prenez le ton » menaçant. Répliquent-elles ? ripoſtez » par un coup de poing au nez. Font- » elles les méchantes ? ſoyez plus mé- » chant qu'elles ; & vous en ferez ce » qu'il vous plaira. Médire & mal chan- » ter vous procureront des bonnes for- » tunes, même des meilleures, pourvu » que vous y joigniez beaucoup de pré- » ſomption & de ſuffiſance. Faites l'a- » mour aux plus laides ; montrez de l'in- » différence aux belles. C'eſt le moyen » de réuſſir. Je n'en uſe pas de la ſorte. » Mes vieilles habitudes ſont incorrigi- » bles. Simple, doux, humble, tendre » & fidelle, j'aime les femmes comme ſi » elles étoient toutes mes ſœurs. Gardez- » vous de ſuivre mon exemple, & rete- » nez bien mes préceptes, ſi vous crai- » gnez les tourmens d'amour. Pour moi, » je ſuis content de l'anneau qui me fut » mis au doigt. Mais c'en eſt trop, ma » langue. Trop parler fait plus de mal

» qu'un gros péché. Cachons ce que j'ai
» dans le cœur. «

On n'imagineroit pas que les ſiècles de galanterie romaneſque aient pu enfanter une pareille production. Comment la concilier avec le reſpect religieux des chevaliers pour les dames? comme les déſordres de tant de chrétiens avec la ſainteté de leur croyance. Les contradictions entre les principes & les mœurs ſont trop communes, même dans les ſiècles de raiſon.

Nos manuſcrits nous apprennent que Rambaud fut aimé de la comteſſe de Die, qui épouſa Guillaume de Poitiers, la tige des comtes de Valentinois & de Diois, du nom de Poitiers, dont la dernière branche s'eſt éteinte de nos jours.

Poëte elle-même & femme galante, la comteſſe ſe félicitoit d'avoir trouvé dans Rambaud un chevalier plein de mérite. Elle ne craint point qu'on le ſache, dit-elle dans une chanſon ; & on ne

doit pas craindre qu'elle faſſe faute avec lui. Ni elle ni Rambaud ne paroiſſoit dignes de ces louanges. Le troubadour fit infidélité à la comteſſe, comme à tant d'autres dames. Elle en fut au déſeſpoir : il tâcha de la conſoler par des vers, où il feint un repentir que ſa conduite devoit rendre plus que douteux.

» Je regarderois comme mon bienfai» teur celui qui voudroit me pendre, ou » m'arracher les deux yeux. Beauté que » j'ai trahie, j'implore votre clémen» ce.... Si vous n'êtes pas inexorable, » j'en jure par l'ame de mon pere, rien » ne pourra me retenir, j'irai vous voir, » & je ne retournerai de long-tems » auprès des miens. Mais on ne peut la » fléchir.... Cependant Dieu pardonna » au bon larron..... Ma faute n'eſt pas » ſi énorme ; car je n'aime les autres » dames, qu'autant qu'elles ſont l'image » de celle dont je réclame la miſéricor» de. « Excuſe ſingulière ! La maîtreſſe

d'un chevalier ou d'un troubadour n'étoit-elle pas toujours une beauté ſans pareille ?

Il dit ailleurs qu'il a perdu le plus grand des biens ; qu'il faut être de la meilleure foi du monde, pour faire un aveu ſi humiliant, qui doit raſſurer tant de maris en garde contre ſes entrepriſes ; qu'il eſt comme un guerrier déſarmé ; que les maris ſeroient de bien mauvaiſe humeur, s'ils le voyoient avec jalouſie courtiſant leurs femmes ; qu'il ne fait plus que les chanter, les déſirer & les contempler.

La comteſſe de Die exprime d'une manière fort différente, la douleur que lui cauſe l'infidélité d'un volage. Là, c'eſt de l'exagération ou de l'artifice : ici, du naturel & du ſentiment.

Elle va chanter douloureuſement, dit-elle, l'ingratitude de celui qu'elle aime plus que tous les biens. Beauté, mérite, eſprit, rien ne ſert auprès de

lui. Elle eſt trompée & trahie, comme ſi elle étoit d'une figure choquante, ou qu'elle eût manqué d'amour. Parce qu'il a un mérite ſupérieur, doit-il la traiter avec dédain, lui qui eſt ſi honnête envers tout le monde? Il ſe voit recherché par toutes les dames; mais il a trop de pénétration pour ne pas diſtinguer celle qui l'aime davantage. » Si mon mérite, » ma naiſſance, ma beauté ne vous par- » lent point aſſez en ma faveur, rendez » juſtice à mon cœur : vous n'en trou- » verez jamais d'auſſi tendre. Quelque » part que vous ſoyez, je vous envoie » cette chanſon pour meſſager. Je veux » ſavoir, mon noble & bel ami, pour- » quoi vous m'êtes ſi cruel. Eſt-ce fier- » té? eſt-ce averſion? Meſſager, tu lui » diras encore, que l'orgueil a perdu une » infinité de gens. «

Dans une autre chanſon, qui fait rougir la pudeur, elle reconnoît avoir mérité d'être trahie, en ſe refuſant aux

désirs de son amant ; elle en témoigne vivement son repentir ; elle souhaite de coucher avec lui un soir, de l'avoir à la place de son mari, pourvu qu'il lui promette une docilité sans réserve. Voilà certainement de quoi dissiper des préjugés trop favorables aux mœurs antiques.

Ces dispositions ramenèrent peut-être Rambaud. Il parle en divers endroits de la constance de son amour pour une dame de haut rang, qui vraisemblablement est la comtesse de Die.

Nous avons de lui un discours en vers, contre l'opinion commune alors, que les femmes se déshonoroient en s'attachant aux grands seigneurs. C'est ce qu'Azalaïs de Porcairagues avoit écrit, au sujet de Rambaud lui-même. La pièce de cette dame donna lieu vraisemblablement à celle-ci :

» Je soutiens que les grands seigneurs, » lorsqu'ils ont le cœur loyal, méritent » mieux que personne d'être écoutés des

» femmes. Il n'appartient qu'aux ames
» viles d'aimer à la dérobée, & de choi-
» ſir pour cela des amans obſcurs. En-
» core ai-je vu des femmes perdues
» d'honneur avec de ſimples gentilshom-
» mes : choſe impoſſible avec un grand,
» qui a des ſentimens nobles & élevés.
» Si quelqu'un ſoutient le contraire, je
» répondrai de façon à lui fermer la
» bouche. «

S'il n'avoit pas de meilleures preu-
ves, on peut croire qu'il auroit fermé
la bouche de ſon adverſaire à coups de
poing, comme il le conſeille dans la
ſatire dont nous avons rendu compte.

Dans une pièce plus ingénieuſe, inti-
tulée *Partiment*, le poëte ſe repréſente
tourmenté jour & nuit par les conſeils
différens de la ſageſſe & de la folie. L'une
veut qu'il n'aime point, ou s'il aime,
qu'il prenne bien garde au choix : autre-
ment il pourroit s'en repentir. L'autre,
qu'il ſe livre à tous ſes goûts, qu'il em-

braſſe tout ce qui ſe préſentera : ſinon ; il vaudroit autant s'aller jeter dans un cloître. Par ſon envoi, il demande une déciſion.

Rambaud d'Orange mourut vers l'an 1173 à Courteſon. Noſtradamus ne débite que des fables à ſon ſujet. Entre autres, il le ſuppoſe un gentilhomme d'Orange, qui dédia un traité de l'Art d'aimer à la princeſſe Marguerite, depuis femme de Louis IX. Il ajoute que loin de le récompenſer, on l'exila aux îles d'Hières ; mais qu'il fut rappelé de ſon exil, à la ſollicitation de Marguerite, devenue reine de France ; & qu'il mourut en 1220. Ainſi, mort en 1220, il dut ſon rappel, ſelon Noſtradamus, à une reine qui ne fut reine qu'en 1234. Cet hiſtorien eſt tout auſſi exact ſur la comteſſe de Die.

Les pièces de Rambaud ſont au nombre de vingt-huit ; celles de la comteſſe, au nombre de quatre.



XVIII.

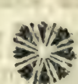
PONS BARBA.

Ce troubadour étoit ſujet d'Alphonſe II, roi d'Aragon, ou attaché à ſa cour. On le voit par un ſirvente, où il le taxe librement de démentir ſa généroſité & ſa ſageſſe, en ſe livrant aux flatteurs.

» Les grands commettent des fautes » ſi énormes, qu'on ne devroit parler » d'autre choſe....... Cependant la » crainte me retient; car on n'eſt pas » auſſi hardi à leur dire des vérités, qu'à » leur prodiguer de fauſſes louanges. » Auſſi en ſont-ils moins vertueux, depuis » qu'ils éloignent les cenſeurs, & qu'ils » enrichiſſent des flatteurs qui ont la » complaiſance de ſouffrir leurs égare» mens..... Tout eſt renverſé. La cour » du roi Alphonſe, notre chef, étoit une » ſource féconde de largeſſes : à préſent

» on ne nous y donne plus rien ; & ce
» qu'on devoit nous donner passe dans
» les mains des hommes les plus vils :
» en quoi il y a double faute, de donner
» aux méchans, & d'ôter aux bons. Roi
» d'Aragon, rentrez en vous-même. Son-
» gez que vous êtes le chef des honnêtes
» gens, & que vous devez protéger les
» troubadours. «

Ne pas combler de largesses les troubadours, c'étoit à leurs yeux une des plus grandes fautes que pussent faire les princes. Ils mesuroient d'ordinaire les louanges & le blâme aux libéralités qu'ils en recevoient. D'autres écrivains font le plus grand éloge d'Alphonse. Mais les princes les plus célébrés ont eu leurs foiblesses, & les flatteurs n'ont jamais manqué dans les cours.



XIX.

FOLQUET DE MARSEILLE,
évêque de Toulouse.

FOLQUET étoit fils d'un marchand de Gènes, nommé Alphonse, établi à Marseille, qui en mourant le laissa maître d'une riche succession, dans l'âge où les richesses excitent le plus à la prodigalité & aux plaisirs. Le jeune héritier avoit une imagination ardente, qu'on verra dégénérer en fanatisme. Les travaux du commerce ne pouvoient lui plaire; & l'opulence ne donnoit point encore aux hommes obscurs le moyen de se distinguer avec éclat. Il préféra le service des grands & le rôle de troubadour, à la vie douce & indépendante que lui assuroit la fortune. Par-là il eut un libre accès auprès des plus grands seigneurs de son siècle. Richard I roi d'Angle-

terre, Alphonse II roi d'Aragon, Raimond V comte de Toulouse, lui donnèrent des témoignages d'estime. Mais il s'attacha particulièrement à Barral, vicomte de Marseille, dont la cour fut bientôt pour lui un théâtre de galanterie.

La vicomté de Marseille, érigée en faveur d'un cadet de la maison de Provence, étoit partagée vers l'an 1170 entre cinq freres. Barral étoit le troisième. Azalaïs de Roquemartine, sa femme, avoit trop de grâces & d'esprit pour ne pas enchanter le troubadour. Elle devint l'objet de son admiration, ensuite de sa tendresse. Il la célébra dans ses vers, sous des noms empruntés; *car c'eût été une grande félonie*, dit l'historien provençal, *de laisser entrevoir le secret d'une passion pour la femme de son seigneur*. D'ailleurs la vicomtesse en imposoit par sa vertu.

Une douzaine de chansons expriment

les ſentimens reſpectueux qu'elle inſpiroit à ſon amant :

» Ah ! que n'a-telle moins de beauté ! » Puis-je vaincre mon amour, tandis » que je l'entends parler avec tant de » grâce, que je la vois ſourire avec » tant de charmes ! Je n'oſe me décla- » rer ; mais elle peut lire dans mes » yeux..... Hélas ! d'elle à moi, quelle » diſtance ! Je me ſoumets à ſa miſéri- » corde ; car Dieu qui a mis tant de ver- » tus en ſon ame, ne peut avoir oublié » celle-là. «

Nous allons donner l'extrait d'une pièce plus remarquable, en vers de huit ſyllabes & en ſtances de dix vers. Pour l'intelligence de cette pièce, il faut ſavoir qu'Amour & Merci étoient deux eſpèces de divinités chez les troubadours : la première enflammoit les amans, la ſeconde rendoit les belles ſenſibles à leur paſſion.

» Amour a bien eu tort de venir ſe

» loger dans mon cœur, sans amener
» Merci pour me soulager. Amour n'est
» qu'un tourment, si Merci ne vient à
» son secours. Amour veut ruiner tout
» le monde : ne lui seroit-il pas glorieux
» de se laisser vaincre une fois par
» Merci ? Amour, si j'obtiens après tant
» de maux un seul bien, y perdrois-tu
» de ta gloire ? . . . . . Ah ! que je serois
» heureux, si enfin Merci fléchissoit la
» branche haute & rude, à laquelle je
» me suis attaché ! . . . . . La meilleure
» des meilleures, celle qui vaut mieux
» que toute valeur, pourroit accorder
» aisément ces deux divinités. Elle ac-
» corde dans sa personne des choses
» beaucoup plus contraires : témoin la
» blancheur & l'incarnat de son teint. . . . .
» Je ne demande que la liberté de lui
» déclarer mes sentimens ; & tout me dit
» que c'est une témérité impardonnable.
» Comment mon cœur peut-il contenir
» si entièrement l'amour, qui est si grand

» que tout me semble disparoître devant » lui ? C'est comme une grande tour » représentée dans un petit miroir. «

Les amans, dont le langage étoit d'abord si respectueux, & les démarches si timides, se tenoient rarement dans les bornes mêmes de l'honnêteté. Qu'il est difficile d'arrêter la fougue des passions, après leur avoir donné l'essor ! Folquet, voulant séduire la vicomtesse, imagina de faire sa cour avec tout l'empressement de la galanterie à deux sœurs qu'avoit le vicomte, Laure de Saint-Julien & Mobile de Pontevez, femmes d'une rare beauté & d'un mérite plus rare. Il espéroit non-seulement voiler son amour par cet artifice, mais engager Azalaïs à lui accorder ses faveurs sous le voile du mystère. » Hâtez-vous, lui » dit-il dans une chanson, de me rendre » heureux, tandis qu'on me suppose » amoureux d'une autre. La circonstance » est favorable : tout le monde y sera » trompé. «

Soit que la vicomteſſe l'eût enhardi par des eſpérances, ou non, cette conduite avoit de quoi irriter une femme ſenſible & délicate. La vanité excita en elle la jalouſie ; & la jalouſie augmenta l'indignation juſqu'à la fureur. Azalaïs accuſa le troubadour d'avoir eu des vues criminelles ſur la dame de Saint-Julien. Elle fit entendre contre lui pluſieurs témoins, l'accabla de reproches & le chaſſa de ſa cour.

Déſeſpéré d'une ſi cruelle diſgrace, Folquet jura de ne plus compoſer de vers. Marſeille lui devint inſupportable. Il chercha un aſyle à la cour de Guillaume VIII, ſeigneur de Montpellier, qui avoit épouſé Eudoxie, fille de Manuel, empereur de Conſtantinople. Cette princeſſe, recherchée d'abord en mariage par Alphonſe II, roi d'Aragon, étoit venue pour l'épouſer. Mais l'ayant trouvé déjà marié à Sanche, fille du roi de Caſtille, elle avoit donné ſa main à

Guillaume. Elle portoit, ſelon l'uſage, le titre d'impératrice que lui procuroit ſa naiſſance. Douce & généreuſe, elle accueillit avec bonté le troubadour, s'intéreſſa vivement à ſes chagrins, le preſſa de compoſer encore, & ranima enfin ſa verve ; car un ſerment de poëte ne pouvoit tenir contre de pareilles invitations.

L'ordre de chanter qu'il a reçu de l'impératrice, dit-il dans une pièce, lui eſt trop glorieux pour y oppoſer de la réſiſtance. Il ſe plaint des médiſans, qui lui ont fait perdre les bonnes grâces de ſa dame. » Le menſonge ſe détruit tôt » ou tard. La beauté que j'aime recon- » noîtra un jour mon innocence. Elle » ſaura que mon cœur & ma raiſon ſe » diſputèrent toujours à qui l'aimeroit » le mieux. Rien ne peut rompre les » chaînes dont elle me tient attaché. » L'eſpérance de la trouver un jour ſen- » ſible, la douleur de ne recevoir jamais

» de pardon, m'agiteront tour-à-tour
» jusques au tombeau. «

Ni cette pièce ni les autres n'annoncent un génie bien poétique. Folquet va exciter les chrétiens à la guerre contre les infidelles. Naturellement enthousiaste comme nous le verrons bientôt, il devroit s'exprimer ici avec la plus vive chaleur. Cependant son style ne répondra point au sujet.

La bataille d'Alarcos, gagnée en 1194 par le miramolin d'Afrique sur Alphonse roi de Castille, répandoit l'alarme en Espagne & dans les environs. Vingt mille Castillans y avoient péri. Le roi s'étoit enfui à Tolède. Plusieurs villes étoient prises & saccagées. On craignoit de nouveaux malheurs; & le miramolin augmentoit ses forces, en faisant prêcher une *gacie*, espèce de croisade que les Sarasins opposoient à celle des chrétiens: ce qui est d'autant moins étonnant, que les guerres des

musulmans passoient toutes pour guerres de religion. Alphonse, de son côté, implora le secours du pape, des rois de France & d'Angleterre, &c. Folquet se flatte sans doute d'échauffer le zèle par par sa poésie.

» Il n'y a plus aucun prétexte de » délai : il faut aller servir Dieu, & ven» ger les pertes des chrétiens. Le roi » d'Aragon, qui arrête tout le monde, » ne doit pas s'y refuser ; tous les autres » princes doivent acheter à ce prix la » couronne de gloire..... Roi de Cas» tille, n'écoutez point les faux bruits » que vos ennemis répandent. Ne vous » découragez point de vos pertes. Dieu » a voulu vous apprendre à ne mettre » votre confiance qu'en lui. «

Ce ton, moins digne d'un poëte que d'un moine, semble annoncer la métamorphose de Folquet. Presque tous ses protecteurs étant morts dans l'espace de peu d'années, saisi d'une profonde mélan-

colie, il se livra aux sentimens de dévotion. Par une dernière pièce, il confesse ses péchés énormes, implorant la miséricorde de Dieu, » à genoux, les mains » jointes, & versant des larmes qui coulent » du fond de son cœur sur son visage. « Il ne soupiroit que pour le cloître. Il engagea sa femme à s'y consacrer, & prit l'habit monastique de Cîteaux vers l'an 1200. Ses deux fils suivirent cet exemple.

Si le troubadour converti avoit été un moine obscur & paisible, on pourroit finir son histoire en célébrant d'un trait de plume ses vertus. Malheureusement il reparut sur la scène avec éclat, pour jouer le rôle de fanatique, beaucoup plus dangereux sans doute que celui de poëte galant & libertin, surtout quand l'intrigue & l'autorité donnent des armes au fanatisme.

Deux ans après son changement, Folquet devint abbé du Torronet dans le

diocèſe de Toulon ; & en 1205 le chapitre de Toulouſe l'élut à la place de Guillaume de Rabaſtens, évêque de cette ville, dépoſé par les légats du pape Innocent III *. C'étoit le tems où ſe formoient les orages contre ces malheureux hérétiques, connus ſous différens noms, principalement ſous celui d'Albigeois, viſionnaires enthouſiaſtes, entêtés d'une chimère de perfection chrétienne, ennemis des cérémonies religieuſes, ſoulevés contre le pouvoir & les richeſſes du clergé, d'autant plus expoſés à ſa haine qu'ils lui faiſoient ſouvent de juſtes reproches, & que leur doctrine tendoit à le rendre également mépriſable & odieux. Ils ſe multiplioient tous les jours en Languedoc. Ainſi le nouveau prélat trouvoit de quoi exercer ou ſon zèle ou ſa vengeance. Ce que nous allons raconter eſt eſſentiel à l'hiſtoire des trou-

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 3.

badours : car plusieurs de leurs pièces roulent sur la guerre des Albigeois ; elles renferment des invectives contre les violences exercées à leur égard ; & il importe de savoir si ces invectives avoient pour base la vérité.

Innocent III, si célèbre par ses entreprises en tout genre, avoit envoyé des légats avec ordre de réclamer le bras séculier, pour punir ceux qui refuseroient de se soumettre à l'église. Si les seigneurs refusoient le secours du glaive, ils devoient être excommuniés. Raimond VI, comte de Toulouse, ne goûta point cet étrange moyen de conversion ; & ne se crut pas obligé de détruire ses propres sujets, parce qu'ils tomboient dans l'erreur. Sur son refus, Pierre de Castelnau, moine légat, l'excommunie sans ménagement. Une lettre menaçante du pape lui donne de nouvelles inquiétudes. Intimidé, il promet tout, & reçoit l'absolution.

Mais le légat, ne lui trouvant point assez de rigueur contre les hérétiques, s'emporte bientôt plus que jamais. Après l'avoir accusé en face de lâcheté, de parjure, de tyrannie même, il le foudroie encore d'anathêmes. Toutes les offres, toutes les promesses du prince sont rejetées avec arrogance. La colère le saisit enfin. Il menace de la mort le moine audacieux. Celui-ci craint & se retire. Deux inconnus l'attaquent au moment qu'il passe le Rhône; & l'un d'eux le tue d'un coup de lance.

Le comte Raimond fut soupçonné de ce meurtre. Innocent fit publier contre les hérétiques une croisade, qui tendoit moins à la ruine de l'héréfie qu'à celle du prince. On n'avoit point encore imaginé de faire prendre la croix, pour exterminer des chrétiens: ce premier exemple aura des suites affreuses. Folquet signaloit son zèle violent à Toulouse. Aussi les nouveaux légats l'en-

voyèrent-ils au pape, comme l'agent le plus digne de la croiſade. Raimond, de ſon côté, envoya des miniſtres chargés de faire ſes ſoumiſſions. Le pape promit de l'abſoudre, quand il auroit prouvé ſon innocence ; mais exigea pour ſureté qu'il remît ſept de ſes meilleurs châteaux à l'égliſe romaine, c'eſt-à-dire, qu'il ſe livrât d'avance à l'ambition de ſes ennemis.

On s'étonne de la foibleſſe de ce prince, en le voyant accepter de pareilles conditions. On doit s'étonner bien davantage, en voyant l'évêque de Touloufe, quoique ſon ſujet, exciter contre lui la défiance & la haine du pontife. Les manéges de Folquet inſpirèrent à Innocent des inſtructions pour ſes légats, pleines d'une odieuſe perfidie. » A l'égard du comte, nous vous conſeillons » *avec l'apôtre* d'employer la ruſe..... » Vous commencerez par faire la guerre » aux autres hérétiques, de peur que, » s'ils

» s'ils étoient tous réunis, il ne fût plus
» difficile de les vaincre...... Enſuite
» vous attaquerez le comte, lorſqu'il ſe
» trouvera ſeul & hors d'état de recevoir
» aucun ſeçours. « Du moins auroit-il fallu
rougir de profaner ſi indignement l'autorité de l'*apôtre*.

Les croiſés s'avançoient, les ordres de Rome alloient s'exécuter. Raimond ſe hâta de remettre les ſept châteaux au légat Milon. Un concile devoit le juger à Saint-Gilles : il ſe préſenta en chemiſe dans le veſtibule ; il prêta tous les ſermens qu'on voulut ; il fut introduit dans l'égliſe par le légat, qui le frappoit de coups de verges ; & il reçut l'abſolution. Obligé enſuite d'embraſſer la croiſade & de combattre ſes propres ſujets, il ſe trouva en 1209 au ſac de Beziers, où les habitans furent maſſacrés ſans qu'on daignât même épargner les catholiques. *Tuez-les tous*, diſoit un moine de Cîteaux, légat ; *Dieu connoît ceux qui ſont à lui.*

Ce n'étoit point assez pour la cour de Rome, pour ses fanatiques partisans, & pour le fameux général de la croisade, Simon comte de Montfort, d'accabler Raimond d'opprobres & de chagrins. On vouloit le dépouiller de ses états ; on lui cherchoit toujours de nouveaux crimes. Ayant obtenu la permission d'entrer à Toulouse, il y reçut ordre de livrer tous les Toulousains suspects d'hérésie. Il refusa, en protestant qu'il iroit se plaindre au pape de ces horribles vexations. Les légats jetèrent alors l'interdit sur la ville, & se portèrent pour ses accusateurs auprès du pape.

A Rome où il alla effectivement, une absolution solennelle parut lui rendre la tranquillité. Cependant, revenu dans ses états, offrant à un nouveau concile de Saint-Gilles de se justifier, soit du crime d'hérésie, soit du meurtre de Pierre de Castelnau, il vit les légats non-seulement rejeter sa justification, mais l'excommu-

nier encore. Quelle apparence qu'ils agiſſent ſans l'aveu du pape ? Innocent aſſuroit en même temps au comte de Montfort tout ce qu'il avoit envahi ſur un prince ſi cruellement outragé.

Folquet mit bientôt le comble aux outrages & aux injuſtices. Dans Toulouſe même, il forma une confrérie ou plutôt une croiſade particulière contre les hérétiques, à laquelle il accorda les indulgences ordinaires. La *confrérie blanche* (c'eſt ainſi qu'on l'appeloit) fut le parti dominant de la Cité. Le Bourg lui oppoſa la *confrérie noire* ; & il y eut entre elles des combats ſanglans : l'évêque ayant ordonné à la première de marcher au ſiége de Lavaur, où la fureur des croiſés ſe ſignaloit, le comte le défendit. La défenſe fut mépriſée : on obéit à l'évêque.

Celui-ci, quelque tems après, ſe trouva fort embarraſſé pour faire ſon ordination ; parce que les légats avoient

mis en interdit tous les lieux où ſe trouveroit le prince excommunié. Il envoie prier Raimond de ſortir un tel jour de la ville, ſous prétexte de promenade. Raimond prend cette prière pour une inſulte, & lui envoie ordonner de ſortir inceſſamment de ſes états. » Ce n'eſt pas » le comte qui m'a fait évêque, répond » Folquet. Je ſuis élu ſuivant les lois » eccléſiaſtiques, non intrus par violen» ce & par ſon autorité. Je ne ſortirai » point à cauſe de lui. Qu'il vienne s'il » l'oſe. Je ſuis prêt à mourir, afin d'arri» ver à la gloire par le calice de la paſ» ſion. Qu'il vienne le tyran, accompa» gné de ſes ſatellites. Il me trouvera » ſeul & ſans armes. J'attends la récom» penſe, & je ne crains rien de ce que les » hommes peuvent me faire. «

Le fanatiſme, avec ce langage de ſainteté, avec ces apparences de martyre, étoit le plus terrible ennemi des ſouverains, des peuples, de la religion

même, qu'il rendoit odieuſe en affectant de la défendre. Folquet brava le comte pendant trois ſemaines dans ſa capitale. Il en ſortit volontairement, mais pour exciter par-tout l'eſprit de révolte & de perfidie.

Il ſe trouva au ſiége de Toulouſe, dans l'armée de Montfort. Il déclara aux Toulouſains qu'on les aſſiégeoit uniquement parce qu'ils reconnoiſſoient leur prince, & lui permettoient de demeurer parmi eux; qu'on ne leur feroit aucun mal, s'ils vouloient le chaſſer avec ſes partiſans, & recevoir pour ſeigneur celui que l'égliſe leur donneroit; ſinon qu'on les traiteroit comme hérétiques & fauteurs d'héréſie. Les Toulouſains ayant refuſé, il envoya ordre à tous les eccléſiaſtiques de ſortir au plus tôt: ils ſortirent nu-pieds en proceſſion, emportant le ſaint-ſacrement.

La fidélité des Toulouſains ne ſe ſoutint pas contre la ſuperſtition & contre

la force. En 1215, Folquet, député par le légat, alla prendre, au nom de l'églife romaine, poffeffion de la ville & du château, qui étoit le palais du comte. La ville & le château lui furent livrés: on obligea Raimond, fon fils, leurs femmes, de fe retirer dans une maifon particulière.

Triomphant de fes attentats, Folquet fe rendit à Rome la même année, emmenant S. Dominique dont l'ordre venoit de naître à Touloufe. Il le préfenta au pape; il follicita vivement la confirmation de cet ordre fi redoutable aux novateurs. Dans le concile de Latran, où comparut Raimond, avec fon fils & les comtes de Foix & de Cominge, il s'éleva contre un cardinal qui parloit en leur faveur; & voici une de fes raifons: » Le comte de Foix ne peut difconvenir que fon comté ne foit rempli d'hérétiques; car après que le château de Montfegues a été pris, on a fait brûler tous les habitans. «

Parmi les prélats de ce concile, quelques-uns vouloient que les princes dépouillés fussent rétablis dans leurs états. Folquet & plusieurs autres menacèrent de secourir de toutes leurs forces l'usurpateur, Simon de Montfort, si on entreprenoit de lui enlever ses conquêtes. Enfin le concile décida que les conquêtes des croisés appartiendroient à ce général, & que le reste des domaines de Raimond seroit mis en séquestre pour son fils. Les assemblées & les jugemens de l'église avoient bien changé de nature!

Un dernier trait achevera de peindre Folquet & son héros, & l'esprit exécrable qui prenoit le masque du zèle de religion. Le fanatisme ne daignoit pas même respecter les premiers devoirs de la morale.

Montfort avoit été chassé de Beaucaire. Soupçonnant les Toulousains d'intelligence avec ses ennemis, il marcha

contre leur ville, & fit ferment de ne point quitter les armes, jufqu'à ce qu'on lui eût livré en otages les principaux citoyens. On lui envoya des députés pour diffiper fes foupçons. Ses propres amis, fes parens l'exhortoient à la clémence. Folquet feul, que fon miniftère obligeoit fpécialement de l'y exhorter, ne confeilla qu'injuftices & barbaries. Son avis fut de dépouiller de tous leurs biens les habitans de Touloufe, & de mettre les plus diftingués en prifon.

Non content de perfuader cette violence, il voulut en affurer le fuccès par une trahifon infâme. Il entra dans la ville, promit à fes diocéfains que Montfort leur feroit grace, les engagea de la forte à lui aller demander pardon. Ils le croient, ils fortent en foule. On les arrête prifonniers à mefure qu'ils fe préfentent, & l'évêque, de fon côté, fait piller la ville par des foldats qui l'ont fuivi. Ainfi la perfidie eft connue. Le peuple furieux

prend les armes, fond ſur les croiſés, & les repouſſe.

Alors leur général menace les priſonniers de leur faire trancher la tête, s'ils ne déterminent leurs concitoyens à ſe rendre. Mais Folquet & l'abbé de Saint-Sernin trouvent un moyen plus efficace. Ils parcourent les rues, annonçant que Montfort s'eſt laiſſé fléchir, qu'il voit avec douleur tant de déſaſtres, qu'il offre de remettre en liberté les priſonniers & de pardonner le paſſé, pourvu que les habitans lui remettent leurs armes & leurs tours; ſinon, qu'il fera mourir ceux qu'il tient en ſon pouvoir. L'évêque & l'abbé ſe donnent pour garans de ſes promeſſes; & les Toulouſains acceptent des conditions dont ils eſpèrent leur ſalut.

Le lendemain Montfort vint ſigner la paix à l'hôtel-de-ville, où les armes devoient être dépoſées. Ses ſoldats occupèrent les tours, ſuivant la convention.

Se voyant dès-lors le maître, il propoſa dans ſon conſeil de livrer Toulouſe au pillage & de la raſer. Les gens d'honneur ſe récrièrent contre ce projet. Folquet & quelques autres, (dont il dirigea ſans doute l'opinion,) conſeillèrent une eſpèce de tempérament, qui ne faiſoit que rendre l'infidélité moins atroce : ce fut de retenir & de diſperſer les priſonniers, & de faire racheter le ſac de la ville pour une groſſe ſomme. On exigea en effet des Toulouſains trente mille marcs d'argent.

Après tant d'excès propres à flétrir l'épiſcopat, Folquet demanda au pape en 1217 la permiſſion de retourner dans le cloître. Quel que fût ſon motif, piété ou chagrin ou artifice, (car les intentions d'un tel homme paroîtront toujours ſuſpectes,) le pape l'obligea de garder ſon ſiége. Montfort, pour le récompenſer de ſon zèle, lui donna le château d'Ureſeuil avec une vingtaine

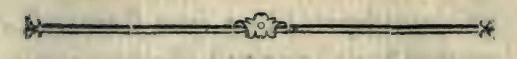
de villages qui en dépendoient. Ainſi la croiſade des Albigeois fut une ſource de richeſſes pour l'égliſe de Toulouſe. L'inquiſition étoit plus digne d'une pareille origine. Folquet l'établit ſolidement dans ſon diocèſe, & le fanatiſme y régna longtems.

Ce prélat mourut en 1231. Les moines de Cîteaux, chez qui il fut inhumé, l'ont qualifié de Bienheureux. Les préjugés du cloître & ceux du ſiècle expliquent des choſes plus incroyables. Folquet, ſimple troubadour, auroit eu moins de célébrité; mais il auroit certainement mérité beaucoup moins de reproches.

Pétrarque le préconiſe dans le Triomphe d'amour. Le Dante le met dans ſon Paradis avec les ames bienheureuſes: (cette canoniſation poétique ne tiroit point à conſéquence, au lieu que celle de Cîteaux pouvoit produire un mauvais effet.) Gènes & Marſeille ſe ſont

disputé la gloire de lui avoir donné naissance, comme s'il eût été un Homère. Nostradamus dit qu'il fut transféré du siège de Marseille à l'*archevêché* de Toulouse. Double méprise. Il ne fut jamais évêque de Marseille, & Toulouse longtems après n'étoit encore qu'évêché.





XX.

GIRAUD LE ROUX.

GIRAUD LE ROUX, ſelon nos vies manuſcrites, naquit à Toulouſe d'un chevalier pauvre. La nobleſſe ſans fortune n'avoit point alors de meilleur parti à prendre, que de s'attacher au ſervice d'un grand ſeigneur. Elle y trouvoit les avantages de l'éducation, & les moyens de ſubſiſtance. Si elle y perdoit une certaine liberté, du moins l'eſprit de la chevalerie anobliſſoit des fonctions en apparence ſerviles, & qui étoient honorables, non-ſeulement à la cour des princes, mais chez de ſimples chevaliers, plus diſtingués par leur mérite que par leurs richeſſes. Les ſervir & ſe former ſur leur exemple étoient la même choſe.

Le jeune Giraud entra au ſervice du comte de Toulouſe, Alphonſe Jourdain,

qui avoit ſuccédé à ſon frere Bertrand, mort en Syrie l'an 1112. Souple, complaiſant, aſſidu, poli, il joignoit à ces qualités une belle voix & l'art de chanter agréablement. C'étoient des moyens infaillibles de plaire dans une cour brillante. Malheureuſement, avec de l'eſprit & des grâces, on ſe croyoit autoriſé aux paſſions les plus téméraires. Alphonſe avoit une fille, que l'hiſtorien provençal ne nomme point [1], dont les charmes firent trop d'impreſſion ſur Giraud. Il en devint amoureux. L'amour le rendit poëte, comme il eſt arrivé tant de fois, lorſque la ſenſibilité & le talent étoient réunis. Mais ſes vers, d'un ſtyle naturel & tendre, n'annoncent que les tourmens d'un amour infortuné.

Nous avons ſept pièces de ce troubadour. Il y prodigue les louanges à la princeſſe, & lui trouve toutes les perfections, excepté celle d'avoir pitié de ſon amant.

» Mes chants, dit-il, ne peuvent flé-» chir la beauté que j'aime. Que ne » ferois-je pas pour lui plaire! Ce bon-» heur est au-dessus de moi. Continuerai-» je de lui rendre hommage, ou faudra-» t-il m'en détacher? M'en détacher, » hélas! je n'ai pas la force de m'y ré-» soudre. Je meurs, si je la quitte; je » meurs, si je ne la quitte pas. Plus j'ai » été malheureux, plus je dois espérer » que je cesserai de l'être: car il y a fin » à tout, & nulle saison n'est éter-» nelle. «

» Elle a tant de beauté, qu'entre cinq » cents femmes, tout homme la préfére-» roit d'abord. Mais elle est insensible. » C'est une vertu de moins; & une vertu » de moins fait perdre le mérite de tou-» tes les autres..... Je la conjure d'a-» voir pitié de moi. J'ai déja perdu mon » seigneur *. S'il faut que je perde en-

* Ceci suppose la mort d'Alphonse-Jourdain.

» core ce que tout mon cœur désire, je » ne pourrai survivre à mes maux.....
» Que me reprocheroit-elle ? mon crime est de la trop aimer ; & un excès » d'amour mérite-t-il qu'elle m'accable » de ses rigueurs ? Le bonheur est inconnu à qui n'a point aimé. Il seroit » bien tems que celle que j'adore accordât quelque récompense à ma » flamme. Si elle ne sent rien pour moi, » je la supplie de feindre du moins » qu'elle est sensible à mes transports. » Je jouirai de ce doux mensonge ; & » il vaudra mieux qu'une cruelle vérité. «

Voilà tout ce que nos manuscrits fournissent d'intéressant sur Giraud le Roux. Nostradamus parle d'un troubadour de ce nom, attaché au service de Philippe,

---

il mourut à Césarée en Palestine, l'an 1148. (*Hist. du Languedoc, t. 2. p.* 451.) D'où l'on peut conclure que notre troubadour écrivoit au milieu du douzième siècle.

comte de Poitiers. Mais il confond ſi ſouvent les lieux & les perſonnes, que ſon témoignage n'eſt preſque d'aucun poids dans l'hiſtoire.

NOTE.

[1] Alphonſe-Jourdain eut une fille naturelle, qui le ſuivit en Paleſtine. Elle fut priſe après ſa mort, & Noradin, dont elle étoit l'eſclave, l'épouſa. Ce ne peut être celle dont Giraud fut amoureux ; à laquelle d'ailleurs nos manuſcrits donnent le titre de comteſſe, titre qu'une fille naturelle n'avoit point. Les anciens monumens ne parlent d'aucune autre fille d'Alphonſe. Guichenon ſeul aſſure, dans ſon hiſtoire de Savoie, (*t.* 1. *p.* 239.) qu'il en eut une nommée Faidide, qui épouſa Humbert III, comte de Savoie. Mais cet hiſtorien ne le prouve pas ; & don Vaiſſete dit que c'eſt une ſimple conjecture, qui paroit cependant très-vraiſemblable. La vie de Giraud le Roux peut décider la queſtion. Elle prouve l'exiſtence d'une fille de ce comte de Toulouſe. Sans doute c'étoit Faidide, devenue enſuite comteſſe de Savoie.

XXI.

BERTRAND DE BORN.

LA mémoire de cet illuſtre troubadour ſemble avoir été le jouet des caprices de la fortune. Guerrier audacieux & politique, il n'eſt preſque pas connu des hiſtoriens ; poëte fécond & ſingulier, il eſt également ignoré dans les faſtes de la littérature. Tant les réputations brillantes ont peu de ſolidité, à moins qu'elles n'aient pour baſe, ou l'hiſtoire écrite par des plumes excellentes, ou des ouvrages dignes de ſervir éternellement de modèles ! Ce qui brille aujourd'hui même, peut diſparoître quelques jours après. Dans les ſiècles de ténèbres & de mauvais goût, c'étoit l'ordre naturel des choſes humaines.

BERTRAND DE BORN, vicomte de Hautefort dans le diocèſe de Péri-

gueux, fut un des héros du douzième ſiècle. La paſſion des armes & de la gloire, la fierté jointe à la ſoupleſſe, la galanterie jointe au talent poétique, une imagination ardente & un eſprit vif, beaucoup d'activité & de courage avec un rang diſtingué, le mettoient en état de ſe ſignaler dans pluſieurs carrières. Nos manuſcrits nous fourniſſent les détails intéreſſans que nous allons rapporter.

La juſtice auroit dû caractériſer les chevaliers, ſi les maximes de la chevalerie avoient réglé leur conduite. Mais Bertrand de Born, comme preſque tous les anciens braves, connoiſſoit d'autant moins cette vertu, qu'il attachoit plus de prix à l'uſage de l'épée. Son frere Conſtantin partageoit avec lui la ſeigneurie de Hautefort, où l'on comptoit environ mille habitans. L'ambitieux Bertrand vouloit tout avoir. Après de longues diſputes, il finit par chaſſer ſon

frere. Celui-ci eut recours au vicomte de Limoges, au comte de Périgord, & à Talleran, ſeigneur de Montagnac. Ils aſſiégèrent enſemble le château de l'uſurpateur; ils le contraignirent de ſe ſauver avec ſa garniſon. A peine les auxiliaires étoient éloignés, qu'il aſſiégea Conſtantin à ſon tour. Des amis communs négocièrent un accommodement. Conſtantin, d'un caractère doux & ami de la paix, ſe montra facile pour les conditions. Bertrand n'en fut pas plus fidelle à les obſerver, & le chaſſa bientôt comme la première fois. Cette trahiſon ſe fit un lundi : l'hiſtorien provençal l'obſerve, parce que le lundi étoit réputé communément un jour malheureux.

Du moins les opprimés trouvoient alors des protecteurs. Le vicomte de Limoges, & Richard comte de Poitou, fils du roi d'Angleterre Henri II, ſuſpendirent des querelles qu'ils avoient enſemble, pour ſoutenir la cauſe de

Conſtantin. Ils ſaccagèrent les domaines de Bertrand. Ce fut pour lui le ſujet d'un ſirvente, où il ſe peint au naturel :

» Mon frere veut avoir la terre de » mes enfans ; il veut que je lui en cède » une partie. On dira peut-être que c'eſt » méchanceté de ne pas lui céder le tout, » de ne pas me réduire à devenir ſon » humble vaſſal. Mais je le déclare, il » s'en trouvera mal, s'il oſe diſputer » avec moi. Je créverai les yeux à qui » voudra m'ôter mon bien. La paix ne » me convient point ; la guerre ſeule a » droit de me plaire. Ne rien craindre : » voilà mon unique loi. Je n'ai égard ni » aux lundis ni aux mardis. Les ſemai- » nes, les mois, les années, tout m'eſt » égal. En tout tems, je veux perdre » quiconque me nuit. Fuſſent-ils trois, » quelle que ſoit leur puiſſance, ils ne » gagneront pas ſur moi un pouce de » terre, (la valeur d'une courroie). Que

» d'autres cherchent, s'ils veulent, à em-
» bellir leurs maiſons, à ſe procurer les
» commodités de la vie. Pour moi, faire
» proviſion de lances, de caſques, d'é-
» pées, de chevaux, c'eſt ce que j'am-
» bitionne. A tort ou à droit, je ne
» céderai rien de la terre de Hautefort :
» elle eſt à moi, & on me fera la guerre
» tant qu'on voudra. «

Il ſe fondoit ſur une ceſſion que Conſtantin lui avoit faite de ſon héritage, moyennant certaines conditions arrangées à l'amiable. L'autre ſoutenoit qu'il y avoit été contraint par violence, & réclamoit ſes droits naturels. Bertrand ajoute là-deſſus :

» Je paſſerai pour un lâche, ſi j'aban-
» donne à mon frere la portion qu'il
» m'a cédée, en me donnant ſa foi. Puiſ-
» qu'il refuſe mon amitié & tout accom-
» modement, pourquoi me condamne-
» roit-on de défendre mon droit contre
» lui ? Les donneurs d'avis me fatiguent

» en ſi grand nombre, que, par Jéſus,
» je ne ſais auquel entendre. On m'ap-
» pelle imprudent, ſi je refuſe la paix;
» ſi je veux la faire, on m'appelle un
» lâche. «

Le comte de Poitou, Richard, avoit un motif particulier de vengeance. On connoît les révoltes des enfans de Henri II contre leur pere. Après lui avoir arraché divers apanages, ils ſe brouillèrent entre eux, & lui-même fomenta leurs diſſenſions, devenues utiles pour ſon repos. Richard, fougueux & avide, eut de grands démêlés avec le prince Henri, ſon aîné, duc de Guienne, & couronné roi d'Angleterre en 1169. Il enlevoit les droits de Henri; il faiſoit des incurſions ſur ſes terres. Les vaſſaux prenoient les armes pour l'un ou pour l'autre. Bertrand de Born fut un des plus dangereux ennemis de Richard, qui ſe vengea, comme on l'a vu, en ſaccageant, avec le vicomte de Limoges, ſa ſeigneurie.

Bertrand étoit furieux, avoit besoin de secours, & lui suscita des ennemis de tous côtés. Un grand nombre de seigneurs ayant à se plaindre des vexations du prince, il forma bientôt contre lui une ligue redoutable. Les vicomtes de Ventadour, de Ségur, de Périgord, de Gordon, de Gévaudan, de Tartas, de Turenne; les comtes de Foix, d'Angoulême & d'Armagnac; les seigneurs de Puiguillen, de Clarensac, de Gragnel & de Saint-Astier, grands barons de Périgord, entrèrent dans la confédération; & le prince Henri en devoit être le chef.

Après avoir si bien réussi par ses intrigues, Bertrand employa les ressorts de la poésie. Autrefois chez les Spartiates, & chez les Celtes nos ancêtres, elle servoit à inspirer l'ardeur martiale: elle pouvoit produire encore le même effet dans une contrée, où l'imagination étoit aussi vive que les caractères

étoient

étoient ardens. Voici la pièce du troubadour :

» Puisque Ventadour & Comborns, » Ségur & Turenne, Montfort & Gordon ont fait ligue avec Périgord : » puisque les bourgeois des environs se » retranchent & relèvent leurs murailles ; » il me plaît d'affermir leur résolution » par un sirvente. Quelle gloire vous » acquérez, Puiguillen, Clarensac, Gragnel, Saint-Astier ! Pour moi, on » m'offriroit une couronne, que j'aurois » honte de ne pas entrer dans cette ligue, ou de m'en détacher. Turenne » & Angoulême sont pour nous de puissans appuis. Si Beran, Gévaudan, Armagnac, Tartas, Marsan nous prêtent » secours, le comte Richard aura bien » à faire. Le brave Henri peut rester à » Bordeaux. Nous porterons dans le » Poitou nos bannières déployées. Nous » y trouverons Taillebourg, Lusignan, » Mauléon, Thouars & Tonnai*, qui

» saisiront avec joie cette occasion de se
» faire justice de Richard. «

Quelque violent que fût ce prince, il sut dissiper l'orage par adresse. Il négocia avec Henri, dont il connoissoit la légéreté & les goûts frivoles, & il vint à bout de l'engager à lui céder ses droits & ses terres, pour une pension plus convenable à ses désirs de tranquillité. La ligue alloit se mettre en mouvement, lorsque le traité fut conclu entre les deux freres. Henri se retira en Normandie; & s'y occupa de joutes, de tournois & de plaisirs. Ses vassaux essuyèrent la vengeance de Richard: leurs terres furent cruellement dévastées. C'est le sujet d'un nouveau sirvente, où Bertrand invective contre le prince qu'il célébroit avant sa défection.

» Je me hâte de faire un sirvente;
» je veux incessamment le publier & le
» répandre par tout: j'en ai un sujet
» important & trop sensible. Le jeune

» roi * vient de ſacrifier tous ſes droits
» en faveur de Richard. Il allégue un
» ordre de ſon pere, qui l'y a forcé.
» Puiſqu'il veut bien ne plus poſſéder
» ni gouverner aucun domaine, il ſera
» donc déſormais le roi des méchans ou
» des lâches. Il montre ſans doute autant
» d'imprudence que de lâcheté, en con-
» ſentant à vivre des penſions que lui
» donne le comte de Poitou. Roi cou-
» ronné, qui vit de l'argent d'autrui,
» n'eſt pas de grande eſpérance. Dès
» qu'il trompe & trahit ſes vaſſaux, il
» perd tout droit à leur amour. Eſt-ce
» en menant une vie oiſive, & s'endor-
» mant dans les plaiſirs, qu'il ſe rendra
» digne de règner ſur l'Angleterre, de
» conquérir l'Irlande **, d'être proclamé

* Le prince Henri avoit été couronné, & portoit déjà le titre de roi.

** Henri II avoit conquis l'Irlande. Le poëte veut faire entendre que ſon fils étoit incapable d'une pareille conquête.

» duc de Normandie, de posséder le
» Maine, l'Anjou, le Poitou & la Guien-
» ne? Richard, qui n'a plus à craindre
» son frere, pourra donc ménager en-
» core moins qu'auparavant ses sujets,
» s'armer contre eux, prendre leurs châ-
» teaux, les détruire, les livrer aux flam-
» mes! Plût à Dieu que le comte Geof-
» froi (troisième fils de Henri II) fût né
» le premier! L'Angleterre & la Nor-
» mandie gagneroient plus à l'avoir pour
» souverain; car il est franc & loyal. «

Quand ces pièces ne seroient qu'un monument de la liberté, avec laquelle on parloit & on écrivoit alors, de la simplicité avec laquelle on traitoit les grandes affaires, elles mériteroient d'intéresser l'esprit humain.

Par la défection du prince Henri, la ligue se trouva comme anéantie. La plûpart s'en détachèrent sous divers prétextes, & Bertrand osa presque seul braver la puissance de Richard. Mais il suc-

comba bientôt dans une entreprise si téméraire. Son château étoit assiégé. En s'obstinant à le défendre, il eût été perdu sans ressource : il se rendit. Richard accepta ses soumissions, l'embrassa & lui pardonna. Touché de sa clémence, le troubadour composa cette pièce en son honneur.

» Malgré mes pertes, il me reste le » courage de chanter. J'ai rendu Hautefort au seigneur Richard ; mais, puisque j'ai paru devant lui pour demander grace, & qu'il m'a pardonné en » m'embrassant, je n'ai plus à craindre » d'autre infortune. Les barons du Limousin & du Périgord, qui m'avoient » donné leur foi, m'ont lâchement abandonné. Je les abandonne à mon tour. » Si le comte Richard veut m'accorder » sa faveur, je me dévouerai à le servir ; » & mon attachement sera pur comme » l'argent le plus fin. Sa dignité doit le » rendre semblable à la mer, qui semble

» vouloir retenir tout ce qu'elle reçoit
» dans son sein, & qui bientôt le rejette
» sur le rivage. Il convient à un si haut
» baron de restituer ce qu'il a pris sur un
» vassal qui s'humilie. Je le prie du moins
» de me confier la garde de mon châ-
» teau; car ceux qu'il en a chargés sont
» mal avec moi, & nous aurions perpé-
» tuellement des querelles. En me le
» rendant même; il n'exposeroit point
» son honneur, puisque je suis prêt à le
» servir & l'honorer. C'est ce que jamais
» peut-être je n'aurois fait, si l'on ne
» m'eût trahi. «

Soit que cette manière franche, & néanmoins flatteuse, de demander plût à Richard, soit qu'il ne considérât que l'avantage de s'attacher un si vaillant chevalier, il reçut sa foi & lui rendit son château. Bertrand profita de la paix, pour se venger des vicomtes de Limoges & de Périgord, qui l'avoient abandonné honteusement. Tout ce que la

guerre produiſoit alors de ravages fut l'effet de ſa vengeance.

Les trois fils de Henri II s'étant de nouveau révoltés, Bertrand ſaiſit l'occaſion de ſatisfaire ſon goût dominant pour l'intrigue & la diſcorde. Il renoua ſes liaiſons avec le prince Henri, prêt à ſoulever les Gaſcons. La mort de ce jeune prince, qu'une maladie fit périr en 1183, le pénétra de la plus vive douleur, parce qu'elle déconcertoit ſes deſſeins. Il compoſa deux complaintes à ſa louange; car celui qu'il avoit déchiré dans une ſatire, ne lui paroiſſoit plus digne que d'éloges.

» Je ſuis dévoré d'un chagrin qui ne » finira qu'avec ma vie. Il n'y a plus » pour moi d'alégreſſe. J'ai perdu le » meilleur des princes. En me rappelant » ſon caractère généreux, ſes manières » obligeantes, ſa bonne mine, ſes pro- » cédés honnêtes, je ſuis prêt à étouffer » de douleur. Jamais ſeigneur plus gra-

» cieux, plus affable, ni plus empressé à » rendre service. Quel ordre, quelle ma» gnificence dans sa maison ! on y étoit » toujours bien reçu ; on y trouvoit » bonne chère & grande compagnie. Les » fêtes, les divertissemens s'y renouve» loient sans cesse. Grand Dieu ! vous » enlevez tout cela à ce siècle, dont la » méchanceté le mérite bien. Aimable » prince, si tu avois vécu davantage, » tu serois devenu le roi des courtois, » & l'empereur des *preux*. Jeune enco» re, tu avois acquis du renom. Qui» conque t'a connu, doit finir ses jours » dans le silence & l'amertume. Nulle » joie ne dissipera ma douleur. Anglois » & Normands, Bretons & Irlandois, » peuples de Guienne, de Gascogne, » d'Angers, de Tours & du Mans, tous » doivent répandre des larmes. «

» Si l'on rassembloit tous les désastres, » qui peuvent fondre sur les malheureux » humains, que seroit-ce en comparai-

» son de la mort de ce jeune roi? Nous
» sommes tous abîmés dans la tristesse &
» le désespoir. Les guerriers, les trouba-
» dours, les jongleurs ont tout perdu.
» Mort barbare! tu peux te vanter d'a-
» voir enlevé le meilleur chevalier qui
» fut jamais. Que n'allois-tu lancer tes
» dards contre tant de méchans que tu
» laisses vivre, vil fardeau de cet uni-
» vers? Puissent les vertus du jeune roi
» servir de modèle à tous ceux dont il a
» été connu! J'implore la miséricorde du
» Dieu qui est mort pour nous sauver.
» Qu'il daigne le placer en honorable
» compagnie, au séjour où il n'y eut
» jamais ni peine ni chagrin! «

Le roi d'Angleterre attribuoit à Bertrand de Born les démarches séditieuses de son fils. Résolu de le punir, il vint l'attaquer, l'assiégea dans Hautefort, en battit les murs avec ses machines de guerre. Selon l'historien provençal, dont le récit auroit besoin, ce me semble,

d'être confirmé par de bonnes preuves ; Alphonſe roi d'Aragon, qui étoit dans le camp de Henri, envoya demander des vivres à Bertrand, à cet ennemi qu'on aſſiégeoit : Bertrand lui en fit porter, & comptant ſur ſon amitié, lui manda que ſes défenſes étoient preſque détruites, qu'il le prioit de faire tourner les batteries ailleurs. L'Aragonois, loin de lui rendre un pareil ſervice, révéla le ſecret au roi d'Angleterre. Les mêmes attaques furent vivement pouſſées, & Bertrand fut pris avec toute ſa garniſon.

Conduit au vainqueur, il eſſuya d'abord des reproches très-piquans. *Hé bien*, lui dit Henri II, *c'eſt donc vous qui vous vantiez d'avoir une fois plus d'eſprit qu'il ne vous en falloit ? — J'ai eu droit de le dire en un tems*, répliqua le priſonnier; *mais en perdant le jeune roi votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avois d'eſprit, de raiſon & d'habileté.* Henri verſa des larmes,

au nom de ſon fils. *Ah! Bertrand*, s'écrie-t-il, *malheureux Bertrand, il eſt bien juſte que vous ayez perdu l'eſprit en perdant mon fils; car il vous aimoit uniquement. Et moi, pour l'amour de lui, je vous rends votre liberté, vos biens, votre château; je vous rends mes bonnes graces & mon amitié: je vous donne de plus cinq cents marcs pour réparer le mal que je vous ai fait.* Bertrand ſe jette à ſes pieds, & lui jure un attachement ſans bornes.

Tous les hiſtoriens atteſtent que Henri étoit un bon pere, malgré les révoltes continuelles de ſes enfans. La mort de l'aîné lui avoit cauſé la plus cruelle douleur; & ce ſentiment joint à l'eſprit de la chevalerie pouvoit produire un ſi beau trait de généroſité. Les mœurs antiques offrent des contraſtes ſinguliers de bonté & de violence.

Perſonne n'étoit plus porté que Bertrand de Born aux excès de la colère. Furieux de la perfidie dont il accuſoit

le roi d'Aragon, il se vengea par deux sirventes satiriques. Ces pièces curieuses ne pourroient s'entendre, si nous ne rapportions ici quelques particularités, qui auroient paru déplacées dans l'article d'Alphonse II, parce qu'elles n'y auroient eu aucun rapport avec notre principal objet.

La fortune de la maison de Barcelone, maîtresse alors du royaume d'Aragon & du comté de Provence, excitoit trop de jalousie, pour échapper aux traits de la satire. Raimond-Bérenger III, aïeul d'Alphonse, avoit acquis la Provence, par son mariage avec la princesse Douce, héritière du comte Gilbert. Le fils de ce Raimond-Bérenger, du même nom que lui, parvint au trône d'Aragon par un mariage plus remarquable. Ramire II, dernier roi de la maison de Bigorre, avoit été moine & prêtre. En montant sur le trône, il étoit convenu avec Garcias roi de Navarre, prince

de ſa maiſon, qu'après ſa mort l'Aragon lui appartiendroit, comme au ſeul héritier qu'il pût avoir. Mais s'étant marié, malgré ſes engagemens dans le cloître & le ſacerdoce, il eut une fille nommée Pétronille, qu'il fiança encore enfant au comte de Barcelone. Celui-ci lui inſpira politiquement des remords, pour le faire retourner au cloître; &, quand il y fut rentré, obtint des états d'Aragon, la régence, juſqu'à la majorité de la princeſſe. De ce mariage naquit Alphonſe II.

Alphonſe fut en guerre, au ſujet de la Provence, avec le comte de Toulouſe qui lui diſputoit cet état. Comme les Provençaux, voulant avoir leur prince chez eux, faiſoient difficulté de lui obéir, il fut contraint de remettre le comté à ſon frere Sanche; mais il l'en dépouilla enſuite. Notre troubadour lui reproche une pareille injuſtice, envers ſon troiſième frere, auquel il enleva le Rouſſillon.

Enfin, nous allons voir qu'on attaquoit ſa naiſſance ; qu'on le ſuppoſoit iſſu d'un petit ſeigneur de Carlad en Rouergue [1] ; & qu'on lui imputoit des traitemens odieux à l'égard de la fille de l'empereur Manuel, dont il auroit dû être l'époux. Mais la haine eſt injuſte, ſouvent juſques à la calomnie.

Bertrand s'exprime ainſi dans ſon premier ſirvente contre Alphonſe :

» Je veux apprendre aux Aragonois
» combien leur roi s'eſt déshonoré, en
» venant ici avec ſes guerriers merce-
» naires. Je ſais que ſa famille eſt mon-
» tée trop haut ; & j'eſpère qu'elle re-
» tournera au lieu d'où elle eſt venue,
» à Milhaud ou à Carlad. Il perd la Pro-
» vence ; on y fait plus de cas de ſon
» frere Sanche que de lui, qui ne ſonge
» qu'à s'engraiſſer & à boire dans le
» Rouſſillon, dont ſon frere Geoffroi fut
» dépouillé. Par tout il a la réputation
» d'homme ſans foi, accoutumé au ſer-

» ment & au parjure. . . . . J'eſtime plus » un roi mécréant ou païen que celui » dont j'éprouvai la trahiſon, le jour » même que je lui rendis ſervice. Le bon » roi de Navarre recouvrera l'Aragon, » que lui a enlevé le moine Ramire. » Peut-on lui comparer un perfide uſur» pateur? Je m'arrête en conſidération » de la bonne reine ſa femme. Sans » quoi, je lui reprocherois encore la » noirceur avec laquelle il trahit & mit » à mort Bérenger de Bezaudun. Com» ment a-t-il traité la fille de l'empereur » Manuel? Le méchant, le parjure! il » pilla ſes équipages & ſes tréſors; il la » renvoya avec ſes gens après en avoir » tiré le vert & le ſec. «

Le ſecond ſirvente eſt auſſi plein de fiel, quoique le début annonce des ſentimens moins amers.

» Je voudrois me réconcilier avec le » bon roi d'Aragon. Mais il fut trop » déloyal & trop méchant, lorſqu'il vint

» m'apporter la guerre. Je dois lui faire » ſentir ſes torts, afin qu'il ſe corrige. » Tout le monde en dit du mal. Un de » ſes vaſſaux m'a conté la plus noire des » trahiſons, commiſe envers un gentil- » homme. Ce gentilhomme l'avoit invité » à un repas. Dès qu'il fut entré, il chaſſa » le propriétaire & uſurpa le fief. «

Voici des reproches encore plus humilians pour un ſouverain. Selon notre poëte, Alphonſe ayant envoyé au ſervice du roi de Caſtille un nombre de chevaliers, dont cinquante furent pris dans un combat, il exigea de ce prince le payement de leur rançon; mais emporta la ſomme qu'il avoit reçue, & les laiſſa dans les fers. Ce trait d'avarice eſt ſuivi d'un autre preſque incroyable. Le roi d'Aragon avoit emprunté deux cents *marabotins* d'un jongleur nommé Artuſet. Il ne le payoit qu'en belles paroles. Pour ſurcroit d'infortune, Artuſet & un de ſes camarades, attaqués par

des Juifs, tuèrent un des agreſſeurs en ſe défendant. Les Juifs portèrent leurs plaintes, & promirent au roi deux cents marabotins, s'il vouloit livrer à leur vengeance ceux qu'ils accuſoient de meurtre. L'argent fut accepté, les victimes livrées. Guillaume Bergedan aſſure, dans un ſirvente, que les Juifs les firent brûler le jour de Noël. Bertrand de Born ne rapporte point cette fin tragique. Mais il accuſe encore Alphonſe d'avoir mal payé un autre jongleur, *qui lui prêta chevaux & argent*, de l'avoir abandonné à la fureur de la reine douairière d'Angleterre, dont il avoit apparemment dit du mal : cette princeſſe, retirée à Fontevrault, où les paſſions n'étoient pas toujours éteintes ſous le voile de la piété, le fit cruellement mettre en pièces.

A des traits ſi honteux le poëte ajoute un reproche de lâcheté. » On devina » juſte, dit-il, dès la jeuneſſe du prince, » qu'il ne ſeroit jamais brave ni hardi :

» on le reconnut *à le voir bâiller ; car*
» *tout jeune roi qui bâille & s'étend lorf-*
» *qu'on parle de batailles, femble le faire*
» *par ennui ou par ignorance en fait d'ar-*
» *mes.* «

Les guerres de Richard avec Philippe Augufte ouvrirent au troubadour un nouveau champ, pour exercer & fon efprit fatirique & fes inclinations martiales. Attaché au premier de ces illuftres rivaux, il ne pouvoit être jufte envers l'autre, tant les paffions avoient d'empire fur fon ame. Nos manufcrits offrent des particularités inconnues, qui paroiffent dignes de trouver place dans l'hiftoire.

De part & d'autre on fe préparoit à une bataille fanglante. Les deux rois, à la tête de leurs troupes, n'étoient féparés que par la rivière de Seure, près de Niort. Ils demeurèrent ainfi en préfence quinze jours entiers, retenus furtout par leur clergé, dont les efforts pacifiques

tendoient à épargner le ſang humain. Un jour que Richard alloit paſſer la rivière, & que l'armée françoiſe l'attendoit avec l'impatience de combattre, les eccléſiaſtiques & les moines, le crucifix à la main, conjurèrent les deux rois de ſacrifier au Dieu de charité un cruel reſſentiment. Philippe proteſtoit qu'il ne déſarmeroit point, ſi Richard ne lui reſtituoit Giſors, & ne lui faiſoit hommage pour la Normandie, le Poitou & l'Aquitaine. Richard, indigné de ces propoſitions, monte à cheval, met le caſque en tête, fait ſonner la charge. Il avoit corrompu à force d'argent les Champenois de l'armée ennemie; il comptoit ſur leur défection. Effectivement Philippe, au moment de livrer bataille, trouve les ſeuls Champenois indociles à ſes ordres. Dans l'embarras où le jette leur refus de prendre les armes, il aſſemble les prélats & les moines qui s'étoient efforcés de lui inſpirer la paix, & les envoie

au roi d'Angleterre avec promesse de la conclure. Leurs exhortations furent cette fois efficaces, parce qu'elles étoient accompagnées d'offres très-avantageuses. La paix se fit, Philippe-Auguste céda Gisors ; l'affaire de l'hommage resta suspendue.

L'historien provençal ajoute que les deux rois, devenus économes, & même avares, ne voulurent plus assembler d'armées ; qu'ils ne firent de dépenses que pour acheter des terres, & pour lever des équipages de chasse ; que les barons virent avec beaucoup de chagrin une paix qui les exposoit aux vexations de leur avarice ; que Bertrand de Born, dont la guerre faisoit tout le plaisir, en fut singulièrement affligé, d'autant plus que son ambition & sa fortune en souffroient.

Aussi n'oublia-t-il rien pour rallumer le feu de la discorde. Ses traits satiriques le rendoient redoutable aux souverains.

Il les décocha dans un ſirvente ſur Richard, comme ſur Philippe, les accuſant de lâcheté, ſurtout le dernier qu'il haïſſoit. Un roi armé ſe déshonore, ſelon lui, quand il traite au lieu de ſe battre.

Il ne falloit qu'une étincelle, les provinces alloient être embrâſées. Richard, plus arrogant depuis la paix, ne ménageoit point les terres de France. Philippe-Auguſte ſe plaignoit vivement des infractions du traité. Ces rivaux altiers convinrent d'une entrevue. Le ſecond éclata en reproches: l'autre lui donna un démenti: ils ſe ſéparèrent après des défis mutuels. Bertrand triompha du ſuccès de ſon ſirvente, & en fit un ſecond, pour ulcérer davantage les cœurs.

Dans cette pièce, il dit qu'on n'acquerra aucune gloire ſolide, tant qu'on ne penſera qu'au plaiſir; il compare le roi de France à des moines amis de la paix; il l'aiguillonne par l'exemple de

ſon rival qui aime plus la guerre que les *Algaïs*. Ces Algaïs étoient quatre freres, fameux chefs de brigands, qu'on voyoit piller & ſaccager les provinces, à la tête de onze mille ſcélérats. Leur métier paroiſſoit, ſans doute, à Bertrand de Born, digne d'illuſtrer les monarques. Au premier ſignal de guerre entre les deux rois, il ne manqua pas d'exciter le fougueux Richard par des éloges.

Obſervons que ce prince & le poëte s'appeloient entre eux *oc & no* (*oui & non*). De pareils ſobriquets étoient communs parmi les perſonnes liées d'amitié ou d'intérêt. Ainſi Bertrand prenoit avec le comte Geoffroi de Bretagne le nom de *Raſſa*, & avec le jeune Henri, roi d'Angleterre, le nom de *Marinier*. Preuve ſenſible de ſa familiarité avec les princes.

La dévotion ou l'ambition des croiſades réconcilia en apparence Philippe & Richard. On ſait combien celui-ci eut lieu de s'en repentir, ſoit par l'inutilité

de ses exploits contre les Sarasins, soit par sa longue prison d'Allemagne, soit par les désordres qui arrivèrent dans ses états. Les barons du Limousin & du Périgord se soulevèrent, & reprirent une grande partie des places qu'il avoit conquises. Bertrand, dont nous avons un sirvente pour la croisade, où l'on voit que l'amour pouvoit le retenir en Europe, s'efforça inutilement de résister à cette ligue. Mais au retour du roi, il employa ses vers à exciter la vengeance contre les factieux. Sa pièce fut envoyée à Raimond Jausserand, seigneur de Pinos dans le comté d'Urgel. » Puisque nos » barons, dit-il, croient corriger le sei» gneur de Bordeaux en lui faisant la » guerre, & pensent le forcer à être » franc, sage, modéré & courtois; il lui » siéroit mal de ne pas se montrer dé» sormais si discourtois, que chacun s'es» time heureux de tirer de lui une répon» se, & n'ose remuer, *quoiqu'il les tonde*

» *& les rafe*, &c. « On doit convenir que ce troubadour n'étoit un modèle ni de goût ni de vertu.

Vaillant chevalier & poëte renommé, il pouvoit briller à ce double titre dans la carrière de la galanterie. La princeffe Hélène, fœur du roi Richard, qui époufa depuis le duc de Saxe, & fut mere de l'empereur Otton, ne dédaigna point fes hommages. Richard lui-même, alors comte de Poitou, avoit excité l'amour du poëte, en lui recommandant de faire à fa fœur *tous les honneurs & tous les plaifirs qu'il pourroit*. Elle, de fon côté, fe montra fenfible à la gloire d'être célébrée par un tel amant.

Nous avons une pièce où il la dépeint comme *la plus excellente dame qui foit dans toute l'étendue de la terre & de la mer*. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eft que la pièce fut compofée dans un camp où l'on manquoit de tout, où l'on n'avoit ni bu ni mangé au milieu du jour.

Bertrand

Bertrand de Born charma la faim, en chantant la belle Hélène.

Cette paſſion ne fit, probablement, qu'effleurer ſon cœur. Maenz de Montagnac fille du vicomte de Turenne, & femme de Tallerand frere du vicomte de Périgord, lui inſpira une tendreſſe plus vive & plus orageuſe. La jalouſie troubla leurs amours. Bertrand prodiguoit les éloges à une dame de Bourgogne, nommée Guiſcarde, qui avoit épouſé le vicomte de Comborn, & qui, avant ſon mariage, avoit fait des vers pour Bertrand. Maenz le ſoupçonna de lui donner une rivale, & le congédia. Pénétré de douleur, il s'efforça de diſſiper les ſoupçons par une pièce dont la tournure eſt ſingulière.

» Je me diſculpe, car je n'ai point » tort, de ce que les médiſans vous ont » dit contre moi. De grâce, ne ſouffrez » point qu'on me brouille, madame; » avec votre franche, honnête & aima-

» ble perſonne..... Qu'au premier vol
» je perde mon épervier, que des fau-
» çons l'enlèvent & le plument à mes
» yeux, ſi je n'aime mieux rêver à vous,
» que d'être aimé de toute autre, & d'en
» obtenir les faveurs!.... Que je ſois à
» cheval, l'écu au cou, pendant un orage
» affreux; que mes rênes trop courtes ne
» puiſſent s'alonger; qu'à l'auberge je
» trouve l'hôte de mauvaiſe humeur, ſi
» celui qui m'accuſe auprès de vous n'en
» a pas menti!.... Ma dame me quitte
» pour un autre chevalier; & je ne ſais
» plus que devenir, ni quel ſerment faire
» pour ma juſtification. Que le vent me
» manque en mer; que je ſois battu par
» les portiers, quand j'irai à la cour du
» roi; qu'au combat on me voie le pre-
» mier à fuir, ſi ce médiſant n'eſt pas un
» impoſteur! &c. «

Dans une autre piéce, il flatte déli-
catement Maenz pour l'adoucir; il ſup-
poſe qu'elle réunit toutes les perfections,

& qu'il ne trouvera jamais ſa pareille, à moins de former un aſſemblage de ce qu'il y a de plus charmant dans chaque belle femme en particulier. C'eſt ainſi que les anciens avoient modelé leur ſtatue de Vénus.

» Puiſque rien ne vous égale en beau- » té, en mérite, en gaieté, en vertu, » &c; j'irai cherchant par tout le mon- » de les plus beaux traits de chaque » dame, juſqu'à ce que de toutes j'en » aie formé une qui répare ce que j'ai » perdu en vous ſeule. « Il prend donc le teint frais, le doux & amoureux regard de l'une; le joli parler aſſaiſonné de plaiſanterie, de l'autre; de celle-ci, la gorge & les belles mains; de celle-là, les belles dents, l'accueil gracieux, les jolies réponſes; d'une autre, la gaieté, l'air décent & l'humeur toujours égale. » Je ne demande plus que de les aimer » toutes autant que je vous aime; mais » affamé d'un amour qui me dévore, je

» préfere la permiſſion de vous faire entendre ma prière, à la liberté d'embraſſer toutes les autres dames. «

Cependant les rigueurs inflexibles de Maenz le rebutèrent au point qu'il alla offrir ſon cœur à la dame Natibors ou Tiberge de Montauſier, une des femmes dont on vantoit le plus la beauté, la vertu & le ſavoir. Cette généreuſe dame ſe montre flattée tout à la fois & affligée de ſes offres. Elle ne déſire que de le raccommoder avec ſa maîtreſſe. » Si vous » n'êtes point en tort à ſon égard, lui » dit-elle, je le ſaurai bien, & alors je » ferai de mon mieux pour vous réunir. » Mais ſi vous êtes coupable, ni moi, » ni aucune autre ne doit vous prendre » à ſon ſervice. « Bertrand, ſatisfait d'un procédé ſi honnête, promit, à la dame de Montauſier, de ne jamais aimer qu'elle, s'il ne pouvoit recouvrer les bonnes grâces de Maenz. Elle promit, de ſon côté, de le prendre pour cheva-

lier, si elle ne pouvoit réussir dans sa négociation. Maenz reconnut enfin l'innocence du troubadour, & lui rendit sa tendresse, en exigeant néanmoins (tant les affaires d'amour étoient sérieuses,) qu'il allât prendre congé de Natibors, & se faire en quelque sorte relever de son serment.

Il célébre cette réconciliation dans un sirvente, où mêlant à la galanterie des idées fort disparates, il dit à la fin: *Les premiers statuts de l'honneur, c'est de faire la guerre, de joûter l'avent & le carême, & d'enrichir les guerriers.* Un principe si odieux ne s'accordoit que trop avec les mœurs.

Maenz de Montagnac fut courtisée par Richard comte de Poitou, Geoffroi comte de Bretagne, Alphonse roi d'Aragon, Raimond comte de Toulouse, & leur préféra toujours Bertrand de Born, qu'elle avoit choisi, dit l'historien provençal, *pour son amant & son maître.* De

tels rivaux lui donnoient cependant de l'inquiétude : il cherchoit à les écarter. Ce fut l'objet d'un sirvente adressé au comte Geoffroi, qu'il nomme Rassa, où il dévoile les charmes secrets de sa dame, de manière à faire entendre qu'il en est le possesseur ; (on ne reconnoît point ici l'amour antique.) Sans égard pour le rang de ses rivaux, il dit ensuite contre eux : » Je ne puis souffrir un grand sei-
» gneur qui ne donne jamais rien, qui
» ne fait accueil & ne parle à personne,
» qui accuse à tort les gens, qui de-
» mande grâce, & n'en accorde point,
» qui refuse la récompense des services,
» & ne fait que chasser, que faire voler
» des buses & des autours, sans parler
» d'amours ni d'armes. «

C'est peut-être après son raccommodement avec Maenz, qu'il dit dans une autre pièce : » J'avois coutume de me
» réjouir à faire la guerre & l'amour, &
» ce métier m'inspiroit de jolies chan-

» ſons, juſqu'à ce que celle à qui je dois
» obéir, me défendit de chanter, &
» *excommunia* mon chant. Mais enfin,
» j'ai eu mon abſolution en amour. Vous
» verrez chanſons aller & venir, puiſ-
» qu'il plaît à la plus belle des dames de
» les accueillir favorablement. Elle m'a
» fait don, pour mon honneur, de ſa
» loyale perſonne, que je ne partage
» avec aucun des comtes. «

La ſuite ſemble dictée par le démon de la guerre & par celui de la ſatire. Ce troubadour peint par tout ſon caractère: par tout il ſe montre violent, ſatirique, & reſpirant la diſcorde & les combats. *Je veux*, dit-il quelque part, *que les hauts barons ſoient continuellement en fureur les uns contre les autres.* L'amour même n'émouſſoit pas en lui ce ſentiment.

Il finit ſa carrière ſous l'habit de moine de Cîteaux; ce qui n'a pas empêché le Dante de le mettre dans les enfers, pour avoir diviſé le chef & les membres.

en armant le jeune roi d'Angleterre contre ſon pere Henri II. Là, ſelon le poëte italien, il eſt condamné à porter, en guiſe de lanterne, ſa propre tête, ſéparée de ſon corps.

Nous trouvons parmi les troubadours un fils de Bertrand de Born, auquel on attribue un ſirvente contre l'infâme lâcheté du roi Jean d'Angleterre, *qui ſe laiſſe dépouiller tout vivant; qui laiſſe tomber dans la fange ſon honneur; & qui, loin d'être ſenſible aux reproches, paroît flatté de tout le mal qu'on dit de lui.* Cette pièce ſe trouve ailleurs ſous le nom d'un autre poëte.

NOTE.

[1] Notre hiſtorien provençal aſſure qu'Alphonſe, roi d'Aragon, originaire du château de Carlad dans le comté de Rouergue, étoit de petite extraction; que Pierre de Carlad épouſa l'héritière de Milhaud; qu'il en eut deux fils, dont l'un conquit la Provence, & l'autre le comté de Barcelone avec le royaume d'Aragon;

& que ce dernier, mort au bourg de Saint-Dalmas en Italie, laissa trois fils, Alphonse (le même qui avoit trahi Bertrand de Born,) Sanche, & Bérenger de Bezaudun. Le contraire est attesté par tous les autres monumens historiques. La maison des comtes de Barcelone descendoit en ligne directe de Geoffroi le Velu, premier comte propriétaire de la Catalogne, mort en 912.

Voici ce qui peut avoir donné lieu à l'erreur de l'historien provençal. Il paroît certain que Gilbert, comte de Provence, successeur de Bertrand, étoit fils d'un comte de Milhaud en Rouergue, qui pouvoit être ce Pierre de Carlad dont nous venons de parler. Il paroît encore qu'Almodis, seconde femme de Raimond-Bérenger III, comte de Barcelone, étoit sœur du comte Gilbert; mais elle mourut sans enfans. Raimond-Bérenger épousa en troisièmes noces la princesse Douce, fille de Gilbert. Ainsi les comtes de Barcelone, successeurs de Raimond, tirèrent leur origine de Pierre de Carlad, par le côté maternel. Il ne s'ensuit pas qu'Alphonse fût de petite extraction. L'historien montre aussi peu de jugement, en disant que Raimond-Bérenger IV, qui épousa l'héritière d'Aragon, étoit fils de Pierre de Carlad; il

l'étoit de Raimond-Bérenger III. (Voyez l'*Histoire de Provence*, par Bouche, tome 2, & *la Chronique manuscrite des cavaliers Catalans*, par François Tarafé.)





XXII.

GUILLAUME RAINOLS D'APT.

GUILLAUME RAINOLS, selon nos manuscrits, fut un chevalier de la ville d'Apt au comté de Forcalquier. Il composa de bons sirventes sur ce qui arrivoit en Provence entre le roi d'Aragon & le comte de Toulouse. Il faisoit des airs nouveaux pour chacun de ses sirventes ; & comme ils étoient tous mordans, il se rendit par eux redoutable à tous les barons. En effet, sa causticité se fait sentir dans quelques-unes de ses pièces.

Nous n'avons point celles qui concernoient le roi d'Aragon (Alphonse) & le comte de Toulouse (Raimond V). Il s'agissoit du mariage de Douce héritière de Provence avec le fils de Raimond.

Les deux comtés auroient été réunis par ce moyen ſur la même tête. Mais le mariage n'eut pas lieu ; & le roi d'Aragon, couſin germain de Raimond Bérenger III, pere de la princeſſe, ſut conſerver la Provence à la maiſon de Barcelone. Ces événemens appartiennent au douzième ſiècle.

Le ſirvente dont je vais rendre compte, a dû être compoſé au commencement du ſiècle ſuivant, lorſque la croiſade contre les Albigeois embrâſoit les contrées méridionales de la France. Le troubadour ſe déchaîne contre le clergé, à qui l'on attribuoit tant de violences & d'injuſtices.

» Une foible & vile populace, armée » de ſurplis, qui jamais ne fit un pas en » avant (pour combattre), enlève aux » nobles leurs tours & leurs palais. Elle » ſe rend ſi formidable, qu'elle a établi » contre leur autorité une juſtice nou- » velle (l'Inquiſition), où elle ne les laiſſe

» point entendre, ſi ce n'eſt de travers.
» Je vois la méchanceté s'élever très-
» haut, tandis que le mérite & l'honneur
» tombent en pièces. Je vois tout le
» monde renverſé par la faute de ces
» vilains. Le bouc attaque hardiment le
» loup, la perdrix pourſuit l'autour; c'eſt
» l'agneau qui garde le berger. Je vois
» le foible tenir ferme, & le fort déchoir
» & tomber; la charrue aller devant les
» bœufs, & Noël après le nouvel an. «

Ces expreſſions originales peignent aſſez naïvement un état de choſes, où les gens d'égliſe répandoient effectivement la terreur, & écraſoient des puiſſances conſidérables; mais il falloit obſerver que, ſans les armes des ambitieux enthouſiaſtes dont ils favoriſoient les entrepriſes, ni leurs anathêmes ni leur Inquiſition n'auroient produit cet effet.

Une tenſon de Rainols avec Guillaume Magret, n'eſt remarquable que par des injures groſſières. Celui-là reproche

à l'autre sa mal-propreté, sa vie débauchée & crapuleuse; celui-ci riposte sur le même ton. Deux autres pièces peignent une querelle du troubadour avec sa maîtresse, aussi peu intéressante par les détails.



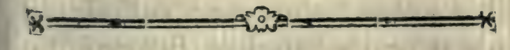
XXIII.

GUILLAUME & RAIMOND DE DURFORT.

Le château de Durfort en Querci a donné ſon nom à cette illuſtre maiſon de Durfort, l'une des plus anciennes qui ſubſiſtent dans la monarchie, l'une de celles qui ſe ſont perpétuées en plus de branches, & où la nobleſſe des ſentimens a le mieux ſoutenu la grandeur de l'origine. Il en eſt ſorti deux troubadours; car il paroît que Guillaume & Raimond ne ſont pas le même, puiſque ſous les deux noms ſe trouvent des pièces différentes. La ſeule que nous ayons de Guillaume eſt très-obſcure, par la contrainte des rimes & par la corruption du texte. Elle eſt adreſſée au ſeigneur de Périgord, & contient l'éloge d'un Gui Cap-de-Porc, ſeigneur inconnu. Le poëte le

loue d'aimer l'honneur & d'être courageux contre les vices, de n'avoir pas besoin d'ornemens extérieurs, parce qu'il brille par ses vertus. » Que ne lui » ressemblons-nous tous ! chacun y trou- » veroit son bonheur, les pauvres com- » me les riches..... Ce qui me fâche, » c'est qu'il n'ait pas autant de marcs » que de deniers ; car *il doreroit ceux que* » *les autres plombent :* « (il enrichiroit ceux que les autres assomment.) Ces traits annoncent un noble écrivain, supérieur aux préjugés comme aux vices de son siècle. Les mêmes sentimens subsistent encore, j'ose l'assurer, dans des rejetons de sa race.

Deux sirventes de Raimond, composés conjointement avec Tuex, Malet & Cornils, chevaliers du Querci, sont inintelligibles. Crescimbéni parle de Raimond de Durfort, qu'il dit contemporain d'Arnaud Daniel.



XXIV.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS ou VACHEIRAS.

RAMBAUD DE VAQUEIRAS étoit fils d'un chevalier nommé Peirols, de Vacheres dans la principauté d'Orange. Sans ressources du côté de la fortune, il avoit du talent pour en acquérir. C'étoit déjà en ce tems un vrai malheur, que le talent ne pût guère prospérer que par le sacrifice d'une liberté précieuse. Mais nous verrons que Vaqueiras écrivoit dans les cours en homme libre. Il s'attacha d'abord, en qualité de jongleur & sans doute de troubadour, à Guillaume de Baux premier prince d'Orange, dont il étoit le sujet.

Dès l'an 971, la maison de Baux étoit connue pour une des plus illustres du comté d'Arles. Elle disputa vers le milieu

du douzième ſiècle, le comté de Provence à la maiſon de Barcelone. Bertrand, fils de celui qui ſuccomba dans cette entrepriſe, (Raimond II,) avoit épouſé Tibergè d'Omelas, ſœur de Rambaud comte d'Orange, qu'on a vu au nombre des troubadours. Leur fils Guillaume ſe qualifia prince d'Orange, par conceſſion de l'empereur Frédéric I. Cette principauté a paſſé ſucceſſivement par des mariages, de la maiſon de Baux dans celle de Châlon, & de celle-ci dans celle de Naſſau.

Guillaume combla de biens & d'honneur le troubadour : il lui procura, dit l'hiſtorien provençal, la connoiſſance de pluſieurs ſeigneurs ; ce qui apparemment étoit un grand avantage, du moins dans la carrière de la fortune.

Un ſirvente de Vaqueiras prouve ſon zèle pour la maiſon de Baux, dont il éprouvoit la bienfaiſance. Vingt années de guerre, qu'elle ſoutint contre la mai-

ſon de Barcelone, furent une ſource de déſaſtres. Hugues de Baux y perdit beaucoup, & fut obligé enfin de ſe ſoumettre à l'hommage. C'eſt de lui qu'on doit entendre ce ſirvente.

Le poëte reproche à deux ſeigneurs, Adhémar & Guinend, d'avoir abandonné le ſeigneur de Baux en des conjonctures ſi critiques. Il ajoute : » Guinend » ſe tranquilliſe & ſerre ſes armes, tandis qu'on ravage les terres de ſes amis. » Il s'amuſe chez lui à babiller plus qu'un » mendiant qui demande l'hoſpice. Et cependant ſon château de Mornas, le » comte (de Barcelone) en jouit paiſiblement....... Beau, grand, d'une » figure à ſe faire craindre de ſes ennemis, s'il veut acquérir de la gloire, il » faut que ſa valeur ſoit égale à ſa naiſſance. Qu'il combatte, qu'il faſſe la » guerre en brave jeune homme. Ou, » s'il veut la paix, qu'il perde tout. C'eſt » à lui de choiſir. «

Enſuite le troubabour accuſe de même Guillaume de Montpellier de ne ſonger qu'aux plaiſirs, lui que nous vîmes, dit-il, jurer ſur les ſaints évangiles la guerre & le ravage. Il devoit ſuivre le parti du ſeigneur de Baux; mais le courage lui a manqué. Pareil reproche à Bernard d'Anduſe, dont le comté *ne s'eſt pas accru d'un ail.* » Que le ſeigneur de » Baux cherche un autre appui : car » celui-ci ne frappe point de ſa lance. » Hélas! il avoit cependant coutume de » ſe ſignaler par de beaux faits. Quel » dommage qu'il ſe démente ſi tôt, tan» dis qu'il voit attaquer ſes parens les » plus glorieux! «

Un autre ſirvente regarde le roi d'Aragon, Alphonſe I, qui, après avoir cédé la Provence à Sanche ſon frere, fit la guerre avec chaleur au comte de Toulouſe Raimond V. On parloit de paix entre ces deux princes, lorſque Vaqueiras écrivit ſa pièce, où je ne vois

rien d'intéreſſant. Il s'étonne qu'un roi ſi vanté puiſſe faire trève ou paix, ſans avoir aſſiégé aucun château en deçà du Rhône. La paix ne vaudra rien, s'il ne fait reſtituer au prince d'Orange les terres que lui a enlevées le comte de Toulouſe, ſon parent & ſon plus méchant voiſin.

Paſſons à des objets plus curieux. Telle eſt d'abord la relation très-ſimple d'un tournoi, dont les acteurs ſont en général peu ménagés :

» Je vous dirai ſans façon qui ſe » comporta le mieux. Car perſonne ne » farde ou ne déguiſe moins que moi un » mauvais procédé, en chevalerie com- » me en galanterie . . . . . «

» Le ſeigneur de Baux * commença » bravement le premier. Son cheval avoit » belle encolure & larges flancs. Il parut

* Hugues de Baux, fils de Bertrand & de Tiberge d'Orange.

» ſi rude au choc, qu'il renverſa par terre
» avec ſa lance le brave comte R.....
» (ſans doute Raimond d'Agoult, comte
» de Sault;) & rendit boiteux vingt che-
» vaux, ſans ſe faire de mal. «

» Dans cette foule de combattans, je
» vis bientôt Dragonet *, monté ſur un
» petit cheval d'une force prodigieuſe.
» Le fougueux courſier fit perdre à Dra-
» gonet ſa vigueur & ſon alégreſſe. Il le
» jeta renverſé ſur le ſable, & ſe ſépara
» de lui ſans avoir regret à ſa compa-
» gnie. «

» Le comte de Beaucaire ** parut au
» tournoi ſur un cheval gris. Le ſeigneur
» Ponce de Montlaur ***, en joutant,

---

* Il paroît que c'eſt un nom ſuppoſé ; & nous n'en trouvons point l'application.

** La ſeigneurie de Beaucaire appartenoit aux comtes de Toulouſe, à la fin du douzième ſiècle : elle fut donnée en fief à Simon de Montfort par l'archevêque d'Arles en 1215.

*** Ce ſeigneur du château de Montlaur, dans

» délivra le cheval de ſon cavalier. Mais » le comte en remonta bien vîte un au» tre plus léger & plus propre à faire » joute. «

» Je vis Barral de Marſeille *, armé » magnifiquement, monté ſur un bon » courſier. Mais celui de N.... qui étoit » encore meilleur, le rencontra, le heur» ta, le mit en déſordre ſous une treille. » Barral tomba la tête en bas comme un » noyé. Enſuite il ratrappa ſon cheval, & » s'y retint par une oreille. «

» Ponce de Montdragon jouta auſſi » dans la lice. J'ai peine à le dire; je le » vis tomber ſur l'arène, ſans que ſa » lance fût rompue. Celui qui l'abattit

---

le diocèſe de Carcaſſonne, fut un des otages donnés en 1172, pour la ſureté de l'exécution du teſtament de Guillaume VII de Montpellier. (*Hiſt. du Languedoc*, t. 3. p. 29.)

* Barral de Marſeille eſt un des derniers vicomtes de cette ville. Sa fille épouſa Hugues de Baux.

» étoit un écuyer, monté ſur un cheval alezan, ſi maigre qu'on lui voyoit la groſſe veine du cou. Ponce ne ſe piqua point de prendre revanche : il alla chercher ailleurs une nouvelle joute. «

» Le ſeigneur de Mevaillon *, bien armé qu'il n'y manquoit rien, vint fièrement ſur un courſier arabe plus gros qu'une caille. Il jouta contre Nicolau **, dont il fit ſauter le caſque en pièces, ſans qu'il en reſtât une maille. Mais Nicolau ne fit qu'en rire, & dit qu'il ne s'en ſoucioit point. «

» Je vis arriver gaillardement dans la mêlée mon *avengues*, (ſans doute, le prince d'Orange,) ſur un cheval d'Eſ-

* Les ſeigneurs de Mevaillon, près du comté de Sault, étoient alors très-illuſtres. Guillaume VI, dernier comte de Forcalquier de la troiſième race, les nomma dans un acte ſes parens, ainſi que les ſeigneurs de Sabran.

** Perſonnage inconnu.

» pagne

» pagne impatient, & trop long-tems
» retenu. Il mit en déroute une com-
» pagnie de trois étrangers unis enſem-
» ble. Mais je n'entendis perſonne les
» plaindre, parce qu'ils étoient venus-là
» d'une terre étrangère. «

Une deſcription de tournoi, dans l'Arioſte, charmeroit l'imagination par des tableaux poétiques : celle-ci peut intéreſſer par le ton de plaiſanterie qui la diſtingue. Le poëte ſemble n'avoir vu ce grand ſpectacle que ſous une face ridicule.

Les troubadours aimoient à courir le monde, ainſi que les chevaliers. De la cour du prince d'Orange, Vaqueiras paſſa en Italie auprès de Boniface, marquis de Montferrat. Nous l'y verrons jouer un grand rôle. En paſſant à Gènes, il fit connoiſſance avec une femme, dont il voulut gagner le cœur, & qu'il trouva inflexible. C'eſt le ſujet d'une tenſon, dialogue naïf, où il s'exprime ainſi

en provençal, & la femme en génois:

VAQUEIRAS.

» Belle dame, je vous ai prié de vou-
» loir bien m'aimer ; car je ſuis votre
» eſclave. Vous êtes bonne, bien appri-
» ſe, & de toutes vertus remplie : vous
» êtes courtoiſe en tout point ; auſſi
» mon cœur s'eſt-il attaché à vous, plus
» qu'à mille autres Génoiſes. Ce ſera une
» œuvre de charité de m'aimer. Vous
» me rendrez plus content, que ſi je poſ-
» ſédois la ville de Gènes, avec toutes
» les richeſſes qu'elle contient. «

LA GÉNOISE.

» Juif que vous êtes, vous n'avez
» nulle courtoiſie en m'importunant ſur
» ce que je ne veux faire. Non, jamais
» je ne ſerai votre amie, duſſé-je vous
» voir à mes pieds éternellement. Je t'é-
» tranglerai plutôt, Provençal malotru.
» J'ai un mari plus beau que toi. Paſſe

» ton chemin, & va chercher fortune ail-
» leurs. «

VAQUEIRAS.

» Dame gentille & diſcrète, gaie ; bonne & ſenſée, que votre bonté m'aſſiſte. Car joie & honneur vous guident, auſſi-bien que courtoiſie, mérite, raiſon, & toute autre vertu. C'eſt pourquoi je ſuis votre fidelle amant, ſans réſerve, franc, humble & ſuppliant. Mon amour, auquel je me complais, me preſſe & me domine ſi fort ; que vous feriez la meilleure action, ſi j'étois bien voulu & aimé de vous. «

LA GÉNOISE.

» Tu es fou de me tenir ſemblables propos. Va-t-en comme tu es venu. Tu n'a pas le ſens d'un chat. Je ferois choſe infâme, de t'accorder ta demande. Quand tu ferois fils de roi, je n'y conſentirois point. Me prends-tu pour

» une ſervante ? Par ma foi, tu ne m'au-
» ras pas. Les Provençaux ſont de trop
» méchantes gens. «

VAQUEIRAS.

» Dame, ne me ſoyez pas trop rigou-
» reuſe : cela n'eſt convenable ni décent.
» Il me convient à moi, s'il vous plaît,
» de vous faire ma prière ; de vous dire
» que je vous aime de tout mon cœur ;
» de vous conjurer de finir ma peine,
» de vous proteſter que je ſuis votre
» homme & votre eſclave. En conſidé-
» rant votre beauté, fraîche comme ro-
» ſée de mai, je ne vois rien de ſi beau.
» Je vous aimerai donc ; & ſi vous trom-
» pez mon amour, ce ſera bien offenſer
» Dieu. «

LA GÉNOISE.

» Je n'eſtime pas un génois (monnoie
» du pays) ton parler provençal. Il ne
» me perſuadera point. Je ne t'entends

» pas plus qu'un Allemand, Sardainien » ou Barbarin. De toi je ne me ſoucie » nullement. Ceſſe de m'en conter. Si » mon mari le ſavoit, je m'en trouverois » mal. Laiſſe-moi en repos. «

La naïveté groſſière de ce dialogue eſt l'image des mœurs du tems, qui juſques dans les cours & dans le commerce des muſes, conſervoient un fond de ruſticité. Le poëte peint ſa Génoiſe fort impolie ; mais il ne diſſimule pas l'idée qu'on avoit en Italie des Provençaux, dont les excès dans le royaume de Naples n'augmentèrent que trop enſuite la haine des Italiens.

Boniface, marquis de Montferrat, fut pour lui un bienfaiteur éclairé & généreux. Selon notre hiſtorien, Vaqueiras ſe perfectionna tellement à ſa cour, dans l'art de la guerre comme dans la poéſie, qu'il s'attira une grande eſtime. Ces deux talens faiſoient l'admiration du marquis. Pour l'en récompenſer, il l'éleva au rang

de chevalier, il le fit même ſon compagnon d'armes & de vêtemens : c'eſt-à-dire, qu'il ſe l'attacha comme ſon *frere d'armes*, union la plus étroite parmi les guerriers ; & qu'il lui donna des habits entièrement ſemblables aux ſiens, diſtinction enviée dans les cours. Tant de faveur ne pouvoit ſe ſoutenir qu'avec un rare mérite.

Chevalier & troubadour diſtingué, Vaqueiras avoit de grands avantages pour les aventures de galanterie. Il devint amoureux de Béatrix, ſœur de Boniface, & femme du ſeigneur de Del-Carat, près de Savone. Cette dame demeuroit chez ſon frere. A en juger par une petite ſcène dont notre poëte fut témoin, elle joignoit aux charmes de ſa perſonne des goûts de chevalerie bien ſéduiſans. Un jour le marquis entra chez elle, au retour de la chaſſe, & après ſa viſite laiſſa ſon épée dans la chambre. Béatrix, reſtée ſeule, ſe dépouille de la

robe traînante qu'elle portoit, (son *sur-cot;*) elle prend l'épée, se la ceint comme un chevalier, la tire du fourreau, la jette en l'air, la reprend avec dextérité, en espadonne à droite & à gauche. Cet amusement fini, elle remet l'épée à sa place. Vaqueiras l'observoit par une fente de la porte. C'est ce qui lui suggéra le nom de *Bel-cavalier*, sous lequel il désigne la dame dans ses chansons.

Le respect lui fit long-tems cacher son amour. Il se contentoit de chanter d'un ton mystérieux, » la meilleure, la plus » vraie, la plus brave & la plus parfaite » des dames. « Il se plaignoit de ses peines, de ses espérances trompeuses. Il craignoit de dire quelque folie en se déclarant. Il assuroit que *Bel-cavalier* lui avoit dérobé le cœur; il la supplioit de ne pas lui reprocher la distance, que la fortune & le mérite mettoient entre elle & lui: » Car ce ne seroit pas une » chose honnête, d'offenser en paroles

» celui qui n'eſt déjà que trop malheu-
» reux de ne pouvoir réuſſir, ni par ſes
» ſoumiſſions ni par ſes prières. « Ces chanſons reſſemblent à mille autres. Le troubadour brillera davantage ailleurs.

Béatrix, comme il le ſouhaitoit, devina l'objet de ſa flamme. En affectant de l'ignorer, elle donnoit néanmoins à Vaqueiras des marques d'eſtime & de bienveillance, capables de l'enhardir. Enfin il réſolut d'ouvrir ſon cœur. Voici une de ces converſations naïves qu'on doit regarder en partie comme ſuppoſées par l'hiſtorien, mais qui nous retracent, avec autant d'utilité que d'agrément, le caractère ingénu des mœurs antiques.

Profitant de l'accès favorable qu'il trouvoit auprès de Béatrix, le chevalier lui dit un jour : » Daignez, madame,
» me donner conſeil; j'en ai un beſoin
» preſſant. J'aime une dame gentille &
» pleine de mérite. Je vis avec elle en

» grande familiarité, ſans oſer lui dire le » bien que je lui veux, ſans oſer même » le laiſſer voir, encore moins la prier » d'amour : tant je redoute ſon mérite & » ſa vertu. Pour Dieu & par pitié, dites- » moi de grâce ſi je dois me laiſſer mou- » rir, pour demeurer dans le ſilence & » dans la crainte, & ſans prier d'amour » celle qui poſſede mon cœur & ma vo- » lonté. «

La dame pénétroit ſes ſentimens, & les approuvoit. Touchée de pitié : » En- » core faut-il bien, Rambaud, répondit- » elle, que tout amant loyal, qui aime » une dame de mérite, pour laquelle il a » autant de crainte que de reſpect, lui » explique ſes ſentimens avant de ſe » laiſſer mourir. Je vous conſeille de » déclarer votre amour, & de prier celle » que vous aimez, de vous retenir pour » ſerviteur & ami. Si la dame eſt ſage & » courtoiſe, je vous aſſure qu'elle ne le » prendra ni à mal ni à déshonneur,

» qu'elle vous en eſtimera même davan-
» tage. Car vous êtes un ſi bon cheva-
» lier, qu'il n'y a point de dame au
» monde, qui ne doive vous choiſir vo-
» lontiers pour tel. J'ai bien vu madame
» de Saluces ſouffrir l'amour de Pierre
» Vidal, la comteſſe de Burlatz celui
» d'Arnaud de Marveil, madame Marie
» de Ventadour celui de Gaucelm Fai-
» dit, & la vicomteſſe de Marſeille,
» femme du ſeigneur Barral, celui de
» Folquet de Marſeille. C'eſt pourquoi
» je vous garantis ſur ma parole & ſauve-
» garde, que vous pouvez la requérir
» d'amour. «

Cette énumération ſeule inſpireroit quelque défiance ſur la fidélité de l'hiſtorien. Mais il ne s'agit point ici de critique.

Sur une garantie ſi flatteuſe, Vaqueiras déclare l'objet qu'il aime. » Soyez le
» bien venu & le bien trouvé, lui dit ſa
» dame. Tâchez de plus en plus de va-

» loir, de bien faire & de bien dire. Si
» jamais vous avez été gai & amoureux,
» vous devez faire de nouveaux efforts
» pour l'être davantage. « Elle le retint
ainsi pour son chevalier. Tout ce récit
n'annonce que des sentimens honnêtes,
& s'accorde avec les idées de la chevalerie
sur le pur amour.

Vaqueiras chanta son bonheur d'une
manière digne de l'événement :

» Amour, pour qui je pleure & je
» soupire, apprends-moi quelles sont tes
» lois. J'ai demandé conseil à la plus
» charmante des dames. Elle m'a répondu
» d'élever mes désirs aussi haut que
» je pourrois, m'assurant que j'en retire-
» rois de l'avantage & de l'honneur. Per-
» sonne n'aime en si haut lieu, ni une si
» bonne dame. Je l'aime, suivant son
» propre conseil, plus que Pirame n'ai-
» ma jamais Thisbé..... Qu'on ne me
» condamne point de m'éloigner pour
» elle de Monteil & d'Orange. Non, je

» n'ai rien vû de ſi accompli. Je ſerois
» roi de France & d'Angleterre, que je
» quitterois ces deux royaumes pour la
» ſervir. «

Il dit dans une autre chanſon :

» Je ne croyois pas qu'Amour pût
» jamais me dominer, ni qu'aucune da-
» me pût me tenir en ſa puiſſance. Mais
» la jeuneſſe & la beauté, la figure ai-
» mable, les diſcours enjoués & enchan-
» teurs de mon *Bel-cavalier* m'ont appri-
» voiſé. Lorſqu'un cœur dur s'adoucit
» par amour, il ſait mieux aimer qu'un
» cœur naturellement tendre. Celle que
» j'aime eſt la plus belle, eſt la plus eſti-
» mable des dames. Je n'y trouve rien à
» ajouter ni à retrancher. Courtoiſe,
» gaie, avenante, remplie d'honneur,
» ſachant quand il le faut être ſage, &
» quand il le faut être folle, il ne lui
» manque aucune perfection..... Que
» Dieu m'en faſſe obtenir la conquête !
» Je crains, madame, de ne point attein-

» dre à la félicité où j'aſpire : car avec
» des vues trop élevées, on riſque d'être
» précipité de plus haut.... Vous avez
» tout, excepté merci ; & c'eſt merci
» que je vous demande. Bonne dame,
» ne croyez pas les envieux qui médiſent
» de moi. «

En effet, les médiſans lui firent tort, comme nous le verrons dans la ſuite. Cette pièce fut apparemment compoſée lorſqu'ils commençoient à répandre des nuages de mauvais augure.

Voici un poëme en l'honneur de ſa maîtreſſe, plus intéreſſant par l'invention, par les images, & par le ſtyle, que toutes les autres pièces. C'eſt un tableau vraiment poétique, où des traits du génie ſe font remarquer. Il a pour titre *Lo carros*, faiſant alluſion à l'uſage établi alors en Italie, d'arborer ſur un chariot le principal étendard : les combattans n'avoient rien plus à cœur, les uns que de défendre ce chariot, & les

autres que de s'en rendre maîtres. L'idée d'une guerre entreprise par jalousie, contre l'héroïne du troubadour, & soutenue avec gloire, paroîtra moins surprenante, si l'on se rappelle comment *Bel-cavalier* savoit manier les armes.

» Les dames de ce pays veulent com- » mencer une méchante guerre, à l'exem- » ple des *vilains* (des paysans) qui se » révoltent contre leur seigneur. Elles » veulent, soit en plaine, soit en mon- » tagne, construire un château avec des » tours. Car l'honneur de madame Béa- » trix, amoureuse de la gloire, s'est tel- » lement élevé au-dessus d'elles, que » toutes sont résolues d'élever étendard, » guerre, feu, fumée & poussière.

» Déjà la Commune s'assemble pour » faire des murs & des fossés. Les vieilles » accourent au signal, furieuses d'avoir » perdu leur jeunesse, leur beauté & leur » mérite. Que de joutes la fille du mar- » quis d'Este n'aura-t-elle pas à soutenir?

» car elle eſt en poſſeſſion de toutes les
» courtoiſies & vertus : elle ne veut pas
» plus reſter en paix que ſon pere, quand
» une fois il ſe trouve au combat.

» Les dames de Verceil ont deſſein de
» venir à l'armée. Agnès de Lantu &
» de Vintimille s'empreſſe de recouvrer
» ſon honneur. Elles accourent en cette
» ville, qu'elles nomment Troie. Mada-
» me de Savoie en a reçu le gouverne-
» ment.

» Elles veulent que Béatrix leur ren-
» de la jeuneſſe par de-là le mont Cénis.
» Les comteſſes invitent la nouvelle
» ville à guerroyer ſans ceſſe la dame,
» qui eſt ſi belle & ſi bonne, qui leur
» ôte la beauté, & dont le teint eſt in-
» comparable.

» La gouvernante annonce fiérement
» qu'elle donnera bataille. Elle ſonne la
» cloche. La vieille Commune avance en
» hâte. Madame de Savoie aſſigne à
» chacune ſon poſte. Elle ſe plaint que

» madame Béatrix eſt devenue maîtreſſe
» ſouveraine de tout ce que la Com-
» mune poſſédoit ; elle dit que ſi elle ne
» le rend pas, il y aura bien du ſang
» répandu.

» Toutes leurs forces ſont raſſemblées.
» Elles ſortent de la ville ; elles font mar-
» cher le chariot qui porte leur éten-
» dard ; elles s'arment de cuiraſſes & de
» carquois. Le combat commence. On
» ne doute point que Béatrix ne perde
» bientôt toute ſa gloire. Mais fuſſent-
» elles quatre contre une, elles n'y ga-
» gnèront rien.

» Les voilà qui font tendre engins,
» trébuchets & mangonaux. Elles allu-
» ment le feu grégeois, font voler des
» dards, ſapent les murs avec des béliers.
» L'héroïne aux nobles manières ne veut
» pas ſe rendre.

» Elle monte à cheval, armée de ſa
» ſeule vaillance, ſans cuiraſſe ni pour-
» point. Elle ſe précipite dans la mêlée,

» portant une mort certaine à quiconque
» se présente. Elle serre ses ennemies,
» les frappe impétueusement, les met en
» déroute. La vieille Commune est cons-
» ternée. Béatrix les poursuit jusques
» dans leur Troie, & les y enferme. «

Plus de tels éloges étoient agréables à la princesse, plus les envieux du troubadour s'efforçoient de le ruiner dans son esprit. On connoît la perfide adresse des courtisans, pour saisir un endroit foible où ils puissent porter le coup fatal. La vanité domine la plupart des femmes, & que ne peut-elle pas au sein de la cour ? C'est le ressort qu'ils mirent en jeu. En présence de toutes les dames, ils dirent à Béatrix : » Qui est donc ce
» Rambaud de Vaqueiras, quoique le
» marquis l'ait fait chevalier, pour aimer
» si haute dame que vous êtes ? Sachez
« que cela ne fait honneur ni à vous ni
» au marquis ? « Enfin, selon le langage naïf de l'historien provençal, *tant médi-*

rent de côté & d'autre, comme ſont les méchantes gens, que madame Béatrix s'en courrouça contre Rambaud. Et quand il la prioit d'amour & lui crioit merci, elle n'entendoit point ſes prières : au contraire, lui diſoit qu'il devoit porter ſon amour à d'autres dames qui fuſſent faites pour lui, & qu'elle n'auroit jamais autre choſe à lui dire.

Le bonheur de Vaqueiras ſe diſſipe comme un ſonge. Un noir chagrin le dévore. Il ceſſe de chanter l'amour ; & le dépit lui dicte ce ſirvente injurieux contre le beau ſexe :

» Soyez beau, gentil, généreux, & » ne ſoyez pas riche : toutes vos bonnes » qualités ne vous ſerviront de rien.... » Mais avec de l'argent, un homme de » la plus vile eſpèce, méchant, puant, » ſera bien venu auprès des dames. Elles » me feroient toute ſorte de careſſes & » d'embraſſades, que je ne voudrois au- » cun commerce avec ces femmes fauſ-

» ses, que Dieu confonde..... Je n'ai
» pas les femmes en haine ; & qu'on ne
» croie point que je me plaise à en dire
» du mal. Je souffre de les voir prodi-
» guer leurs charmes à gens qui en sont
» indignes..... Aussi dès que je pourrai
» sortir de leurs mains, je n'y retournerai
» pas de si tôt. «

Dans quelques autres pièces, le troubadour se plaint avec amertume de l'infidélité dont il accuse sa dame. De telles injures paroissent impardonnables. La réconciliation se fit néanmoins avec une singulière facilité.

A la cour du marquis Boniface arrivèrent deux jongleurs de France, qui jouoient parfaitement du violon. Un jour qu'ils exécutèrent une *stampide*, dont tout le monde fut enchanté, Vaqueiras, loin de partager le plaisir commun, demeuroit plongé dans la tristesse.
» Qu'avez-vous, seigneur Rambaud, lui
» dit Boniface? Pourquoi ne pas vous

» réjouir à entendre de ſi beaux airs, & » à voir une ſi belle dame qu'eſt ma » ſœur, la plus brave du monde, & qui » vous a retenu pour ſon ſerviteur? « — *Je n'ai pas ſujet d'être joyeux*, répondit-il ſéchement. Le marquis en ſavoit la raiſon. Réſolu de lui rendre le repos & la joie, il dit à ſa ſœur : » Pour l'a» mour de moi & de toute la compa» gnie, je veux que vous daigniez prier » Rambaud de s'égayer pour l'amour de » vous, de ſe réjouir & de chanter com» me il faiſoit auparavant. « On voit que la galanterie du poëte n'étoit point de nature à exciter les ſoupçons. La dame ſe rendit complaiſante aux vœux du marquis.

Vaqueiras, encore plus docile aux ordres de ſa maîtreſſe, compoſa une chanſon qu'elle lui avoit demandée. Les couplets en ſont de dix-huit vers, dont pluſieurs de deux ſyllabes, & qui riment tous, excepté trois, en *a* muet. On lui

donne le nom de *ſtampide*, dont il ne reſte que cet exemple. L'air étoit le même qu'avoient joué les jongleurs. Voici la ſubſtance de cette chanſon :

» Le premier de mai & les rians apa-
» nages ne peuvent me plaire, tant que
» je ne recevrai point de votre part un
» joyeux meſſager, qui faſſe mourir de
» rage les jaloux. Ne les faites pas rire,
» je vous prie, à mes dépens. Je ne ſur-
» vivrois point au jour funeſte que je
» vous aurois perdue ? Mais comment
» vous perdre, ſans vous avoir ? Je n'ai
» jamais fait que vous aimer, vous déſi-
» rer & vous craindre. « Il fait enſuite les plus grands éloges de ſon *Bel-cavalier*, & lui jure l'amour le plus ardent.

Ces aventures précédèrent l'an 1204, époque où va s'ouvrir une ſcène qui intéreſſe encore davantage.

Innocent III, dont nous avons raconté ailleurs les entrepriſes contre le malheureux comte de Toulouſe, faiſoit

prêcher en France une croiſade contre les Turcs. Le comte de Champagne en devoit être le chef. Il mourut. On choiſit pour lui ſuccéder le duc de Bourgogne & le comte de Bar ; mais l'un & l'autre ayant refuſé, on eut recours au marquis de Montferrat. Frere du fameux Conrad, qui, dans les croiſades précédentes, étoit devenu prince de Tyr, & avoit été proclamé roi de Jéruſalem peu de jours avant ſa mort, Boniface devoit être porté plus qu'un autre à cette expédition. Il accepta le commandement, paſſa en France où il prit la croix, & concerta l'entrepriſe avec les principaux ſeigneurs du pays.

Le troubadour ſaiſit l'occaſion de célébrer ſon protecteur. L'enthouſiaſme des croiſades ſemble reſpirer dans ſa pièce :

» On peut voir maintenant que Dieu » ſe plaît à récompenſer les bons. Il a » élevé la gloire du marquis de Mont-

» ferrat, si haut par dessus les plus bra-
» ves, que les croisés de France & de
» Champagne l'ont demandé au ciel,
» comme le meilleur de tous pour recou-
» vrer le sépulcre. Ce preux marquis,
» Dieu lui a donné de courageux vas-
» saux, de grandes terres, de grandes
» richesses, pour lui assurer plus de suc-
» cès....

» Celui qui fit l'air, le ciel, la terre,
» la mer, le chaud, le froid, le vent,
» la pluie & le tonnerre, veut que nous
» passions tous la mer à sa suite; comme
» Gui, Gaspard & Melchior * allèrent à
» Bethléem, où les Turcs nous enlèvent
» plaines & montagnes, *sans que Dieu*
» *dise un mot*.... Puisse S. Nicolas gui-
» der notre flotte! Que les Champenois
» dressent leur bannière. Que le marquis
» crie *Montferrat;* que le comte Bau-

* C'est ainsi qu'on appeloit alors les trois Mages.

» douin crie *Flandre* *. Que chacun
» frappe si rudement qu'il brise lances
» & épées. Nous aurons bientôt mis les
» Turcs en déroute..... Que le vail-
» lant roi d'Espagne fasse des conquêtes
» sur les Maures, tandis que le marquis
» tiendra la campagne & fera des siéges
» contre le soudan.

» *Bel-cavalier*, pour qui je fais des
» airs & des paroles, je ne sais si pour
» vous je prendrai ou quitterai la croix.
» Car vous me plaisez tant quand je
» vous vois! & je suis si affligé, quand
» je ne vous vois pas! «

Rarement l'amour affoiblissoit l'ardeur militaire, surtout dans les occasions de croisades: il excitoit plutôt les guerriers à se montrer dignes de leurs dames par de grands exploits. Vaqueiras fut cepen-

* Baudouin, comte de Flandre, étoit un des principaux croisés. Il fut élu empereur, après la prise de Constantinople.

dans

étant fâché, ſelon l'hiſtorien, de s'embarquer avec le marquis. Il ſouhaitoit reſter auprès de Béatrix; & il ne s'éloigna que parce qu'il y auroit eu de la honte à refuſer. Du reſte, on connoîtroit mal le cœur humain, ſi l'on croyoit les héros exemts de foibleſſes.

Cette guerre, ſanctifiée par les erreurs du ſiècle, déshonora le nom chrétien par la priſe de Conſtantinople, au lieu de ruiner la puiſſance des muſulmans. Les croiſés partagèrent en 1204 leurs conquêtes. Le marquis de Montferrat eut le royaume de Salonique & l'île de Candie. Il enrichit Rambaud de Vaqueiras, qui toujours occupé de ſa belle Béatrix, chanta ainſi ſes regrets déſeſpérans:

» Que me ſervent mes conquêtes; » mes richeſſes & ma gloire? Je m'eſtimois bien plus riche, lorſqu'amant » fidelle, j'étois aimé. Je ne connois » d'autre plaiſir que celui d'amour. Inu-

» tilement ai-je de grands biens, de
» grandes terres. Plus ma puiſſance &
» ma richeſſe augmentent, plus je ſens
» de douleur au fond de l'ame, éloigné
» de mon *Bel-cavalier.* «

Une longue pièce très-curieuſe, que l'on va lire, donnera cependant lieu de ſoupçonner le troubadour d'avoir eu peu de déſintéreſſement. Il vante ſes ſervices au marquis, en homme qui ſollicite de nouvelles récompenſes. L'éloge de l'un & de l'autre eſt tourné d'une manière ſi naïve, & revêtu d'images ſi neuves pour nous, que je connois peu de morceaux plus dignes de cette hiſtoire.

» Vaillant marquis, ſeigneur de Mont-
» ferrat, je remercie Dieu dont vous
» avez reçu tant d'honneur. Car nul
» chrétien, portant couronne, n'a plus
» conquis, plus dépenſé, plus donné
» que vous. En vous, j'ai trouvé un bon
» ſeigneur, qui m'a nourri, équipé, élevé

» d'un bas état aſſez haut ; qui de rien
» m'a fait un chevalier priſé, agréé en
» cour & loué des dames. Je vous ai
» ſervi de bonne foi & de bon cœur. En
» maints bons lieux, j'ai courtiſé les
» dames avec vous. J'ai avec vous che-
» vauché en maintes guerres. J'y ai per-
» du & gagné, reçu & donné des
» coups..... Je vous ai aidé à conqué-
» rir des empires, royaumes, duchés,
» terres étrangères, îles & comtés ; à
» prendre des princes & des rois, à vain-
» cre chevaliers armés, à forcer villes
» & palais. Avec vous, j'ai chaſſé l'em-
» pereur de Romanie, que vous avez
» dépouillé pour donner l'empire à un
» autre *. Et ſi par vous je n'étois élevé
» en grande richeſſe, il ne paroîtroit pas
» que j'euſſe été avec vous, ni que je

* L'empereur de Romanie étoit Alexis Murzuphle. Les croiſés donnèrent l'empire au comte de Flandre.

» vous eusse servi. Vous savez, seigneur
» marquis, que c'est la pure vérité. «
» Quand nous assaillions autrefois
» Azaistrigo *, quatre cents chevaliers
» vous poursuivoient à force d'éperons.
» Avec dix compagnons seulement, vous
» retournâtes sur eux ; & ils vous crai-
» gnirent plus que la grue ne craint le
» faucon. J'allai à vous, que vous aviez
» grand besoin de moi. Nous relevâmes
» le marquis Albert qu'on avoit désar-
» çonné. J'ai été en dures prisons, pour
» vous avoir utilement servi dans vos
» guerres. Pour vous, j'ai livré beau-
» coup d'assauts, brûlé nombre de mai-
» sons, fait quantité de bons coups. Et
» vous le savez, je n'en ai guère été
» bien payé. A Messine, je vous couvris
» de mon manteau : je vins bien à pro-

* Nom de lieu inconnu. Le marquis Boniface avoit soutenu une longue guerre contre la ville d'Asti. Notre poëte fait, sans doute, allusion aux événemens de cette guerre.

» pos au combat, dans le tems que
» vous aviez au visage & à la poitrine
» carreaux, lances, flèches, épées &
» coutelas. Et quand vous prîtes Ron-
» dasso, Paterno, Palerme, Calatagiro *,
» &c ; je fus le premier sous votre ban-
» nière. «

» Puis quand vous allâtes à la croi-
» sade, je n'avois point envie, Dieu me
» le pardonne, de passer outre mer. Mais
» pour me rendre à vos instances, je
» pris la croix & fis ma confession .... «
» J'allai sous votre étendard vers Bla-
» querne ** ; je portai des armes telles
» qu'un Brabançon ***. Je combattis sur

* Après la mort de Tancrède, dernier roi de Sicile, de race normande, l'empereur Henri VI enleva ce royaume au fils de Tancrède. Le marquis de Montferrat servit utilement l'empereur dans cette guerre.

** Palais à Constantinople.

*** Les Brabançons étoient pesamment armés.

» le perron au-dessous de la tour, & je
» fus blessé au travers de mon armure.
» Je combattis si près du palais, que le
» félon empereur grec fut abattu, ce
» méchant, qui avoit tué son frere en
» trahison. Quand il vit la fumée & la
» flamme, les murailles percées en plu-
» sieurs endroits; quand il vous vit dans
» la campagne combattre à outrance,
» gaiement & sans vous épargner, (vous
» n'étiez qu'un contre cent;) quand il
» vit le comte de Flandre, les François,
» Bretons, Allemans, Lombards, Bour-
» guignons, Espagnols, Gascons & Pro-
» vençaux, tous en bataille, infanterie
» & cavalerie; cet empereur, ayant le
» cœur aux talons, ses vils Grecs se sau-
» vant de toutes leurs forces, sans tour-
» ner bride pendant plus d'une lieue,
» nous les poursuivîmes comme le loup
» fait l'agneau. C'étoient des aiglons &
» nous des autours. L'empereur s'enfuit
» à la dérobée, nous laissant le palais de

» Bucaléon *, & ſa fille ſi gentille. Vous
» ſavez, & tous ceux qui ſont avec vous
» le ſavent, que je ne dis pas un mot que
» de vrai. J'ajoute que votre rénommée
» s'eſt tellement accrue par mes vers &
» mes chanſons, qu'elle ira juſqu'à la
» dernière poſtérité. Lorſque bon vaſſal
» ſert un bon ſeigneur, il lui en revient
» honneur & récompenſe. C'eſt pourquoi
» j'attends de vous bon profit & bons
» préſens. «

» Seigneur marquis, je veux vous
» rappeler tous les hauts faits de vos
» premières campagnes. Donner des le-
» çons eſt notre devoir; & les faits écla-
» tans de votre jeuneſſe doivent ſervir
» d'inſtruction à ceux qui voudront en-
» trer dans le chemin de la gloire. Votre
» bravoure vous éleva tant, qu'on vous
» loua comme ſeigneur, & moi, comme
» bachelier. «

* Palais de Conſtantinople, ſelon Ducange.

» Souvenez-vous de mon attache-
» ment passé, des grandes actions que
» nous fîmes sur mer, lorsqu'au milieu
» du souper, vous enlevâtes du plus fort
» retranchement, au marquis Malaspina,
» la dame Soldina : vous la donnâtes à
» Poncet d'Aquilane, qui étoit au lit
» malade d'amour pour elle. Qu'il vous
» souvienne du jongleur Aimonet, qui
» vous apporta des nouvelles de Jaco-
» bina, qu'on vouloit emmener en Sar-
» daigne pour la marier malgré elle :
» qu'il vous souvienne comme elle vous
» embrassa en prenant congé de vous,
» & vous priant d'une manière si tou-
» chante de la défendre contre l'injustice
» de son oncle. Vous fîtes monter à che-
» val cinq écuyers, des meilleurs. Nous
» courûmes la nuit, après souper ; moi-
» même je l'enlevai du parc, & tout le
» monde poussa de grands cris. Des fan-
» tassins & des cavaliers nous poursuivi-
» rent ; nous prîmes aussitôt le parti de

» nous ſauver. Nous penſions être hors
» de péril, quand nous voilà attaqués
» par ceux de Piſe. Voyant tant de che-
» valiers nous ſerrer de près, tant d'écus
» briller, tant de bannières voltiger au
» vent; il ne faut pas demander ſi nous
» eûmes peur. Nous nous cachâmes en-
» tre Albergue & Final. Là nous enten-
» dîmes de toutes parts ſonner cornets
» & clairons, & crier maints ſignaux.
» Nous reſtâmes deux jours ſans boire
» ni manger. Nous en allant le troiſième
» jour, nous rencontrâmes au paſſage
» douze voleurs; & nous ne ſavions
» quel parti prendre: car on ne pouvoit
» les attaquer à cheval. J'allai contre eux
» à pied. Je reçus un coup de lance;
» mais j'en bleſſai trois ou quatre, &
» leur fis tourner le dos à tous. Mes com-
» pagnons me joignirent; nous forçâ-
» mes les voleurs d'abandonner le paſ-
» ſage; & alors vous pûtes paſſer en
» ſureté. «

N v

» Il vous souvient sans doute comme
» nous dînâmes gaiement, quoique nous
» eussions peu à manger, n'ayant qu'un
» seul pain, & rien à boire. Le soir nous
» arrivâmes à Nice chez Puiclair. Il
» nous reçut avec tant de joie, que si
» vous eussiez voulu, il vous auroit fait
» coucher avec sa fille Aiglète, au beau
» visage. Vous le matin, comme bon
» seigneur & brave baron, vous donnâ-
» tes en mariage Aiglete à Gui Adhé-
» mar de Monteil; vous donnâtes de
» même à Anselme Jacobina, & lui fites
» recouvrer son comté de Vintimille, en
» dépit de son oncle qui l'en vouloit
» dépouiller. «

» Si j'entreprenois, seigneur, de ra-
» conter toutes vos grandes actions,
» dont je fus témoin, nous pourrions
» être ennuyés l'un & l'autre, moi de
» dire, & vous d'entendre. Plus de cent
» pucelles vous ai-je vu marier à des
» comtes, à des marquis, & à des ba-

» rons de haut rang, ſans que jamais
» jeuneſſe vous fît pécher avec aucune.
» Plus de cent chevaliers vous ai-je vu
» établir par don de fief, & cent autres
» pareillement détruire & ruiner ; éle-
» vant les bons, abaiſſant les faux & les
» mauvais. Tant de veuves & tant d'or-
» phelins vous ai-je vu conſoler, &
» tant de malheureux ſecourir, qu'ils
» devroient vous mener en paradis, ſi
» par merci on y peut entrer. Jamais
» homme digne de grace ne fut refuſé,
» quand il vous la demanda. Et pour
» dire vrai, Alexandre vous laiſſa, sei-
» gneur, ſa générosité ; Roland, le dou-
» zième pair, ſon courage ; & le preux
» Bérard, ſa galanterie & ſon beau
» parler. Dans votre aimable cour,
» règnent toutes les vertus, la magni-
» ficence des habits & la bonté des
» armes, les trompettes, les jeux, les
» violons & les chanſons. Et jamais ne
» vous plût portier, quand vous étiez à

» table, comme en ont les riches ava-
» ricieux. «

» Je puis me vanter, ſeigneur, que
» j'ai ſu me bien conduire dans votre
» cour, donner, ſervir, être complaiſant
» & diſcret. Je n'offenſai jamais perſon-
» ne; & nul ne peut me reprocher que
» jamais en guerre je vouluſſe m'éloi-
» gner de vous, ou que j'aie craint la
» mort, tant qu'il s'agiſſoit de travailler
» pour votre gloire. Tout le détail de
» votre vie m'étant connu, vous devez
» me faire plus de bien qu'à tout autre.
» Et cela eſt juſte, ſeigneur marquis.
» Vous trouverez en moi témoin, che-
» valier & jongleur. «

Un lecteur attentif peut faire beaucoup de réflexions ſur ce morceau. Il y obſervera, outre les traits qui caractériſent les anciennes mœurs, autant d'adreſſe que de ſimplicité. L'éloge du marquis rend excuſable celui du troubadour. Rarement oſeroit-on aujourd'hui

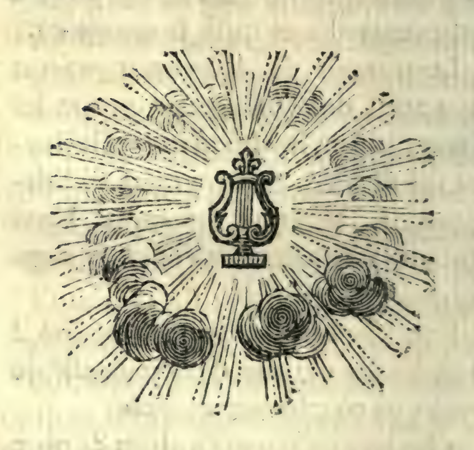
ſe louer ſoi-même de la ſorte, quand même on le pourroit avec juſtice. Mais on ramperoit davantage, on demanderoit avec baſſeſſe : & je doute qu'on en fût plus digne de faveur. C'eſt ainſi que dans Homère, les héros vantent leurs actions, leur mérite, & s'en font un titre pour demander ce qu'ils ſe croient dû.

Le marquis de Montferrat mourut en 1207, dans un combat contre les Turcs, laiſſant le Montferrat à Guillaume ſon fils aîné, & le royaume de Salonique, à Démétrius ſon cadet. Nous ignorons ſi Rambaud de Vaqueiras mourut avant ou après lui.

Dans une chanſon de ce poëte, où il ſe plaint des rigueurs de ſa maîtreſſe, je trouve un couplet remarquable :

» Le jour qu'amour fit choix de nous » deux, votre beauté m'inſpira la fierté » du paon lorſqu'il contemple les couleurs » de ſon plumage, & que tout orgueil- » leux il grimpe au haut des murs : il la

» conserve cette fierté, jusqu'à ce que,
» baissant la tête, il voie ses pieds. Ainsi
» les doux semblans de ma dame m'en-
» flent de vanité & de joie, jusqu'à ce
» qu'elle me fasse la guerre par un non. «





XXV.

LE DAUPHIN D'AUVERGNE & L'ÉVÊQUE DE CLERMONT.

D'où eſt venu le titre de Dauphin? & comment de la maiſon de Vienne s'eſt-il tranſmis à celle d'Auvergne? Ces queſtions intéreſſent peu l'hiſtoire des troubadours; mais la nature de notre ouvrage nous permet de les éclaircir en peu de mots.

Les tournois, où chaque ſeigneur portoit ſur ſon écu une marque diſtinctive, donnerent lieu probablement au titre dont il s'agit. Un comte d'Albon avoit pris un dauphin pour emblême. Il ſe ſignala dans les tournois. On vantoit le chevalier du dauphin. L'uſage prévalut bientôt de l'appeler ſimplement le Dauphin; & ce nom célèbre devint un titre de dignité pour ſes deſcendans. Il

passa dans la maison d'Auvergne, selon Baluse & Charier *, par une fille de Guigues III, comte d'Albon & de Vienne, qui épousa Guillaume VII, comte d'Auvergne. Celui-ci ayant été dépossédé contre le droit de représentation, par Guillaume VIII, son oncle, n'eut qu'un apanage considérable, qu'il transmit à sa postérité; son fils porta le premier le nom de Dauphin, & ce titre nouveau distingua sa branche de celle de Guillaume VIII.

LE DAUPHIN D'AUVERGNE est le même troubadour dont nous avons déjà parlé, dans l'article de Richard, roi d'Angleterre. On a vu leurs querelles, & les pièces qu'ils écrivirent l'un contre l'autre. Nos manuscrits nous fournissent d'autres faits & d'autres morceaux curieux.

---

* Baluse, *Hist. d'Auvergne*; Charier, *Hist. du Dauphiné*.

Ils repréſentent le dauphin comme un chevalier accompli ; le meilleur en armes & en amour ; le plus courtois, le plus ſenſé ; qui ſut le mieux compoſer des ſirventes, des couplets, des airs & des tenſons ; qui parloit enfin avec le plus de jugement & de grâce. Émule & protecteur des poëtes, ils les attiroit en foule auprès de lui, les honoroit, les combloit de biens. Hugues Brunet, Pierre d'Auvergne & Perdigon eurent beaucoup de part à ſes faveurs.

La ſageſſe que lui attribue l'hiſtorien provençal, ne s'accorde ni avec une prodigalité ruineuſe, ni avec une injuſte rapacité. Cependant, après avoir perdu en profuſions plus de la moitié de ſes biens, il en recouvra ou en amaſſa, dit-on, davantage par ſon adreſſe & ſon avarice. La magnificence dont il s'étoit fait trop d'honneur, le conduiſit à un excès déshonorant : car les mœurs d'alors flétriſſoient, ſurtout l'avarice, & ſembloient mettre

la prodigalité la plus folle au premier rang des vertus.

Voici, ſelon nos manuſcrits, une preuve de la léſine de ce Prince. Il étoit amoureux d'une dame nommée Marina, qui ayant demandé un jour au bailli de ſon amant, du lard pour fricaſſer des œufs, ne reçut que la moitié d'un jambon. C'eſt la matière d'une violente invective.

L'évêque de Clermont, frere du comte Gui couſin du dauphin, génie ſatirique & turbulent, fit un couplet pour relever ce trait de léſine avec aigreur. Le dauphin, bleſſé au vif, ſe vengea en poëte furieux. Il chanſonna l'évêque à ſon tour, lui reprochant ſes amours avec une femme, dont il l'accuſe d'avoir fait aſſaſſiner le mari, & ajoutant que, s'il n'étoit retenu par d'autres motifs, il tueroit volontiers un évêque extravagant.

Quelque nouvelle ſatire du prélat pro-

duisit le même effet que la première. Le dauphin riposta par un sirvente terrible, où il lui reproche de refuser la sépulture à ses meilleurs amis, si on ne le paye grassement; d'exiger des riches mille sous pour une bière, & d'employer le tribut qu'il lève sur les morts à prolonger la guerre contre le roi. Il prie Dieu de le haïr, autant que l'évêque aime l'Angleterre. C'est par des trahisons qu'il a reconnu, ajoute-t-il, les bontés du roi de France, qui lui avoit promis de le tirer de l'état de frere religieux *, pour l'élever en dignité. Est-il étonnant qu'il manque aux rois & aux seigneurs, puisqu'il manque à Dieu & à sa profession? L'envoi porte que le prélat médit de lui, tandis que lui il respecte le caractère du prélat: sans quoi il diroit tant de choses, qu'on le dépouilleroit de son évêché. Quel respect pour le caractère épiscopal!

* Il étoit chanoine d'Autun.

Il aſſuroit au commencement de la pièce, qu'il attendoit impatiemment le légat, pour faire dépoſer l'évêque. Dans l'ivreſſe de la paſſion, rien n'eſt plus facile que de ſe démentir ſoi-même.

Du reſte, Robert évêque de Clermont, méritoit par ſa conduite de très-grands reproches. Brouillé avec ſon frere le comte Gui, vraiſemblablement parce que ce dernier avoit abandonné le roi d'Angleterre pour ſervir Philippe-Auguſte, il ſaccagea ſes terres, & ne manqua pas d'y lancer un interdit général, plus funeſte ſouvent que les armes. Le comte recourut au pape Innocent III. L'archevêque de Narbonne eut commiſſion de lui rendre juſtice. Après une courte réconciliation en 1199, les animoſités & les violences ſe ranimèrent entre les deux freres. Le pape & Philippe-Auguſte, avec toute leur autorité, eurent peine à en arrêter le cours.

Nous avons deux autres pièces du

prélat contre son frere. Dans l'une adressée au troubadour Pierre de Maenzac, il dit que tout le monde feroit perdu, si le pouvoir du comte égaloit son envie de nuire. » Je ne sais combien de sots & » d'ignorans, ajoute-t-il à la fin, me di- » sent des folies. Et si le bon roi Philippe » ne s'en mêloit, tel chante contre moi, » qui en pleureroit bien. «

Dans la seconde : » Le comte veut » enseigner à un évêque à donner des » bénédictions. Il feroit mieux d'appren- » dre lui-même à jouter dans un tour- » noi : car je ne crois pas qu'il en ait » jamais vu aucun . . . . Plût à Dieu que je » vécusse en honneur, jusqu'à ce qu'il sur- » passe Roland en bravoure. «

Revenons au dauphin d'Auvergne. Il sembloit né pour les querelles : il en eut une honteuse avec Pierre Pélissier, bourgeois de la vicomté de Turenne, dont l'historien provençal vante le courage, la libéralité & la courtoisie. Ce bour-

geois acquit une considération au-dessus de son état ; vrai phénomène dans les siècles où le peuple n'avoit guère que l'avilissement en partage. Le vicomte de Turenne le fit bailli de toutes ses terres. C'étoit un emploi considérable, exercé ordinairement par les nobles. Le bailli assembloit les milices du ressort, publioit les ordres du seigneur, en poursuivoit l'exécution, faisoit la recette de tous les droits du domaine, passoit investiture aux acquéreurs, leur faisoit rendre hommage, &c. Il gouvernoit comme un ministre.

Le dauphin d'Auvergne, alors amoureux de la fille du vicomte, avoit besoin des services de Pélissier. Il le trouva prévenant & généreux : il empruntoit de lui, lorsqu'il venoit voir sa maîtresse ; mais empruntoit sans restituer. Pélissier demanda enfin l'argent qui lui étoit dû. Le dauphin affecta de méconnoître ses services, & cessa de fréquenter la maison

du vicomte, ſans doute pour n'avoir pas à rougir de ſes dettes ou à les payer. C'eſt ce que lui reproche le bailli dans un couplet, en ces termes:

» Je mande & ordonne au dauphin » de ne quitter ſa maiſon, & d'y manger » beaucoup, de peur qu'il ne maigriſſe. » Perſonne ne ſait manquer plus indigne- » ment à un ami. Quand il a eu tiré in- » térêts & capital, les meſſagers & les » couriers ont ceſſé d'aller; plus de let- » tres ni de billets depuis long-tems. On » ne tint jamais plus mal ſes promeſſes. » Mais il eſt jeune; il ſe corrigera. «

Une réponſe groſſière du dauphin fut tout le fruit de cette chanſon. Il répliqua ainſi:

» Vilain courtois, (pour lui reprocher ſa naiſſance & ſes airs de nobleſſe,) » vilain courtois, après avoir dépenſé en » folies & en débauches ce que vous a » laiſſé votre pere, croyez-vous donc » que je vous enrichirai de mon bien,

» en dépit de Dieu qui vous fit un fou
» de nature? Par ma foi, je vous jure
» que vous n'aurez rien de moi. Allez
» demander l'aumône comme un pélerin.
» Demandez-la en aveugle, & chantez
» contre ceux qui vous la refusent. «

Ce ton de grossièreté, si propre à faire sentir combien la politesse a changé les mœurs, se trouve encore plus choquant dans deux satires du dauphin contre des jongleurs. On n'en supporteroit pas même l'extrait.

Le dauphin d'Auvergne mourut en 1234, ainsi que l'évêque de Clermont, devenu archevêque de Lyon en 1227. Nostradamus ne les a connus ni l'un ni l'autre.



XXVI.

XXVI.

BERTRAND DE LA TOUR.

Un couplet du dauphin d'Auvergne contre BERTRAND DE LA TOUR, & ſa réponſe au dauphin, font toute la matière de cet article. Ce ſont des reproches mutuels ſur leur façon de vivre.

Le premier reproche au ſecond, qu'ayant été riche, puiſſant, valeureux, eſtimé, & ayant voyagé loin de ſon pays, il ſe renferme dans ſon château, avec ſes autours & ſes faucons; & que, lorſqu'il a vingt perſonnes chez lui, il croit tenir la fête de Noël ou de Pâques.

Bertrand répond, qu'il auroit mauvaiſe grace de vivre d'une autre manière, tandis que le dauphin lui donne l'exemple d'une vie encore plus retirée; ſuivant le proverbe, *Tel eſt le maître, tel doit être le valet.*

Il résulte de là que Bertrand étoit au service du dauphin, & qu'il cessa de vivre magnifiquement, lorsque celui-ci passa de la prodigalité à l'avarice qu'on lui reprochoit. Nos manuscrits donnent à entendre combien cette vie privée étoit honteuse dans l'opinion du temps; car ils observent que le premier couplet fut fait lorsque Bertrand eut *quitté valeur & générosité*.



XXVII.

DEUDES DE PRADES.

DEUDES DE PRADES, ainſi nommé du lieu de ſa naiſſance, en Rouergue, fut chanoine de Maguelone. Homme ſage, ſpirituel, lettré & compoſant bien, ſelon nos hiſtoires manuſcrites, il eut cependant peu de ſuccès dans le monde ; ſes chanſons y furent mal accueillies ; parce qu'elles n'étoient point inſpirées par l'amour.

Que veut dire l'hiſtorien provençal? Une vingtaine de pièces qui nous reſtent de ce troubadour, ſont pleines de galanterie & de ſentimens amoureux ; écrites d'ailleurs avec plus d'élégance que bien d'autres, dont les auteurs eurent de la réputation. Deudes apparemment vécut loin des cours, de ce théâtre où les talens poétiques alloient chercher & la

gloire & la fortune. Aujourd'hui même, le talent reſte quelquefois dans l'obſcurité, s'il n'a point l'art de ſe produire. Rien alors ne ſuppléoit à cet art ; ni l'imprimerie, qui répand au loin les ouvrages, ni le goût des lettres, qui excite la curioſité des lecteurs.

On jugera par les pièces ſuivantes, de la critique de l'hiſtorien & du mérite de notre poëte.

» Avec le doux printems qui renaît, » je veux faire une chanſon nouvelle. La » joie d'un nouvel amour m'y invite. De » cette première joie vient l'eſpérance » d'une plus grande. Si je ne l'obtiens » pas, ce ne ſera point ma faute. Mais » toujours j'implorerai celle que j'aime, » toujours j'adreſſerai mes vœux vers le » pays qu'elle habite.

» L'eſpérance me paroît ſi belle, que » j'y trouve la plus heureuſe poſſeſſion. » Content par le ſeul eſpoir, que je ſerai » heureux ſi, m'appelant mon doux ami,

» elle me dit jamais : *Je veux que pour moi* » *vous vous teniez en joie, & que nulle* » *crainte ne détourne votre cœur de m'ai-* » *mer!*

» C'est ce qui me plairoit bien à en- » tendre ; mais cela ne peut être, je le » sais. Une dame ne dit point ce qu'elle » souhaite. Plus elle veut en amour, plus » elle le cache par honneur ; plus elle » désire son ami, plus elle s'en fait prier. » Mais un beau semblant vaut mieux » que tout ce qu'elle pourroit dire.

» Qui se connoît en amour peut bien » juger qu'un beau semblant, qu'un doux » soupir ne sont point messagers de refus. » Mais celui-là veut être refusé, qui de- » mande ce qu'il possede. Aussi je con- » seille à tout amant véritable, de faire » ses demandes en prenant. «

Il appuie trop sur cette pensée, que son état du moins auroit dû lui interdire. Voici l'envoi :

» Chanson, va-t-en & ne t'arrête

» point ; va-t-en à Arles, où habite la
» prouesse même. Le seigneur de cette
» ville te protégera contre la perfide ra-
» ce des méchans. Si tu veux prospérer
» dans les bonnes cours, fais-toi amie
» des deux freres Roquefeuille, en qui
» réside mérite & vertu. «

Les villes d'Arles, d'Avignon & de Marseille, profitant de l'anarchie que la minorité du comte Raimond Bérenger occasionnoit en Provence, s'étoient érigées en républiques au commencement du treizième siècle. Un podesta choisi par le peuple gouvernoit Arles. Guillaume Obriac le fut en 1213. C'est probablement le seigneur dont il s'agit. Quant aux freres de Roquefeuille, ils possédoient le château de ce nom dans le diocèse de Nîmes.

Une autre chanson du chanoine troubadour annonce un libertinage, qui pouvoit contribuer au peu de succès de ses pièces : car si le clergé méprisoit im-

punément les bienséances, on ne permettoit guère de profaner les idées sublimes de l'amour, tel que la chevalerie se le figuroit.

Quoiqu'il soit amoureux, dit-il, d'une dame belle & aimable, il est encore aimé d'une pucelle, (on donnoit ce nom aux femmes d'un état médiocre,) & quand il trouve une fille de joie, il s'en amuse. Son amour n'en est pas moins courtois, pour être ainsi partagé. Après ce début, il parle fort librement de la manière dont il se comporte avec elles, selon leur différent état. La galanterie étoit pour les dames, la familiarité pour les bourgeoises, les filles de joie étoient traitées comme aujourd'hui. On le voit par les tableaux du poëte. Il dit au sujet de la dame : » Il n'y a point d'amour, » où règne l'intérêt, ni avec une per- » sonne qui aime les présens, & s'estime » heureuse, lorsqu'elle a tiré de son » amant des anneaux & des lacets. «

La mort d'Hugues Brunet, troubadour, eſt le ſujet d'une pièce par laquelle nous finirons cet article.

» Le plaiſir & l'amour doivent être » dans la douleur ; les hommes ne doi» vent plus aimer la vie, puiſque celui » qui mettoit en honneur courtoiſie, » joie, chants & merci, a ceſſé de vivre. » Il chantoit ſi bien, que les roſſignols » ſe taiſoient d'admiration pour l'enten» dre. *Auſſi Dieu l'a-t-il pris pour ſon* » *uſage*. Je prie Dieu de le placer à ſa » droite. *Si la vierge aime les gens cour*» *tois, qu'elle prenne celui-là.* «

Il faut avouer que ce chanoine, juſques dans ſes idées ſingulières de dévotion, n'avoit rien que de profane. C'étoit un des grands malheurs de ſon ſiècle, que la religion portât l'empreinte des mœurs & des préjugés. Nous ſouhaiterions qu'il eût mieux réparé ce blaſphême d'une de ſes chanſons galantes : *Je ne voudrois pas être en paradis, à*

condition de ne point aimer celle que j'adore.

Deudes de Prades n'a pas été connu de Noſtradamus. Creſcimbéni en fait mention, & cite les manuſcrits qui contiennent ſa vie & ſes œuvres. Nous avons de ce troubadour un traité en vers ſur la fauconnerie, dont il s'étoit fait une étude ; traité où l'on trouve beaucoup de détails ſur les maladies des oiſeaux.



XXVIII.

PEYROLS D'AUVERGNE.

Ce troubadour fut un chevalier ſans fortune, du château de Peyrols dans le pays du dauphin d'Auvergne, au pied de Roquefort. Il ſe concilia par ſa politeſſe, ſa douceur, & par une figure agréable, les bonnes grâces du dauphin, qui le retint à ſon ſervice; lui donna des chevaux, des armes, des habits; & ne le laiſſa manquer de rien.

Une ſœur de ce prince, femme de Bernard de Mercœur grand baron d'Auvergne, avoit des charmes dont Peyrols devint amoureux. Flattée d'être l'objet de ſes chanſons, elle n'étoit pas d'ailleurs inſenſible à ſon amour; mais la vanité lui fit d'abord rejeter les vœux d'un homme trop au deſſous d'elle.

Ses rigueurs ſont le ſujet de pluſieurs

pièces, telles que nous en avons tant vu, qui respirent l'humilité, la soumission & la tendresse. En voici quelques traits des plus remarquables.

» Le haut rang de ma dame me désespère ; mais je n'ai pas la force de » rompre mes chaînes : je fais comme le » joueur qui, pour courir après son » argent, achève de s'abîmer..... Les » bois se parent de verdure, les oiseaux » par mille chants se répondent les uns » aux autres. Une insensible me fait » verser des larmes, au milieu des ris de » toute la nature. Rien ne peut cependant me détacher de celle que j'adore. Souvent j'en dis du mal tout exprès » devant le monde ; je rabaisse son mérite, pour voir ce que l'on en pense. » C'est à qui renchérira sur ses louanges ; & je ne fais par là qu'augmenter » mon amour & mon mal. Mais ce tourment me plaît, quand je contemple » ses beaux yeux, sa belle bouche, sa

» bonne grace, la fraîcheur de ſon viſa-
» ge. Plus je la conſidère, plus je la vois
» s'embellir...... Aimer eſt tout mon
» bien, & fait toute ma gloire, &c. «

La comteſſe de Mercœur, à demi-vaincue par une paſſion ſecrète, céda volontiers aux inſtances du dauphin, qui la ſollicitoit en faveur du troubadour. Elle accepta ſon hommage. C'eſt le ſujet d'une autre pièce, où ſe félicitant de ſon bonheur, il témoigne auſſi ſa crainte que la dame ne vienne encore à le mépriſer.

Malgré ces apparences de modeſtie, il fut bientôt téméraire, au point d'offenſer la comteſſe, & de s'attirer une brouillerie. Le dauphin les réconcilia; & par une honteuſe foibleſſe, il ſe rendit coupable du déshonneur de ſa ſœur, qui ne devint que trop complaiſante pour les déſirs de Peyrols. Celui-ci eut l'audace de célébrer ſon triomphe.

» Il n'y a qu'un moment que la dou-

» leur me faiſoit mourir. Maintenant je » ne changerois pas mon ſort contre celui d'un empereur. Non, on ne peut » dire trop bien de l'amour. Quelques » maux qu'il faſſe, il ſait en dédommager celui qui le ſert humblement. Belle » que j'adore, je trouve tant de plaiſir » avec vous, que je vous ſuivrai en tout » lieu comme votre eſclave. Content de » vous ſervir, je ne dirai mot, ſi vous le » voulez. Je ſais bien cacher mon jeu » quand il le faut; & ſi par fois je jette » les yeux ſur vous, je les détournerai à » l'inſtant. Si l'on me parle de mes feux, » amour m'ordonne de mentir. Et pourquoi, ſi j'aime, m'expoſerois-je au » courroux de celle que j'aime? Quel » changement, ô ciel! la belle qui me » faiſoit mourir, me comble à préſent » de joie. «

Un bonheur dont il faut rougir doit être court, & avoir une mauvaiſe fin. L'intrigue de Peyrols avec la comteſſe

fit tant d'éclat, que le dauphin, quoique complice du désordre, blâma publiquement sa sœur. Peyrols fut chassé de la cour; & la comtesse elle-même, soit par humeur ou par bienséance, l'accabla de marques de colère & de mépris.

On le voit désespéré dans une pièce, où il s'exprime en amant fidelle, résolu de tout souffrir plutôt que de renoncer à sa dame: il ira mourir à ses genoux, & cette mort lui paroîtra délicieuse. Mais ce langage passionné n'étoit sans doute qu'une tentative pour obtenir grâce. Le troubadour n'aimoit que ses plaisirs; libertin décidé, prodigue de belles protestations, que sa conduite démentit toujours. Il eut bientôt une nouvelle maîtresse, d'un rang inférieur à la première; il se félicita de son choix, comme d'un engagement heureux & éternel:

» J'ai prudemment restreint mon am-
» bition. Amour ne vaut qu'autant qu'il

» eſt rendu. Sa perfection conſiſte dans
» un retour mutuel de ſentimens, d'é-
» gards, de complaiſances, entre l'a-
» mant & l'amie, ſans hauteur de part
» ni d'autre. Jamais je ne me détacherai
» de celle en qui je viens de mettre mon
» eſpérance : toujours je ſerai uni avec
» elle de penſées, de paroles & de vo-
» lontés. Les médiſans ont voulu trou-
» bler notre commerce ; & cent fois elle
» a pleuré des coups qu'elle a reçus de
» ſon mari. Elle fera d'autant mieux de
» s'en conſoler avec ſon voiſin. Je n'en
» veux pas dire davantage. Va, chan-
» ſonnette, va dire à ma belle & douce
» amie que je n'aimerai jamais qu'elle,
» & mon cœur l'accompagnera en tous
» lieux. «

Les plaintes ſuccèdent à cet étalage de galanterie. Les caprices ou les rigueurs de ſa maîtreſſe ont tout changé.

» Quand je ſonge à la folie que je fais
» de ſoupirer ſi long-tems pour elle,

» je ſuis ſur le point de la quitter. Mais » le ſouvenir de ſes charmes & de ſes » vertus me rappelle auſſitôt ; & au » moment que je crois pouvoir ſuivre » une autre paſſion, mon cœur s'inonde » pour elle d'un torrent d'amour, qui » pénètre de tous côtés comme l'eau » dans une éponge. «

Il n'en fut pas moins inconſtant. Une marquiſe du Viennois lui fit oublier ſes anciennes amies. Nouvelles chanſons en ſon honneur, telles que les précédentes, & probablement nouvelle infidélité.

Après une jeuneſſe perdue dans ces frivoles amours, Peyrols ſe livra comme tant d'autres libertins à la dévotion des croiſades, lorſque l'empereur Frédéric I, le roi de France Philippe-Auguſte, & Richard roi d'Angleterre, entreprirent leur fatale expédition de la Terre-ſainte. Nous avons de lui un poëme compoſé en Aſie, après la mort de l'empereur.

» Puiſque j'ai vu le fleuve du Jour-

» dain & le ſaint ſépulcre, je vous rends
» grâces, Seigneur Dieu, de m'avoir
» montré le lieu où vous naquîtes, &
» j'en ſuis comblé de joie. Dieu nous
» accorde bonne mer, bon vent, bon
» navire & bon pilote ! car je veux
» retourner vîte à Marſeille..... Adieu
» vous dis-je, Acre, Sour, Tripoli, &
» vous, ſergens & hoſpitaliers. Le mon-
» de va en décadence. Il avoit de bons
» rois & de bons maîtres, dans les per-
» ſonnes de Richard & du roi de France.
» Montferrat avoit un bon marquis, &
» l'empire un empereur glorieux. Mais
» ceux qui ſont à leur place, (les deux
» rois étoient ſans doute déjà partis,)
» je ne ſais comment ils ſe comporte-
» ront. Seigneur Dieu, *ſi vous m'en*
» *croyiez, vous prendriez bien garde* à qui
» vous donneriez les empires, les royau-
» mes, les châteaux & les tours : car
» plus les hommes ſont puiſſans, moins
» ils vous conſidèrent. J'ai vu l'empe-

» reur faire un ferment & enfuite fe par-
» jurer.

» Vous, empereur, Damiette attend
» après vous ; & la tour blanche pleure
» votre aigle qui en fut chaffé par un
» vautour. Bien eft lâche l'aigle qui fe
» laiffe prendre par tel oifeau. La gloire
» du foudan vous couvre d'ignominie;
» & votre déshonneur emporte notre
» ruine, avec la décadence de la foi
» chrétienne. « (Ceci regarde vraifem-
blablement Henri VI, cet empereur fi
digne de reproches, furtout pour avoir
tenu prifonnier & rançonné le roi Ri-
chard.)

Au retour de la croifade, Peyrols fe
maria à Montpellier, où il mourut. Ses
chanfons galantes font au nombre de
vingt-quatre. Il a laiffé de plus cinq
tenfons. La plus remarquable eft entre
l'Amour & le poëte : il la compofa étant
fur le point de fe croifer.

L'Amour commence par lui repro-

cher d'avoir renoncé à lui & aux chanſons.

PEYROLS.

» Je vous ai long-tems ſervi ſans re-
» proche, & cependant ſans la moindre
» récompenſe. «

L'AMOUR.

» Avez-vous donc déjà oublié l'accueil
» gracieux & tendre, qu'une dame vous
» fit l'autre jour par mes ordres? Vous
» êtes un volage; & qui l'auroit cru, au
» ton gai & amoureux que vous preniez
» dans vos chanſons? «

PEYROLS.

» Amour, j'aimai ma dame du pre-
» mier inſtant que je la vis; je l'aime
» encore de même, mais ſans folle pen-
» ſée. Bien des amans me donnent
» l'exemple. Ils pleurent en Syrie leurs
» amies; & ils auroient été bien con-
» tens de reſter ici, ſi ce n'étoit la croi-
» ſade contre Saladin. «

L'AMOUR.

» Ce n'eſt pas vous qui chaſſerez de » la tour de David les Turcs & les Ara- » bes. Ne ſongez qu'à chanter & aimer. » Que voulez-vous aller faire à la croi- » ſade, quand les rois n'y vont pas » eux-mêmes? Voyez comme ils s'occu- » pent d'autres guerres, & comme les » barons cherchent auſſi des prétextes » pour ſe diſpenſer de partir. «

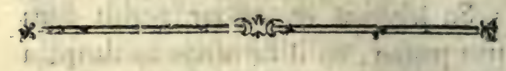
PEYROLS.

» Si je vous manque, c'eſt bien mal- » gré moi. Un autre devoir m'appelle. » Je prie Dieu de me conduire à la » Terre-ſainte, & de mettre bientôt la » paix entre les deux rois (de France & » d'Angleterre.) «

Dans une tenſon avec Bernard de Ventadour, celui-ci prétend qu'on doit chanter quand même on eſt maltraité par ſa maîtreſſe; & Peyrols répond, qu'il ne veut point jeter ainſi les chanſons au vent.

Sa légéreté en amour paroît dans une tenſon, où il demande au dauphin d'Auvergne, ſi un amant doit plus aimer ſa mie après en avoir tout obtenu. Le dauphin répond que la jouiſſance doit augmenter l'amour. Peyrols dit au contraire qu'elle éteint l'amour pur & parfait. La tendreſſe d'un véritable amant, ſelon le dauphin, ne fait que s'échauffer par la reconnoiſſance; & il n'y a qu'un amant peu courtois qui ſe refroidiſſe pour ſa dame, lorſqu'elle ne lui a rien laiſſé à déſirer. » Je ne ſais, répond Peyrols. En tout cas, je lui conſeille, s'il ne l'aime plus tant, de faire toujours ſemblant de l'aimer davantage. — Je vois, dit le dauphin, que vous jugez du cœur des autres par le vôtre qui ne vaut rien. «

Les dernières tenſons roulent encore ſur des jouiſſances, plus ou moins fréquentes, plus ou moins diſputées; matière digne d'une plume libertine.



XXIX.

ALBERT, *marquis de Malaspina.*

ALBERT étoit de la maison des marquis de Malaspina, une des plus illustres de la Lombardie. Nos manuscrits le dépeignent comme un homme vaillant, courtois, libéral, bien appris & bon troubadour. Bembo, Marius Equicola, Crescimbéni, l'ont célébré & l'ont mis au nombre des principaux poëtes de son tems. Il florissoit vers la fin du douzième siècle, étant contemporain de Rambaud de Vaqueiras. Une tenson fort curieuse avec ce dernier en est la preuve.

Le marquis Albert demande à Rambaud, s'il est vrai qu'il a été congédié par une maîtresse, pour laquelle il avoit fait inutilement des chansons, & qui l'avoit attaqué dans un sirvente?

RAMBAUD.

» La trompeuſe s'eſt éloignée de moi. » Je penſe que vous feriez bien de l'é- » pouſer ; car je lui trouve beaucoup de » rapports d'humeur & d'inclination avec » vous , qui tant de fois avez ſacrifié » votre parole & vos ſermens à votre » intérêt ; vous à qui les Génois repro- » chent d'avoir volé ſur les grands che- » mins. Et les Milanois ne l'ignorent » pas. «

ALBERT.

» Si je me ſuis adonné au pillage, ce » n'eſt point par envie de théſauriſer, » mais pour avoir le plaiſir de don- » ner.... Vous, Rambaud, je vous ai » vu, dans la Lombardie, aller à pied » comme un méchant jongleur; malheu- » reux en amour, ainſi qu'en fortune. » Alors c'eût été une belle aumône de » vous donner à manger. Rappelez-vous » dans quel état je vous trouvai à Pa- » vie. «

RAMBAUD.

» Vous êtes le premier homme du
» monde pour calomnier, pour faire
» toute ſorte de méchancetés, & le der-
» nier en mérite & en valeur...... «

ALBERT.

» Et vous, vous avez bien fait une
» autre folie, de quitter le métier de
» jongleur qui vous mettoit à votre aiſe,
» pour devenir chevalier. Cette nou-
» velle profeſſion vous a donné des pei-
» nes étranges! depuis que vous avez
» pris un courſier au lieu d'un rouſſin,
» vous n'avez fait encore coup de lance
» ni d'épée. «

RAMBAUD.

» Pour vous, vous ne ſavez que ten-
» dre des piéges à vos alliés, & manquer
» de foi à ceux qui vous ſervent. Si je ne
» vaux pas Olivier en amour, vous êtes
» bien loin de valoir Roland. «

J'ai peine à concevoir que le marquis de Malaſpina ait pu écrire cette pièce, où

où il eſt ſi maltraité. Sans doute on a mis ſous ſon nom les couplets des deux antagoniſtes. Les guerriers ne rougiſſoient point alors du pillage & des violences. Ils s'en faiſoient un jeu; ils s'en faiſoient même un mérite, lorſqu'ils conſacroient à de vaines profuſions le fruit de leurs brigandages. Les vols de grands chemins, reprochés au marquis, ſuppoſoient du moins quelque bravoure; & dans l'état continuel de guerre, où l'on étoit alors, de voiſin à voiſin, on s'accoutumoit à les regarder comme un droit des gens. Mais que dire du reproche de mauvaiſe foi & de parjure?

Un dialogue naïf du troubadour avec ſa maîtreſſe, étant unique en ſon genre, mérite d'être préſenté au lecteur.

» Je me recommande à vous, madame. Jamais je n'ai rien tant aimé » que vous. — Ami, je vous dis & vous » promets que je ferai ce que vous ſouhaitez. «

» Vous tardez trop, madame. — Ami, » vous n'y perdrez rien. «

» Je vous jure ma foi, madame, que » j'en mourrai si vous différez d'un mo- » ment. — Ami, songez que je vous » aime de bonne foi & de tout mon » cœur. «

» Ayez donc pitié de moi, madame. — » Aussi aurai-je, ami. «

» Je suis tant réjoui & amoureux pour » l'amour de vous, madame ! — Mon » joyeux ami, mon cœur sans cesse est à » vous. «

» Donnez-le moi donc, madame. — » Oui, j'y consens, mon bel & bon » ami. «

» Je mets en vous toute ma con- » fiance, madame; pour vous je m'é- » gaye & fais des chansons. — Ami, » vous avez bien raison; car vous savez » combien je vous aime. «

» Quelle preuve en aurai-je, mada- » me? — Ami, je vous en donne ma foi. «

» Ces mots, madame, ſoulagent tou-
» tes mes peines. — Ami, c'eſt par la
» patience & la ſoumiſſion qu'il faut que
» les loyaux amans parviennent. «

» Madame, mon mal me devient in-
» ſupportable. — Eh bien, ami, je vous
» retiens par ce baiſer. «

» Je me livre à vous, madame, les
» mains jointes en toute humilité. —
» Marquis, tu portes vraiment trop loin
» tes prétentions. «

» C'eſt que je vous aime à l'excès. —
» Marquis, tu perds l'eſprit. «

» Madame, je meurs d'envie que vous
» vous donniez à moi. — Je m'en gar-
» derai bien, marquis. «

» Quelle folie à vous! Vous ne vous
» en repentirez point, madame. — Je ne
» m'y fie pas, marquis. «

Nous avons quelques pièces modernes en ce genre, qui ſont goûtées de tout le monde. La naïveté plaît dans les ſiècles mêmes de rafinement.

XXX.

OGIER ou AUGIER.

CE troubadour eſt nommé dans nos manuſcrits Ogier, Ogiers de Vienne, Augier & Ugier de Saint-Donat, bourg du Viennois. Il réſida long-tems en Lombardie ; il fit de bonnes tenſons & de bons ſirventes, où il loua les uns & blâma les autres. Ses pièces prouvent qu'il floriſſoit vers la fin du douzième ſiécle. La première qui ſe préſente eſt hériſſée de jeux de mots, & pleine de rimes bizarres, d'où réſulte autant d'obſcurité que de mauvais goût.

» Je ſerai toujours *ſerviteur*, pour » *deſſervir* en *ſervant* les lâches *riches*, » eſclaves de leurs *richeſſes*, environnés » de leurs *conſeillers* qui leur *conſeillent* » de mépriſer l'honneur. Auſſi dans leurs » *cours*, *courtes* de *courtoiſie*, perſonne

» ne peut-il indiquer par un ſigne de tête
» un homme bien appris ; de façon que
» moi-même, qui ne le ſuis guère, je
» trouve que je le ſuis beaucoup, quand
» je me rencontre avec eux..... Mais
» j'ai vu le noble roi Frédéric faire tant
» d'eſtime du mérite & de la vertu, &
» les tant exalter, que je n'imagine pas
» qu'il puiſſe *empirer* quand il auroit
» l'*empire*. «

Le poëte ſe conſole enſuite de la corruption, dont la proſpérité infecte les riches, par l'eſpérance que le roi Frédéric ne ſe prendra point à ce piége. Il fait l'éloge du marquis de Montferrat & de Raimond-Bérenger II comte de Provence, mort en 1162. Le roi qu'il célèbre eſt évidemment Frédéric I, qui eut le royaume d'Italie en 1151, & parvint à l'empire en 1155.

Un autre ſirvente a pour objet la mort tragique du vicomte de Beziers. Cet événement, raconté dans l'hiſtoire du

Languedoc, (*t.* 2. *l.* 19.) eſt ſi remarquable qu'il mérite de nous arrêter quelques inſtans.

Raimond Trancaval, vicomte de Beziers, étoit allé au ſecours d'un de ſes neveux attaqué par ſes ennemis. Pendant la marche, un bourgeois de Beziers prit querelle avec un chevalier, & lui enleva un cheval de charge. Irrité de cette offenſe, animé par les autres chevaliers, le gentilhomme porta ſes plaintes au vicomte, demandant réparation de l'inſulte. Les chevaliers menaçoient même Trancaval de l'abandonner, s'il ne rendoit promte juſtice. Il leur livra donc le bourgeois, qu'ils punirent auſſitôt d'une peine légère en apparence, mais propre à le déshonorer pour le reſte de ſes jours. Tous les bourgeois de Beziers réſolurent d'en tirer vengeance. Dès que la campagne fut finie, & le vicomte de retour, ils le ſupplièrent de réparer la honte qui rejailliſſoit ſur le

corps de la bourgeoisie. Naturellement honnête & civil, Trancaval leur répondit avec douceur qu'il prendroit conseil des principaux habitans ; & il assigna volontiers un jour pour réparer ce que les circonstances l'avoient obligé de faire. On parut content de sa réponse. Le jour venu (c'étoit un dimanche 15 octobre 1167,) il se rend à l'église de la Madeleine, suivi de sa cour. Les principaux habitans arrivent, armés de cuirasses & de poignards sous leurs habits. Celui qui se prétendoit offensé, s'avance le premier, & dit au vicomte : *Voici un malheureux ennuyé de vivre, puisqu'il ne ne peut le faire qu'avec honte. Dites-nous maintenant, monseigneur, voulez-vous réparer le mal qu'on m'a fait ?* Le vicomte répond honnêtement qu'il est prêt à s'en rapporter là-dessus au conseil des seigneurs, & à l'arbitrage des citoyens, comme il l'avoit promis. *Vous diriez fort bien*, répliqua le bourgeois, *si notre hon-*

te pouvoit recevoir quelque réparation ; mais cela étant impossible, elle doit se laver dans votre sang. Aussitôt les conjurés tirent leurs armes, se jettent en furieux sur leur seigneur, & l'assassinent devant l'autel avec ses amis & ses barons, malgré les efforts de l'évêque, qui eut les dents cassées en le défendant. Tant la passion de la vengeance étoit vive & atroce !

Ogier déplore cet attentat dans un sirvente, où il dit :

» J'ai dans le cœur une si grande » affliction, que je ne pourrai de ma vie » assez pleurer la mort du preux, bon » & glorieux vicomte de Beziers, le » hardi, le courtois, le joyeux, le loyal » & le meilleur chevalier qui fût au » monde. Jamais si grand outrage ne se » fit à Dieu, comme celui qu'ont fait » les chiens de renégats qui l'ont tué.... » Quelle horreur les grands & les petits » ne doivent-ils pas avoir, quand ils

» voient qu'on oublie un si bon sei-
» gneur, son amour pour les siens, son
» humanité envers tous ? Il est donc
» mort ! Où pourrons-nous aller désor-
» mais ? Mille chevaliers de grand ligna-
» ge, & autant de dames de grand mé-
» rite en seront désolés. « Il prie Dieu qui *fit la sainte Trinité de lui-même*, de le mettre dans le ciel.

Parmi les huit pièces d'Ogier, nous remarquerons encore un sirvente contre ceux qui préferent les vieilles femmes aux jeunes. Il le composa à l'occasion d'une tenson où Bertrand, inconnu d'ailleurs, soutenoit à un jongleur, qu'il valoit mieux faire l'amour aux vieilles, parce qu'avec elles on a toute liberté, & que des jeunes on n'a que des coquetteries, ou des faveurs bien chères.

» Moi, (dit Ogier,) j'aime mieux les
» caresses de la jeune que de la vieille.
» Je ne peux souffrir le teint blanc &
» rouge que les vieilles se font, avec

» l'onguent d'un œuf battu qu'elles s'ap-
» pliquent ſur le viſage, & du blanc par
» deſſus : ce qui les fait paroître éclatan-
» tes, depuis le front juſqu'au deſſous
» de l'aiſſelle...... Une jeune femme
» bien faite vaut mieux que cinq cents
» vieilles ; & Bertrand, qui a ſoutenu le
» contraire, en a menti. Je voudrois qu'il
» eût la tête caſſée...... Il paye bien
» chérement ſa folie avec ſa vieille, flaſ-
» que & dégoûtante...... Je tiens pour
» inſenſé les galant-amoureux d'un tel
» viſage peint ; & c'eſt grande honte à
» une femme qui perd ſa beauté, de
» s'occuper encore de ſa parure. Au lieu
» de ſonger à ſon corps, dépériſſant cha-
» que jour, elle devroit s'occuper du ſa-
» lut de ſon ame, &c. «

La cauſe des jeunes n'avoit pas beſoin d'être défendue, ſurtout avec ſi peu d'eſprit & d'agrément. Encore ai-je adouci quelque part les expreſſions.

XXXI.

ELIAS DE BARJOLS.

Elias, né à Payols en Agénois, étoit le fils d'un marchand. (Nostradamus en fait un gentilhomme.) Il avoit de l'esprit & une belle voix. Le métier de jongleur lui parut préférable au négoce ; & il s'associa pour l'exercer à un certain Olivier. On les vit bientôt dans les cours. Alphonse II comte de Provence, dont le regne commence en 1196 & finit en 1209, se les attacha par des établissemens solides. Il les maria, & leur donna des terres à Barjols dans le diocèse de Riez, d'où Elias a tiré son nom de Barjols.

Après la mort du comte, il devint amoureux de sa veuve, Garsende de Sabran, qui fut, selon nos manuscrits, l'objet de ses chansons tant qu'il vécut.

Nous avons de lui quatorze pièces, où l'on trouve beaucoup de ſentiment malgré la contrainte extraordinaire de la rime. Voici une des meilleures.

» En quoi t'ai-je offenſé, amour ? » Faut-il que la belle, unique objet de » mes vœux, me dédaigne & me tue ? » C'eſt toi qui en es cauſe. Cependant, » amour, après m'avoir tant tourmenté, » il conviendroit de me procurer un » beau plaiſir de la beauté que j'adore.

» Si je meurs pour avoir déſiré en » vain ce bienfait, on ſe reprochera » éternellement le refus d'une légère fa- » veur, qui pouvoit me ſauver la vie. » Semblable à un pauvre, que le beſoin » extrême fait ſolliciter un foible ſecours, » il me ſuffiroit qu'un ſeul jour, par ta » puiſſance, mes prières touchaſſent celle » qui me donne la mort.

» Mais tu ne veux pas qu'on puiſſe » dire, qu'une telle félicité ait été le » prix de ma conſtance douloureuſe,

» J'avouerois presque cependant qu'elle
» a raison. Car, quoique je me plaigne
» de sa rigueur, un soir, il m'en sou-
» vient, & ce souvenir m'est doux, elle
» m'accorda une grace dont je mérite
» de m'être mal trouvé, pour n'avoir pas
» su en conserver la glorieuse jouissance.
» En disant que je n'avois rien obtenu
» d'elle, je n'ai pas dit vrai.

» Content de cette faveur, pourquoi
» en ai-je recherché de plus grandes ?
» Je meurs de honte & de chagrin d'a-
» voir violé mes promesses. Combien ne
» devois-je pas avoir à cœur de les te-
» nir, puisque jamais elle ne m'avoit
» comblé de tant de biens ? Je me suis
» éloigné d'elle ! Ah ! quelle infamie de
» m'être enfui, lorsqu'on me donnoit les
» espérances les plus flatteuses.

» La connoissance me revient comme
» au fou, à qui elle ne revient guère
» qu'après que sa folie l'a corrigé en le
» perdant. Oui, je suis corrigé ; & si

» celle que j'aime vouloit...... Mais
» doit-elle vouloir ? l'oserois-je dire ?
» Hélas! je trouve un reste de confian-
» ce, que m'inspirent son esprit, son mé-
» rite, sa courtoisie, son honnêteté &
» son prodigieux savoir. «

Une autre pièce contient un éloge plus spirituel de la dame, qu'Elias exhorte à l'amour. Il se propose de choisir un ami digne d'elle ; & pour cela, il veut prendre parmi les meilleurs chevaliers, les perfections qui les distinguent, & les réunir dans une même personne.

» Je prendrai à Aimar sa politesse, à
» Trincaleo sa gentillesse, à Randos sa
» générosité, au Dauphin ses réponses
» obligeantes, à Pierre de Mauléon sa
» plaisanterie, au seigneur Beraud sa
» bravoure, à Bertrand son esprit, au
» beau Castillon sa courtoisie, à Nebles
» sa magnificence dans les repas, (car
» je ne lui trouve rien autre à prendre;)
» à Miravals ses chansons, à Pons de

» Capdueil ſa gaieté, à Bertrand de la
» Tour ſa droiture. Un tel amant ſera par-
» fait : tous deux vous ne ſauriez manquer
» de vous aimer à cauſe de la reſſem-
» blance. «

Dans les pièces où il exprime ſon amour pour la comteſſe Garſende, on voit les perplexités d'un amant timide & reſpectueux. » Il n'oſe déclarer ſa paſſion
» à celle qu'il adore. L'amour le fait
» eſpérer, & l'anime à la perſévérance ;
» la raiſon le preſſe d'abandonner ſes
» pourſuites. Il l'aimera, ſi elle l'approu-
» ve ; il l'aimera encore, dût-elle le trou-
» ver mauvais. Quoi qu'elle faſſe, il lui
» ſera toujours fidelle & ſoumis ſans ja-
» mais ſe plaindre. Toute la modeſtie,
» toute l'humilité poſſible lui ſeroient
» néceſſaires, pour obtenir une dame de
» ſi haut rang. Il bénit ſes yeux & ſon
» cœur, qui ont fait choix de la dame
» la plus aimable. C'eſt folie de porter
» ſes vœux juſqu'à elle ; mais il ne peut

» s'en détacher. Il prie l'humilité de di-
» minuer la diſtance, que nobleſſe a miſe
» entre la comteſſe & lui. Si les perfec-
» tions de Garſende l'empêchent, pour
» ſon malheur, de rompre ſes fers, ce
» qui le conſole, c'eſt qu'on ne perd ja-
» mais ſa peine à bien ſervir un bon
» maître. Ah! ſi merci lui faiſoit un peu
» remarquer tout l'amour qu'il n'oſe faire
» paroître! ſans doute, il verroit bientôt
» la fin de ſes tourmens. «

L'hiſtoire ne nous apprend point quel fut le ſuccès de ſa paſſion; mais comme pluſieurs amans malheureux, il ſe dévoua pieuſement à la ſolitude du cloître. Peut-être y fut-il entraîné par l'exemple de la comteſſe, qui prit l'habit monaſtique en 1222, dans le monaſtère de la Celle. Il ſe fit moine chez les Hoſpitaliers de de S. Benoît ou Béneſet d'Avignon. Ce fondateur eſt connu par le pont qu'il entreprit, ou dont il dirigea la conſtruction, ſur le Rhône. L'objet de ſon inſti-

tut étoit de conſtruire des ponts ſur le même fleuve, & de ſervir dans les hôpitaux les ouvriers malades. De tels religieux, quelque bizarre que fût leur établiſſement, avoient alors l'avantage de ſe rendre utiles à la ſociété. On les nommoit les *Freres Pontifes*, ou faiſeurs de ponts. Celui du Saint-Eſprit eſt un monument de leurs travaux.



XXXII.

GAUCELM FAIDIT.

Ce troubadour eſt un de ceux dont la vie eſt la plus longue dans nos manuſcrits, c'eſt-à-dire, dont les aventures galantes ſont écrites avec le plus de détails: car l'hiſtorien provençal aime à s'étendre ſur cet objet, & paſſe toujours légérement ſur les autres.

Gaucelm Faidit étoit le fils d'un bourgeois d'Uzerche, bourg du diocèſe de Limoges. Il eut une jeuneſſe fort libertine, & ſe ruina par la paſſion du jeu. Manquant de reſſources, il embraſſa le métier d'hiſtrion & de jongleur. Tout ce qu'il gagnoit, il le diſſipoit en bonne chère, mangeant & buvant beaucoup; ce qui le rendit gras outre meſure. Il épouſa une fille publique du bourg d'Aleſt (ſans doute Alais)

de la ſeigneurie de Bernard d'Anduſe, dans la marche de Provence. Cette fille, nommée Guillelmette Montja, étoit belle, ſpirituelle, aſſez inſtruite, & chantoit les chanſons de Gaucelm.

Il courut le monde une vingtaine d'années, ſans avoir de réputation, par conſéquent ſans trouver beaucoup d'accueil. Enfin il acquit le nom de troubadour ; & le ſuccès de ſes chanſons le fit rechercher par le comte de Poitou Richard, fils de Henri II roi d'Angleterre, & ſon ſucceſſeur en 1189. Faidit devoit être encore très-jeune, à en juger par une pièce de ſon recueil, qui ne peut avoir été faite qu'en 1260.

L'ambition de faire d'illuſtres conquêtes en amour, égaloit alors celle de briller par le talent poétique. Marie de Ventadour étoit, dit l'hiſtorien provençal, *la dame la plus eſtimée qui fut jamais dans le Limouſin, celle qui s'attacha le plus à faire le bien, & qui ſe défendit le mieux*

de faire le mal : elle se conduisoit toujours suivant la raison, & ne fit jamais aucune folie. Faidit eut l'audace de lui adresser des vœux. Elle y parut sensible ; comme faisoient en pareil cas presque toutes les dames, pour devenir les héroïnes d'un troubadour ; mais il s'aperçut bientôt que la réalité répondoit mal aux apparences.

Dans plusieurs chansons, il se plaint des rigueurs de sa dame ; il implore sa pitié, & le conjure de ne pas le faire mourir; il dit qu'elle l'a *fait de rien ;* qu'il doit l'en remercier ; qu'il aimeroit mieux cependant en obtenir quelque don ; il la compare à la tarentule qui fait mourir en riant ; il souhaite même qu'un amant trompeur le venge, & la punisse de refuser un amant soumis & sincère ; il ne laisse pas de protester qu'il l'aimera toujours, quoiqu'il sache que c'est une folie.

On s'occupoit alors de la croisade, concertée entre Philippe-Auguste &

Henri II, pour rétablir le royaume de Jérusalem. Marie de Ventadour obligea Faidit de s'engager dans cette entreprise, lui témoignant que c'étoit un moyen de se rendre plus digne d'elle. Il ne balança point. Avant le départ, il composa une pièce par laquelle il dit adieu à la France, où il a été nourri, élevé & mis en honneur; exprimant son regret de quitter la jolie Limousine, & le pays qu'elle habite avec tant d'aimables dames; reprochant néanmoins à Philippe-Auguste, (dont les retardemens occasionnoient des murmures,) d'aimer mieux rester à Saint-Denis que marcher contre Saladin : il prie Dieu de conduire les pélerins en Syrie, & d'y faire trouver le comte Baudouin & le preux marquis; (apparemment le comte de Flandre & le marquis de Montferrat.) Il dit dans une autre chanson que, s'il n'est point encore parti pour la croisade, c'est que le roi ne lui donne pas

les ſecours dont il a beſoin : ce qui doit s'entendre de Richard, devenu roi d'Angleterre.

Enfin il s'embarqua. Arrivé à la Terre-ſainte, toujours occupé de ſa dame, il chanta qu'elle lui avoit fait paſſer la mer, qu'il brûloit d'envie de revenir, & qu'on lui préféroit un rival. Moins guerrier qu'amoureux, il précipita ſon retour. Ses efforts d'obéiſſance lui paroiſſoient aſſez dignes d'être bientôt récompenſés. Mais il trouva ſa maîtreſſe plus ſévère que jamais. D'abord il s'en plaignit en chanſon; ſe comparant à un homme précipité au fond de la mer, d'où l'on ne peut le retirer, & où il ne peut reſter ſans mourir. Le déſeſpoir le porta enſuite à une réſolution extrême. Il ſe préſenta d'un air troublé à Marie de Ventadour. » Madame, lui dit-il, vous voyez » un amant hors de lui-même, trop ac- » cablé de vos riguerrs. Si vous ne vou- » lez pas y mettre fin, je ſuis réſolu de

» ne vous plus voir. Peut-être trouverai-» je une autre dame qui me méprisera » moins. « Sans attendre la réponse, il sortit brusquement avec fureur.

Un poëte, après avoir déifié l'objet de son amour, étoit capable de l'outrager par des satires, s'il se croyoit offensé. Marie de Ventadour le craignit apparemment. Elle fit appeler madame Audiart de Malamort, belle & aimable voisine; elle lui demanda conseil, & la pria de lui dire comment elle pourroit retenir le troubadour, sans lui rien accorder. La dame jugea qu'il ne falloit ni le renvoyer ni le retenir. » Je trouverai, dit-» elle, le moyen de le détacher de vous, » de façon que vous n'ayez point à crain-» dre son inimitié & ses vengeances. « Elle expliqua son idée, qui parut très-bonne; & on pressa l'exécution.

De retour chez elle, madame Audiart envoya un messager courtois à Faidit, pour lui demander, Lequel il aimoit le

mieux, d'un petit oiseau dans la main; ou d'une grue volant dans les airs? Cette question pique la curiosité du troubadour. Il monte à cheval, se rend chez la dame, lui demande le mot de l'énigme. » J'ai grande pitié de vous, lui dit-elle, » sachant que vous aimez madame Marie, qui ne répond à vos soins que par » politesse, & parce qu'elle est flattée de » vos chansons. Cette dame est la grue, » & moi le petit oiseau. Vous savez que » je suis noble, que j'ai de la jeunesse & » des talens, & si dit-on que je suis fort » belle. Jamais je n'ai rien promis ou » donné à aucun amant; jamais je ne » trompai & ne fus trompée. J'ai envie » d'être aimée par un homme qui me » mette en honneur & en réputation. » Vous avez pour cela tout le mérite » & toute la célébrité nécessaire; comme aussi je peux vous payer de tout » ce que vous aurez fait pour moi. Je » vous veux donc pour mon serviteur & » mon

» mon amant. Je vous ferai don de moi
» & de mon amour ; pourvu que vous
» preniez congé de madame Marie, &
» que vous fasliez une chanſon, dans
» laquelle, vous plaignant d'elle poli-
» ment, vous lui direz que puiſqu'elle
» ne veut pas de vous, vous avez trou-
» vé une autre dame franche, loyale &
» de grand mérite, qui vous aimera. «

Ce diſcours, quoique inventé ſans doute par l'hiſtorien provençal, peint au naturel la ſimplicité qu'on joignoit alors à la galanterie. Une propoſition ſi engageante, & la beauté de la dame, & ſes regards amoureux, firent une telle impreſſion ſur l'ame du poëte, qu'il ne ſut d'abord où il en étoit. Revenu à lui, il lui témoigna la plus vive reconnoiſſance, promit de ſe ſoumettre à ſes volontés, de ſe donner à elle, de ne chanter qu'elle. L'engagement pris de part & d'autre, Faidit ſe retira comblé de joie & de ſatisfaction, & compoſa la

chanſon qu'on exigeoit pour madame de Ventadour.

» Il ſeroit mort, dit il dans cette pièce, » des maux qu'il a ſoufferts ; s'il ne s'é» toit aperçu que la dame qui en étoit » cauſe le verroit s'éloigner d'elle, ſans » regretter ni lui ni ſes chanſons. Il eſt » réſolu de ſe détacher de cette dame, » quoiqu'il préférât ſes rigueurs aux fa» veurs d'une autre. Ce n'eſt que pour » ne plus la fatiguer de ſes importunités, » qu'il accepte les propoſitions de la da» me, qui lui a fait dire par un meſſager » courtois, qu'un petit oiſeau dans la » main vaut mieux qu'une grue dans les » airs. «

Madame Marie fut fort aiſe d'entendre cette chanſon. Madame Audiart ne le fut pas moins du ſuccès de ſon artifice. Faidit, au bout de quelque tems, alla plein de confiance trouver la dernière ; lui rappela ce qu'elle lui avoit promis, ce qu'il avoit fait pour elle, &

insista sur ce qu'il attendoit de ses bontés.

La dame le reçut courtoisement, mais le glaça par sa réponse. Après des complimens vagues sur son mérite, elle lui déclara qu'elle n'avoit jamais eu la volonté de l'*aimer d'amour*; qu'elle avoit voulu seulement le retirer de l'esclavage, & dissiper les folles espérances où il avoit langui plus de sept ans; qu'au surplus, sans être sa maîtresse, elle seroit toujours son amie, & fort empressée à faire d'ailleurs tout ce qu'il souhaiteroit.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le troubadour. Il cria merci à la dame, la conjurant de ne pas le trahir, le tromper & tuer de la sorte. » Mon in-
» tention, lui répondit-elle, n'est pas de
» vous tuer ni de vous tromper. Je vous
» ai délivré de tromperie & de mort, &
» vous devez être content. «

Ne pouvant la fléchir, il pense à implorer madame Marie. Il fait une chan-

ſon, par laquelle il lui demande ſa grâce ou ſa mort. Mais il ne peut ſe faire écouter. Alors il compoſe des invectives contre l'amour. Puis il renonce à la poéſie. On l'engage enſuite par des careſſes à chanter de nouveau ; & dans une pièce, il ſe repent d'avoir médit de l'amour ; il avertit ceux qui nourriſſent des ſentimens de vengeance, de prendre conſeil d'autres que d'eux-mêmes ; en un mot, il ſe reproche les égaremens de la colère.

Une belle & jeune dame avoit paru des plus empreſſées à le conſoler de ſon chagrin : c'étoit madame Marguerite, femme de Renaud vicomte d'Aubuſſon. Ce qu'elle lui dit d'agréable avec un air tendre & engageant, le rendit bientôt amoureux. Quoique ſans amour pour lui, elle agréa ſon hommage, dans l'eſpérance d'avoir un panégyriſte. Un jour que Faidit prenoit congé d'elle, avant de ſe rendre chez un ſeigneur qui l'ap-

peloit, elle eut la complaisance de permettre qu'il la baisât au cou. Cette faveur fut célébrée par une chanson, où il dit : » C'est une grande folie de se rebuter des premières rigueurs de l'amour : » il faut s'armer de constance & tout » souffrir pour en obtenir les faveurs. « Il se dépeint tellement enseveli dans ses rêveries amoureuses, qu'il n'entend pas ce qu'on lui dit, & qu'il lui en prend des tremblemens & des frissons.

Ces transports d'amour furent payés par l'affront le plus sanglant. Madame d'Aubusson aimoit Hugues de Lusignan, fils de Hugues le Brun comte de la Marche ; & il s'en falloit bien qu'elle se bornât aux sentimens de galanterie romanesque. Craignant la jalousie de son mari, n'osant attirer son amant au château, elle imagina de lui donner un rendez-vous dans la maison même de Faidit, pendant son absence. Elle feignit une maladie, qu'elle sut faire passer pour

dangereuse. Elle fit vœu d'aller à Notre-Dame de Rocamador. Elle avertit son amant de se trouver à Uzerche, qui se trouvoit sur la route ; d'y arriver secrètement & de descendre chez Faidit. La dévotion des pélerinages paroissoit commode pour ces aventures galantes : aussi fut-elle souvent profanée. Hugues ne manqua pas au rendez-vous, Marguerite l'y trouva. La femme de Faidit leur fit bon accueil. Ils passerent deux jours ensemble dans cette maison, & le lit du troubadour servit au triomphe de son rival.

Faidit arriva quelque tems après. Instruit par sa femme de ce qui s'étoit passé, pénétré de douleur, transporté de colère, il composa une chanson satirique, où il dit :

» J'aime mieux vivre dans l'espérance » auprès de celle que j'estime, que d'obtenir de grandes faveurs de celle que » je n'estime pas. Je connois une dame

» qui jamais ne logea l'honneur ſous ſa
» ceinture. Elle ne doit s'en prendre qu'à
» elle du mal que j'en dis ; puiſqu'elle
» ne fait que ſe décrier, & que je me
» déshonorerois ſi j'en parlois autre-
» ment. «

Il adreſſa cette pièce à madame de Ventadour, dont il eſpéroit recouvrer les bonnes grâces ; mais qui refuſa de la recevoir.

Au milieu de ſes infortunes en amour, le poëte perdit un bienfaiteur dans la perſonne de Richard roi d'Angleterre, mort en 1199. Il ſignala ſa reconnoiſſance & ſa douleur, par cette pièce en ſtances de vers de dix ſyllabes, dont les rimes ſont répétées dans chaque ſtance :

» Le cruel événement ! Jamais je ne
» fis une ſi grande perte, & n'éprouvai
» une ſi vive affliction. J'en dois éternel-
» lement pleurer & gémir. J'ai à parler
» de celui qui fut le chef & le père de
» la valeur. Le vaillant Richard, roi des

» Anglois, eſt mort. Depuis mille ans
» on n'a vu homme auſſi preux. Jamais
» il n'aura ſon pareil en bravoure, en
» magnificence & en généroſité. Non
» Alexandre, le vainqueur de Darius,
» n'eut point une libéralité ſi noble.
» Charles & Artus ne le valurent point.
» Il s'eſt fait redouter d'une partie du
» monde, & admirer de l'autre.

» Je m'étonne que dans ce ſiècle faux
» & perfide, il puiſſe y avoir un homme
» ſage & courtois. Puiſque les actions
» glorieuſes n'y ſervent de rien, pour-
» quoi faire de grands efforts ? La mort
» a montré de quoi elle eſt capable : en
» frappant Richard, elle a enlevé au
» monde tout l'honneur, toutes les joies,
» tous les biens. Si rien ne peut garan-
» tir d'elle, devroit-on tant craindre de
» mourir ?

» Ah ! ſeigneur, roi vaillant, que de-
» viendront déſormais les armes, les
» tournois, les riches cours, les hauts &

» magnifiques dons; puiſque vous n'êtes » plus, vous qui en étiez le chef? Que » deviendront ceux qui étoient à votre » ſervice, qui attendoient des récom- » penſes ? que deviendront ceux que » vous élevâtes à la gloire & à la for- » tune? Il ne leur reſte qu'à ſe donner » la mort.

» De longs chagrins & une vie mal- » heureuſe leur ſont préparés, avec un » déſeſpoir éternel de leur infortune; » tandis que les Saraſins, Turcs & païens, » qui vous redoutoient plus qu'homme » *né de mere*, verront tellement accroître » leur orgueil & leur proſpérité, que la » conquête du ſaint ſépulcre en devien- » dra plus difficile. Dieu l'a voulu: car » s'il ne l'avoit pas voulu, ſi vous aviez » vécu, ſeigneur, ils auroient bien été » forcés de s'enfuir de la Syrie.

» Je n'ai plus déſormais d'eſpérance, » qu'il y aille roi ni prince qui ſache la » recouvrer. Quiconque tiendra votre

» place, doit confidérer combien vous
» aimâtes la gloire; quels furent vos
» deux vaillans freres, le roi Henri & le
» courtois comte Geoffroi; (le premier
» couronné du vivant de Henri II,
» l'autre comte de Bretagne:) pour vous
» remplacer tous trois, il faut fe tenir
» bien prêt à de glorieufes entreprifes.

ENVOI.

» Beau feigneur roi, que Dieu mifé-
» ricordieux, vraie vie & véritable mer-
» ci, vous accorde tel pardon qui vous
» eft néceffaire; qu'il vous faffe grace de
» vos torts, & fe reffouvienne comment
» vous faviez bien le fervir! «

S'il y a dans cette pièce de la poéfie & du fentiment, il n'y a guère de vérité, excepté fur l'article de la bravoure. Richard eut tous les vices, joints à cette fougue martiale qui affrontoit tous les dangers. Mais il avoit favorifé les troubadours, & celui-ci en particulier: il devoit donc être un prince accompli.

Boniface, marquis de Montferrat, aimoit aussi les muses. Faidit fut quelque tems à sa cour : il le désigne souvent dans ses vers comme le *preux marquis*. Il se fixa enfin à la cour de Raimond d'Agoult, seigneur de Sault, l'un des plus grands seigneurs de Provence. Après tant de chagrins causés par l'amour, on ne devroit pas s'attendre à le voir encore amoureux : il le fut cependant, & il eut un prince pour rival.

Madame Jordana de Brun, femme noble & très-aimable, habitoit un château à l'extrémité de la Provence, sur la frontière de la Lombardie. Faidit se déclara son amant ; & la mit tant en honneur, dit l'historien, tant la servit, tant lui cria merci, qu'elle le fit son chevalier quoiqu'il ne fut pas homme de condition. Dans ses chansons, il la nomme toujours son *bel espoir*.

Le comte de Provence, Alphonse II (mort en 1208,) amoureux de cette

dame, faisoit pour elle beaucoup de dépenses, fréquentoit les tournois, & signaloit sa valeur pour lui plaire. La dame le recevoit fort courtoisement, badinoit, rioit avec lui : ce qui faisoit croire qu'il avoit grande part à ses faveurs. La jalousie s'empare de Faidit. Il quitte sa maîtresse. Plus de chansons ; plus de plaisirs. Il vouloit mourir de chagrin & de désespoir. Apprenant à la fin que ses soupçons étoient faux, que tout ce qu'il avoit entendu dire n'étoit que discours de médisans & de trompeurs, il se repentit & demanda grace par une chanson.

Il dit dans cette pièce, que si la dame veut lui pardonner & l'aimer, il lui sera toute sa vie fort fidelle & plus obéissant que le lion de Geoffroi de la Tour. (Selon l'histoire des croisades, Geoffroi de la Tour, gentilhomme Limousin, avoit délivré un lion attaqué par un énorme serpent ; & ce lion le suivit toujours depuis comme un chien fidelle. On

peut en douter, malgré le témoignage de Maimbourg.) Il ajoute qu'elle doit lui pardonner pour deux raiſons : l'une, qu'il veut prendre la croix & aller en pélerinage à Rome ; mais qu'il ne le peut s'il a guerre & inimitié contre quelqu'un, ou quelqu'un contre lui : l'autre, que Dieu pardonne à ceux qui pardonnent, & la traitera comme elle l'aura traité. On ignore la ſuite de cette aventure.

Noſtradamus & Creſcimbéni font mourir Faidit à la cour de Raimond d'Agoult en 1220. En ce cas, on lui auroit fauſſement attribué dans ſon recueil une pièce ſur la mort de Béatrix, comteſſe de Provence ; car cette princeſſe, femme de Charles d'Anjou, ne mourut que vers l'an 1260. La pièce eſt aſſez remarquable.

» Rien ne peut nous garantir de la » mort, ni la puiſſance, ni l'eſprit, ni les » graces ; puiſque la comteſſe Béatrix a » ſuccombé ſous ſes traits. Comment

» donc la crainte de mourir peut-elle
» empêcher qu'on aille à la croisade,
» pour recouvrer les terres de Syrie que
» *Dieu a perdues?* Et de quoi profiteront
» les autres conquêtes, dont les rois sont
» uniquement occupés? Mais le monde
» ressemble au voleur qui, témoin du
» supplice de son camarade, ne se cor-
» rige point & continue de voler. «

Nous avons cinquante-deux chansons de Gaucelm Faidit, tissues de lieux communs sur l'amour. Une tenson entre lui & Hugues de Bacalaria, mérite de trouver place ici. La morale n'en est pas bonne; mais elle peint les mœurs des troubadours, & apprend à se défier de leurs principes.

Gaucelm.

» J'aime sincérement une dame, qui a
» un ami qu'elle ne veut pas quitter. Elle
» refuse de m'aimer, si je ne consens
» qu'elle continue de lui donner publi-
» quement des marques d'amour; tan-

» dis que dans le particulier je ferai d'elle
» tout ce que je voudrai. Telle eſt la
» condition qu'elle m'impoſe. «

HUGUES.

» Prenez toujours ce que la jolie dame
» vous offrira, & plus encore quand elle
» voudra. Avec de la patience, on vient
» à bout de tout; & c'eſt ainſi que bien
» des pauvres ſont devenus riches. «

GAUCELM.

» J'aime mieux cent fois n'avoir au-
» cun plaiſir & reſter ſans amour, que
» de donner à ma dame, dont je ſuis
» épris, la permiſſion extravagante d'a-
» voir un autre amant qui la poſſede. Je
» ne le trouve déjà pas trop bon de ſon
» mari: jugez ſi je le ſouffrirois patiem-
» ment d'un autre. J'en mourrois de ja-
» louſie; & à mon avis, il n'eſt pas un
» plus cruel genre de mort. «

HUGUES.

» Celui qui diſpoſe en ſecret d'une
» jolie dame, a bien envie de mourir s'il

» en meurt. J'aimerois mille fois mieux
» l'avoir à cette condition, que de n'a-
» voir rien du tout. D'ailleurs, je ferois
» si bien auprès d'elle, que j'obtiendrois
» d'être déchargé de la fâcheuse condi-
» tion. «

GAUCELM.

» Je ne trouve aucun goût à de sem-
» blables plaisirs. Si je l'enlève à son
» amant, je craindrai que sa légéreté ne
» la porte à me traiter de même. Elle
» n'aura point mon amour, si elle ne l'a
» tout seul; & si elle en veut un autre,
» je renonce pour jamais à la voir. «

HUGUES.

» Tout amant qui abandonne une da-
» me pour si peu de chose, ne sait guère
» aimer. Savez-vous un parti que je
» vous conseillerois de prendre? c'est de
» l'aimer avec la même sincérité qu'elle
» vous aimeroit; de badiner & de rire
» comme elle en a usé avec vous; & de
» faire un autre amour, pour lequel vous

» chanteriez en loyal amant, tandis que » vous entretiendriez celle-ci ſur le mê- » me pied qu'elle vous tiendroit. «

Cet expédient paroît judicieux à Gaucelm. Il en fait juge madame Marie de Ventadour. Hugues y conſent; mais il veut qu'on appelle au jugement la marquiſe (peut-être de Montferrat) & le dauphin (d'Auvergne;) qui ſavent bien la route que l'on doit ſuivre en amour.



XXXIII.

ELIAS CAIRELS.

QUOIQUE ce troubadour ait été inconnu à Noſtradamus, & que nos manuſcrits ne s'accordent point ſur ſon compte, il fournit à notre hiſtoire quelques particularités curieuſes.

ELIAS CAIRELS naquit à Sarlat en Périgord. Sa première profeſſion fut de travailler en or & en argent, & de deſſiner des armoiries. Soit caprice, ſoit ambition, ſoit penchant irréſiſtible, il ſe conſacra aux muſes en qualité de jongleur & de troubadour; mais ſes eſpérances de ſuccès furent trompées. Selon un de nos hiſtoriens, il compoſa, chanta, *violonna* mal; il parla plus mal encore; & ſon talent ſe réduiſoit à bien copier les airs & les paroles. Selon un autre, il étoit ſavant dans les lettres;

compoſoit, diſoit, faiſoit avec beaucoup de talent tout ce qu'il vouloit; & cependant il ne réuſſit point autant que le méritoient ſes ouvrages, parce qu'il mépriſoit le monde & les ſeigneurs. Le premier manuſcrit aſſure qu'il fut longtems en Romanie, & qu'il revint à Sarlat, où il mourut; le ſecond, qu'il parcourut la plus grande partie de la terre habitée. Ses ouvrages donnent de meilleurs éclairciſſemens ſur l'époque & les circonſtances de ſa vie.

On a de lui ſeize pièces. Il fut un de ces poëtes qui ſe plaiſent à multiplier les difficultés mécaniques de l'art, pour avoir l'honneur de les vaincre. Les vers courts & les rimes recherchées lui paroiſſoient un grand mérite, auſſi bien que de commencer chaque couplet par les derniers mots du précédent. Il taxe durement de mauvais goût ceux qui préfèrent une chanſonnette en rimes faciles. Sur de pareilles puérilités, un écrivain

devroit être confiné dans la classe des petits génies, s'il y avoit moins d'exemples de petitesses unies aux talens, quelquefois même en des siècles éclairés.

La pièce où se trouve ce faux jugement, parle du *gracieux roi qui occupe l'empire.* » Il me fait tant maigrir, dit » Cairels, qu'une lime ne mordroit pas » sur moi. Je suis forcé de le quitter, ne » pouvant le suivre davantage. Je n'ai » pas plus gagné avec lui qu'avec l'a» mour. «

Il s'agit de Frédéric II, empereur dès l'an 1220. Ce prince, comme nous le verrons ailleurs, aima & cultiva la poésie. Le troubadour s'étoit sans doute attaché à son service. S'il le quitta mécontent, ce fut peut-être parce qu'il attendoit trop de sa générosité, ou qu'il la méritoit trop peu.

Amoureux d'une grande dame, le poëte dit qu'il entreprendroit volontiers le portrait de ses charmes, s'il ne crai-

gnoit de le manquer. Cette crainte ne l'empêche pas de peindre sa taille fine sans maigreur, ses cheveux blonds comme de l'or, son front blanc, ses sourcils délicatement cintrés, ses yeux, son nez, sa bouche riante. » Je ne sais qui me » tient, s'écrie-t-il, que je ne l'embrasse » devant tout le monde. « Mais devant elle il est si timide, qu'il n'ose lui déclarer son amour. Seulement ses yeux parlent pour lui. Il la conjure d'avoir plus d'égard à ce qu'ils disent qu'à la supériorité de sa naissance. » Car amour ne » compte pour rien la noblesse au prix » de la courtoisie, de la complaisance & » de l'honneur. «

Deux envois accompagnent cette pièce, l'un à Guillaume marquis de Montferrat, fils du fameux Boniface que nous avons eu occasion de faire connoître; l'autre à la dame Isabelle, la maîtresse du troubadour. Le caractère de Cairels ne se montre pas en beau, dans une

tenſon où il eſt interlocuteur avec cette dame.

Iſabelle lui demande pourquoi il a porté ailleurs ſon amour ; & pourquoi ſes chanſons ne s'adreſſent plus à elle, qui ne lui a jamais manqué, qui ne lui a jamais rien refuſé ?

Cairels.

» Si je vous donnai des louanges, ce » n'étoit point par amour, mais pour » l'honneur & le profit que j'en eſpérois; » comme un jongleur, quand il fait l'élo- » ge d'une dame de mérite. Mais mon » eſpérance a été trompée. «

Isabelle.

» Je ne vis jamais d'amoureux chan- » ger comme vous de maîtreſſe par inté- » rêt. Si je le diſois pour vous faire » affront, on ne me croiroit point, après » tout ce que j'ai dit en votre honneur. » Vous pouvez redoubler votre folie. » Pour moi, j'augmenterai toujours en » bien & en vertu ; & je n'aurai

» plus, à votre égard, ni inclination ni
» amour. «

CAIRELS.

» Madame, je ne m'en déſeſpérerai
» pas. Je ferois une grande folie de reſter
» dans vos liens, ſi je n'en ai eu ni
» honneur ni profit. Vous garderez l'opi-
» nion qu'on a de vous. Et moi, j'irai
» voir ma belle amie, gentille & d'une
» taille charmante, qui n'eſt pas fauſſe
» ni trompeuſe. «

ISABELLE.

» Quelle eſt votre amie? dites-le moi,
» ſi vous le trouvez bon, & ne craignez
» point: je vous ſervirai auprès d'elle,
» ſi elle y conſent. «

CAIRELS.

» Vous me demandez, madame, une
» choſe extravagante. Je mériterois de
» perdre ſon amitié. «

Des vues d'intérêt pourroient bien aujourd'hui, comme alors, ſe mêler dans un commerce de galanterie; mais un

poëte n'auroit garde d'en faire l'aveu. L'amour-propre s'eſt raffiné avec les mœurs.

Après avoir quitté Iſabelle, le troubadour s'applaudit de s'être attaché à une dame loyale, & d'oublier tous les maux qu'un amour déplacé lui faiſoit ſouffrir. Il eſpère qu'un autre amant le vengera, tandis que ſa nouvelle maîtreſſe le dédommagera de ſes ſouffrances. Elle agrée ſon attachement: elle le fait rire & chanter. Il ne ceſſera de la ſervir, juſqu'à ce que merci lui obtienne de l'embraſſer; » car, ajoute-t-il, je n'en » demande pas davantage. «

On le voit ailleurs s'élever contre l'opinion de beaucoup de gens qui, décriant le mérite, l'enjouement & la galanterie, veulent tout ſoumettre aux règles d'une froide & inſipide raiſon. » On eſt bien dupe de vouloir toujours » être raiſonnable. J'ai vu ſouvent la » folie réuſſir, où la raiſon ne faiſoit » que

» que nuire. « Les hommes sensés apprécieront cette maxime de poëte, & conviendront que si la raison a souvent peu de succès, surtout dans la carrière de la fortune, elle doit mépriser du moins les triomphes du vice & de la folie. Horace vante une folie agréable, qui peut prendre quelques instans de la vie. (*Dulce est desipere in loco.*) Il ne paroît pas que notre poëte ait eu la même idée.

Plusieurs de ses pièces sont de fades lieux-communs d'amour. Deux chansons sur la croisade intéressent par le sujet. Dans l'une, il se plaint de l'empereur, qui tarde trop à passer la mer; & il invite le marquis de Montferrat à le suivre quand il partira. Dans l'autre, il accuse les chevaliers, les rois, les barons, les marquis, de retarder par leurs guerres particulières la délivrance de Jérusalem; il parle des croisés qui doivent passer en Hongrie sur les terres des Grecs, pour secourir l'impératrice de Constantinople.

veuve de Pierre de Courtenai, que Théodore Comnène venoit de faire périr ; il invite l'empereur Frédéric au voyage de Jérusalem, & Guillaume de Montferrat à venger sans délai la mort de son pere Boniface, à venger de même son frere qu'on a dépouillé.

Ce Guillaume, marquis de Montferrat, est fort maltraité dans une autre pièce. Cairels lui reproche son indolence pour des objets essentiels à sa gloire. Il veut que les moines de Cluni le mettent à leur tête & le fassent abbé de Cîteaux ; satire piquante, quoique les moines eussent quelquefois les mœurs guerrières. Il dit que les Lombards, les François, les Flamands, les Bourguignons le regardent comme bâtard ; que ses ancêtres ont été vaillans ; mais que, s'il n'y prend garde, il perdra tout-à-fait son nom ; qu'il se voit forcé avec douleur de lui appliquer le proverbe : *Bon pere, mauvais fils.*

Que ces invectives aient eu de l'influence ou non, Guillaume ſe détermina enfin en 1224, à tenter la conquête du royaume de Salonique, dont ſon frere Démétrius avoit été dépouillé, comme il a été dit plus haut. L'empereur Frédéric II lui prêta ſept mille marcs d'argent ; Guillaume engagea ſon marquiſat juſqu'à l'entière reſtitution de la ſomme. Cette expédition, comme tant d'autres, eut des commencemens heureux & des ſuites déplorables. Salonique fut priſe ; mais le marquis y mourut l'année ſuivante, empoiſonné, dit-on, par les Grecs. Son fils Boniface retourna en Italie, preſque ſans troupes. Les Grecs détrônèrent de nouveau Démétrius, qui vint chercher un aſyle dans les états de ſon neveu *.

Après tant d'exemples de l'audace des troubadours à cenſurer la conduite

* Voyez Muratori, *Annales d'Italie.*

des princes, nous ne pouvons croire que ç'ait été la principale cauſe du peu de ſuccès de Cairels. Tout étant diviſé, il pouvoit plaire aux uns en invectivant contre les autres. Mais s'il mépriſa le monde & les ſeigneurs, comme l'obſerve un de nos manuſcrits; s'il n'eut pas le caractère ſouple d'un courtiſan, ni le génie de l'intrigue, comme ſes ouvrages ſemblent le prouver; avec plus de mérite encore, vraiſemblablement il eût échoué dans les cours. Elles furent de tout tems l'écueil des eſprits roides, plus même que des ames vertueuſes.

Ce poëte montre cependant beaucoup d'ambition, par une pièce où il expoſe ſes déſirs. De l'or, de l'argent, des beſtiaux; la ſageſſe de Salomon, la courtoiſie de Roland, la puiſſance d'Alexandre, la force de Samſon, l'amie de Triſtan, la chevalerie de Gauvin, le ſavoir de Merlin; une ſi parfaite loyauté, que nul chevalier & nul jongleur

n'aient rien à reprendre en lui; une maîtresse jeune, jolie & décente; mille cavaliers bien en ordre pour le suivre par tout : voilà ce qu'il souhaite ; enfin, de trouver toujours des marchandises en vente, & d'avoir toujours de quoi tout acheter. Car il voudroit recevoir sans cesse grande compagnie, & pouvoir la bien traiter sans qu'il en coûtât rien à personne.

Comment accorder ces souhaits avec le mépris du monde & des seigneurs ; à moins de dire qu'Elias Cairels envioit par goût la fortune, & méprisoit par orgueil ou par dépit ceux qu'il en voyoit jouir? Le vrai sage sait mieux se contenter de son sort : c'est en modérant ses désirs, qu'il se met au-dessus de la richesse & des grandeurs.





XXXIV.

BERTRAND D'ALAMANON.

NOUS ſommes obligés, malgré nous, de recourir à Noſtradamus, pour la vie de ce troubadour, dont nos manuſcrits provençaux ne contiennent que les ouvrages. Peu d'hiſtoriens, ſans doute, méritent moins de confiance ; mais ici du moins on ne le verra pas en contradiction avec d'autres.

BERTRAND, fils & petit-fils de ſeigneurs du même nom, poſſédoit le fief d'Alamanon, (aujourd'hui La Manon), dans le diocèſe d'Aix en Provence. Gentilhomme des plus conſidérables du pays, il ſe diſtingua ſingulièrement parmi les poëtes. Il eut pour maîtreſſe Fanette ou Etiennette de Gantelmi, dame de Romanin, qui tenoit alors, dit Noſtradamus, une *cour d'a-*

mour dans ſon château. Nous avons prouvé que ces cours d'amour n'exiſtoient point encore; mais continuons de ſuivre l'auteur, ſans nous arrêter à la critique. La dame de Romanin étoit tante de la fameuſe Laure, immortaliſée par Pétrarque. Alamanon fit de belles chanſons en ſon honneur. Il ſe dégoûta de l'amour, on ne ſait pourquoi, & ſe livra au goût de la ſatire contre les princes.

La ſatire a eu en tout tems ſes dangers: elle excite la haine, & la haine inſpire la vengeance. Le troubadour n'épargna pas même Charles II d'Anjou, roi de Naples & comte de Provence, dont il étoit le ſujet. Auſſi Charles ſe vengea t-il, en lui enlevant un droit héréditaire de ſa maiſon, ſur le ſel qui paſſoit le pont de la Durance à Pertuis. Ce coup d'autorité occaſionna de nouvelles ſatires, qui ne pouvoient qu'augmenter le mal.

Heureusement pour le satirique, il exerça ensuite son talent contre les ennemis du roi de Naples. Il attaqua Boniface VIII, au sujet de son animosité contre Philippe le Bel & contre Charles II. Il attaqua l'empereur Henri VII, qui avoit outragé Robert duc de Calabre, fils du roi de Naples, & protecteur d'Alamanon. Robert envoya au roi son pere le sirvente du poëte contre l'empereur; & Charles rendit le droit que le poëte avoit perdu. Dans cette carrière périlleuse, on pouvoit être payé par les uns du mal qu'on disoit des autres.

Le *recteur* d'Arles (Nostradamus auroit dû dire l'archevêque) essuya aussi une satire violente, dont nous rendrons compte. L'historien attribue au troubadour un traité en rimes provençales, intitulé les *Guerres intestines*, sur les divisions qui règnoient entre les princes. Il place sa mort en 1295. Il le représente, d'après le moine des Iles d'or, comme

aussi distingué par son courage & par son habileté en affaires, que par son talent poétique.

Une partie des ouvrages d'Alamanon confirme le récit de Nostradamus : une autre partie n'y a aucun rapport. Quelques-unes de ses pièces ont été sans doute perdues. Peu importe, au fond, d'être bien instruit des particularités de sa vie : les productions de son esprit doivent surtout nous intéresser.

Amoureux d'une femme, qu'il trouvoit sévère, (peut-être la dame de Romanin) il exprime ainsi ses sentimens :

» On veut savoir pourquoi je fais une
» demi-chanson : c'est que je n'ai qu'un
» demi-sujet de chanter. Il n'y a d'a-
» mour que de ma part ; la dame que
» j'aime ne veut pas m'aimer. Mais au
» défaut des *oui* qu'elle me refuse, je
» prendrai les *non* qu'elle me prodigue.
» Espérer auprès d'elle, vaut mieux que
» jouir avec toute autre. Et ne pouvant

» résister à l'empire de l'amour, je ne
» sais de moyen pour soulager mes pei-
» nes, que de penser qu'un jour peut-être
» elle m'aimera. «

Cette jolie chanson est d'une naïveté piquante. En voici une seconde, à-peu-près du même goût :

» Si j'avois tourné casaque à celle qui
» me refuse, j'aurois bien fait mes affai-
» res auprès d'une autre, qui du moins
» m'auroit pris pour son serviteur. Mais
» le fou ne quitte point sa folie, & je ne
» puis me repentir de la mienne. Cepen-
» dant lorsque je m'engageai dans les
» chaînes de ma dame, il eût mieux valu
» pour moi être dans celle des Mamme-
» lus. J'en serois sorti par amis ou par
» argent, ou je m'en serois échappé.
» Dans ma prison, je n'ai aucune de ces
» ressources. Je vous aime, ma dame ;
» je vous aimerai deux fois autant, si
» vous me voulez du bien. Mais vous
» savez que je ne peux vaincre mon

» amour, & vous me maltraitez en con- » séquence! «

Le sirvente contre l'archevêque d'Arles est une cruelle invective, qu'on croiroit pleine de calomnies absurdes, si l'on ignoroit combien les mœurs du clergé, en général, fournissoient alors matiere aux censures les plus amères.

Alamanon reproche à ce prélat sa folie & ses désordres. Parjure, meurtre, concussions, avarice, orgueil, impudicités, il l'en accuse ouvertement; il le traite de faux témoin, de renégat, &c. A l'entendre, » l'archevêque fait conti- » nuellement la guerre, opprime les ci- » toyens, les met en prison; & pour » comble de fausseté, les excommunie, » les absout, les enterre, le tout pour de » l'argent. Pour de l'argent, il fit mourir » Jonquere en prison, sans qu'on ait pu » en savoir d'autre cause. On sera trop » malheureux, si le légat ne vient le faire » brûler, ou du moins enfermer. Les

» habitans d'Arles vivoient tranquilles ;
» avant d'être en proie à ce perfide paſ-
» teur, qui oſe prendre leurs biens, &
» prononcer lui-même des indulgences
» pour les maux dont il les accable. Ils
» n'auront point de repos, qu'ils ne
» l'aient mis tout vivant dans la tombe. «

Quelque chargé que paroiſſe un tel portrait, on ne peut douter que l'archevêque ne fût un méchant homme. Etoit-ce une raiſon pour que le légat eût droit de le faire brûler, ou même enfermer? La cour de Rome exerçoit par elle-même, & par ſes miniſtres, le plus étrange deſpotiſme. L'idée du troubadour en ſeroit la preuve, ſi les autres preuves étoient moins connues. Joint à l'empire de la vertu, le deſpotiſme auroit pu réprimer les vices. Malheureuſement les vices regnoient à Rome encore plus qu'ailleurs.

On en peut juger, quoique imparfaitement, par un ſirvente où la politique

romaine eſt caractériſée avec énergie. Le pape Innocent IV dépoſa au concile de Lyon, en 1245, l'empereur Frédéric II, dont le crime irrémiſſible étoit de joindre la fermeté à la puiſſance. Après cet attentat, devenu commun depuis deux ſiècles, Innocent offrit l'empire à différens princes, ou plutôt n'oublia rien pour le leur faire acheter. C'eſt le ſujet du ſirvente.

Le poëte s'élève contre les prétendans à l'empire, & contre le pontife flottant entre eux, & les berçant de promeſſes & d'eſpérances, tandis qu'il épuiſe leurs richeſſes.

» C'eſt le pape qui règne, qui poſſède
» l'empire : car il en tire plus de revenu
» par les tréſors qu'on lui diſtribue, & à
» ſes gens, que n'en pourroit tirer l'em-
» pereur. Il ne cherche qu'à fomenter
» les troubles. Ce procès ne ſera point
» jugé. Mais puiſque les rois le veulent
» terminer avec les armes, qu'ils ſe met-

» tent chacun en campagne ; que l'un
» des partis remporte la victoire. Alors
» les décrétales n'arrêteront plus, & l'on
» fera bien parler le pape. Le vainqueur
» sera appelé fils de Dieu, sera couronné
» par le clergé. Tel est l'usage des gens
» d'église, quand ils trouvent un empe-
» reur puissant, de se soumettre humble-
» ment à ses ordres, & de l'accabler,
» quand ils le voient décheoir. «

C'étoit le tems où les cris s'élevoient de toutes parts contre le clergé, contre la cour de Rome en particulier, où les exactions de l'église révoltoient les peuples ; où enfin les esprits commençoient à croire que l'autorité du sacerdoce ne pouvoit s'étendre jusqu'à consacrer l'injustice & l'oppression. Cependant la hardiesse du troubadour étonne encore, pour peu qu'on réfléchisse sur les traitemens que venoient d'essuyer les Albigeois.

Nous n'avons point le sirvente, cité

par Noſtradamus, au ſujet du droit ſur le ſel dont notre poëte avoit été dépouillé. Il y apoſtrophoit un autre troubadour, en lui demandant leſquels valoient le mieux, des Catalans, ou des François, des Limouſins, Auvergnats, Viennois, ou des ſujets des deux rois (de France & d'Angleterre). » Vous » connoiſſez, ajoutoit-il, le caractère de » toutes ces nations : je veux que vous » me diſiez celle qu'on doit eſtimer da- » vantage. Pour moi, je ſuis dans le » chagrin depuis que le ſel de Provence » ne paſſe plus ſur mon pont. «

Peut-être fait-il alluſion aux déſagrémens que lui cauſoit le roi de Sicile, dans une pièce où il ſe dépeint tourmenté par la chicane. » Autrefois, dit-il, je » m'adonnois au chant, à la joie, à la » chevalerie, à la courtoiſie, à la galan- » terie auprès des beautés qui me plai- » ſoient. Amour eſt témoin du bonheur » que j'y trouvois alors. Mais ce qui me

» faiſoit honneur au tems paſſé, je crains
» qu'on ne me le reproche au tems
» préſent. Tout eſt changé ; il faut changer moi-même : il faut m'occuper ſans
» ceſſe de procès, d'avocats, de mémoires : ſans ceſſe il faut être à obſerver
» s'il n'arrivera point quelque huiſſier
» eſſoufflé, déhanché, que la cour de
» juſtice m'envoie, pour me ſommer
» de comparoir à peine de perdre ma
» cauſe. Tel eſt mon malheureux état,
» pire que la mort, & qui me force de
» prendre congé des aſſemblées de ſeigneurs. «

Si cette pièce intéreſſe médiocrement par le ſtyle, elle eſt curieuſe par la peinture d'un fléau, dont les ſiècles de la chevalerie ſembloient devoir être exemts. Des procès, des huiſſiers, en un tems où l'épée décidoit preſque de tout !

Trois ſirventes hiſtoriques, par leſquels nous finiſſons, offrent peu de traits intéreſſans.

Dans le premier, Bertrand d'Alamanon blâme ſon ſeigneur de ne plus demander les villes qu'il réclamoit, & d'avoir terminé pour mille marcs une guerre qu'il avoit commencée. » Le bruit » court, ajoute-t-il, que le ſeigneur a » pris la croix de dépit, & veut paſſer » en Syrie. Voyez la belle conduite, » d'aller demander aux Turcs ce qu'on » lui a honteuſement enlevé ici ! Il eſt » près d'Arles, bien fâché de ne pas ſe » ſervir de ſon écu. Mais s'il attend le » comte, il ſera ſans doute fort trompé : » car le comte s'humilie, à meſure qu'on » l'abaiſſe. «

Le ſeigneur dont il s'agit étoit vraiſemblablement Hugues de Baux, vicomte de Marſeille, qui avoit formé une ligue avec les autres membres de ſa maiſon, contre Alphonſe, comte de Provence, pour reprendre des terres qu'on leur avoit enlevées. Guillaume VI, comte de Forcalquier, entra dans cette

ligue. Elle auroit accablé Alphonſe, ſi Pierre II roi d'Aragon, ſon frere, n'étoit venu à ſon ſecours. Les confédérés furent vaincus, & forcés de faire la paix en 1202.

Un ſecond ſirvente a rapport au même ſujet. Le comte de Provence y eſt loué d'avoir bien défendu ſes conquêtes, & rétabli l'honneur de ſa maiſon. Alamanon y félicite auſſi le comte de Toulouſe d'avoir réparé la honte & le dommage qu'avoit ſouffert le ſeigneur de Baux. Ce comte de Toulouſe, Raimond VI, s'étoit déclaré pour la ligue. Apparemment il procura quelque ſatisfaction aux vaincus.

Dans le dernier ſirvente, il eſt queſtion du mariage de Béatrix, héritière de Provence, qui épouſa en 1245 Charles d'Anjou, frere de S. Louis. Raimond VII comte de Toulouſe, & Jacques roi d'Aragon avoient eu en Provence des partiſans, dont les intrigues

pour empêcher ce mariage furent infructueuſes. Le poëte exhorte Charles d'Anjou à venir dans le pays. » Venez » ſans délai. Si le fils du roi de France » ſe laiſſe dépouiller par ſes voiſins, » quelle apparence qu'il faſſe de grandes » conquêtes outre-mer ſur les Turcs ? « Le prince arriva en effet avec une partie des troupes deſtinées pour une croiſade. Sa préſence arrêta les entrepriſes qu'on craignoit de la part du roi d'Aragon & du comte de Toulouſe.

Ces faits, quoique réduits au pur néceſſaire, ennuieront peut-être un grand nombre de lecteurs ; mais, en les ſupprimant, je déroberois au public une matière d'inſtruction. D'ailleurs, il me paroît curieux d'obſerver comment les poëtes ſe méloient de politique, & quels ſont les rapports de l'ancienne poéſie avec l'hiſtoire.



XXXV.

HUGUES BRUNET.

CE troubadour, né à Rodez, fut destiné à la cléricature, & reçut l'éducation qui convenoit à cet état. Mais ce qu'il recueillit de ſes études, le détourna du but que l'on s'étoit propoſé. La vivacité de ſon imagination ne s'attacha qu'aux fleurs de la littérature, & ſa facilité d'eſprit ne ſe porta qu'aux objets ſéduiſans, qui excitoient le goût de la poéſie. Au lieu de chercher la fortune par les routes du miniſtère eccléſiaſtique, il la chercha par celles des talens agréables. Il ſe fit jongleur; il compoſa beaucoup de jolies chanſons. Les cours lui furent ouvertes. Alphonſe roi d'Aragon, le comte de Toulouſe, le comte de Rodez, le dauphin d'Auvergne, Bernard d'Anduſe, l'accueillirent ſucceſſivement.

Madame Galiana, bourgeoiſe d'Autillac, captiva ſon cœur, mais ſans l'aimer. Elle aimoit le comte de Rodez; & ſi elle parut flatter la paſſion de Brunet, ce ne fut que pour être l'objet de ſes poéſies.

L'éloge le plus remarquable que lui donne le poëte, eſt de plaire à tout le monde, en diſant aux fous des folies, aux ſots des ſotiſes, aux gens d'eſprit des choſes ſpirituelles. Du reſte, il ſe plaint toujours de ſes rigueurs. Depuis qu'elle lui dit un jour en riant, qu'on n'obtenoit rien ſans hardieſſe, il n'a ceſſé de l'aimer & de ſouffrir.

» Quelle perplexité me déſole! Je ne » puis me ſouſtraire à l'empire de l'a» mour, qui toujours me promet des » plaiſirs, & toujours m'accable de pei» nes. Ce dieu ne ſe laiſſe voir que par » l'imagination; il prend ſon doux élan » de l'œil au cœur, du cœur dans la » penſée; & il me perce de ſes traits.

» Vaincu, ſubjugué par la beauté qu'il

» a choiſie pour me ſoumettre, j'endure
» le plus cruel martyre. Elle veut qu'on
» lui rende grâces du mal qu'elle fait;
» qu'on réponde humblement à ſon or-
» gueil; qu'on ſoit ſatisfait de ſes rigueurs,
» de ſes menaces & de ſa fierté. Rien ne
» lui plaît que la candeur & la ſoumiſ-
» ſion. Elle ſait donner à la joie l'air du
» chagrin; diſſimuler ce qu'elle veut, &
» le faire ſentir. Puis elle vous captive
» par de beaux ſemblans & un doux ſou-
» rire; en ſorte que les apparences arti-
» ficieuſes voilent toujours ſes ſentimens.
» Ah! ſi elle me veut du bien, qu'elle
» me donne ſon cœur ſans détour. Le
» peut-elle refuſer à un loyal & fidelle
» amant, qui ne ſonge qu'à lui obéir en
» tout?

» Ma bouche ne ſauroit exprimer l'a-
» mour que j'ai pour elle. Je lui ai livré
» mon cœur, & l'ai fermé à tout autre
» objet. Puiſſe-t-elle me garder une place
» dans ſon ſouvenir! Mille tourmens

» d'amour méritent bien cette foible ré-
» compenſe. . . . .

» Pourvu ſeulement qu'elle s'occupe » de moi ; pourvu que par de tendres » regards elle empêche mes déſirs amou- » reux de ſe diſſiper, je ſerai pour elle » complaiſant & ſoumis. Car telle eſt la » nourriture des loyaux amans : amour » ne vit que de la joie & des biens qu'on » lui fait.

» Seroit-elle retenue par la crainte des » médiſans ? J'ai pris la précaution de » mettre la belle que j'adore à couvert » de leur méchanceté. Je baiſſe les yeux, » & ne la regarde que du cœur. Je cache » mon bonheur à tout le monde ; per- » ſonne ne ſait où j'ai placé mon amour. » Si l'on me demande à qui mes chants » s'adreſſent, j'en fais myſtère à mon » meilleur ami, & je feins que c'eſt à » telle, dont il n'en eſt rien. »

Cette réſerve ne garantit point Brunet de la jalouſie du comte de Rodez.

Sa maîtresse le congédia, pour complaire à celui qu'elle lui avoit toujours préféré. Le poëte, sacrifié au grand seigneur, embrassa de chagrin la règle austère des Chartreux.

Le recueil de ses pièces consiste en cinq chansons & deux poëmes en partie moraux. Il déclame contre la dépravation du siècle, sujet rebattu dans tous les siècles, dans ceux mêmes qu'on nous cite souvent pour modèles. Il dit que chacun apprend ce qu'il devroit oublier, oublie ce qu'il devroit savoir, élève ce qu'il faudroit rabaisser, méprise ce qu'il faudroit honorer. » J'ai vu que les joies, » les ris, les couplets, les airs de chan- » son, les cordons, lacets, anneaux & » gants, acquittoient une année d'a- » mour: & maintenant on se croit perdu » lorsqu'on n'est pas payé comptant. Il » fut un temps où l'on aimoit mieux » espérer qu'obtenir les suprêmes faveurs » de l'amour. C'est qu'on savoit que les

» désirs,

» désirs, dont la pointe est si douce, » s'éteignent dans l'accomplissement. » Oui, l'attente du bien d'amour vaut » mieux que le don indécemment accor- » dé. Les tourmens sont précieux, les » peines agréables; les soupirs, les cha- » grins même ont leur douceur. Mais » dès qu'amour est parvenu si loin, qu'il » n'y a plus rien au-delà, il tombe dans » la langueur; & les espérances de l'a- » mant n'ayant plus d'objet, il méprise » ce qui excitoit ses désirs. «

Selon Nostradamus, Hugues Brunet fut un gentilhomme de Rodez; il aima madame Juliana, de l'ancienne maison de Montégli; n'ayant pu réussir auprès d'elle, il se retira auprès du comte, son seigneur; il devint amoureux de sa femme; mais le comte qui goûtoit ses poésies, qui d'ailleurs se reposoit sur la vertu de la comtesse, ne fit pas semblant de remarquer cette passion du troubadour; celui-ci mourut en 1223.

Noſtradamus eſt rarement d'accord avec nos manuſcrits ; & il débite tant d'erreurs groſſières, qu'on ne peut jamais s'en rapporter à ſon témoignage. Je remarque cependant que la qualité de *madame* ne ſe donnoit pas aux bourgeoiſes. Le manuſcrit peut donc être fautif au ſujet de la maîtreſſe de Brunet.



XXXVI.

FERRARI DE FERRARE.

Nous traduiſons d'un manuſcrit de Modène la vie de ce troubadour, que Noſtradamus & Creſcimbéni même n'ont point connu, & dont il ne reſte aucun ouvrage. Elle contient des particularités intéreſſantes.

Maître Ferrari (comme l'appelle l'hiſtorien) fut un jongleur de Ferrare. Perſonne en Lombardie n'entendit auſſi bien que lui le provençal, & ne compoſa auſſi bien dans cette langue : il fit de très-bons & de très-beaux livres. Ce fut un perſonnage fort courtois & craignant Dieu. Il ſervit volontiers les chevaliers & les barons, & fut conſtamment attaché à la maiſon d'Eſte.

Ce qui ſuit eſt d'une écriture moderne, en marge du manuſcrit.

» Il floriſſoit du tems d'Azzon VII, » marquis de Ferrare, en 1264. Lorſ- » que les marquis d'Eſte donnoient des » fêtes & tenoient cour, tous les jon- » gleurs qui entendoient bien le proven- » çal y accouroient. Ils alloient tous ſe » préſenter à Ferrari, & l'appeloient leur » maître. S'il en venoit quelqu'un plus » habile que les autres, qui proposât des » queſtions de ſa façon ou inventées par » d'autres troubadours, maître Ferrari » leur répondoit ſur le champ; en ſorte » qu'il étoit comme un champion dans » la cour du marquis d'Eſte. Il ne fit » jamais que deux chanſons & une *re-* » *trouange*. Mais il compoſa des ſirventes » & des couplets ſupérieurs à tout ce » qu'on connoiſſoit en ce genre. De » chaque chanſon ou ſirvente des trou- » badours, il tira un, deux ou trois cou- » plets, renfermant les penſées les plus » ingénieuſes, & dont les expreſſions » étoient les mieux choiſies. Dans cet

» extrait, il n'inséra aucun couplet de sa
» composition. Celui à qui le recueil est
» resté en fit écrire quelques-uns, afin
» qu'il fût mémoire de Ferrari. «

Le manuscrit ajoute que maître Ferràri fut amoureux, dans sa jeunesse, d'une dame Curcha, pour laquelle il fit de fort bonnes choses; qu'étant vieux, il s'éloignoit peu de Ferrare, sinon pour aller à Trévise voir messire Giraud du Camiro * & ses fils, qui lui faisoient de grands honneurs, le voyoient avec plaisir, l'accueilloient parfaitement, & lui donnoient volontiers pour son mérite & pour l'amour du marquis d'Este.

On voit par ce récit combien la langue provençale étoit alors en honneur. Dans le douzième, le treizième & le quatorzième siècle, elle fut parmi les personnes polies ce que devint ensuite la

* Maison très-illustre du Trévisan; voyez l'*Histoire de Venise*.

langue italienne, & ce que la françoise est aujourd'hui. La réputation & les ouvrages des troubadours firent sa fortune. Rien n'égaloit ces poëtes. Ils inspiroient une sorte d'enthousiasme. Chacun s'empressoit de les connoître, de chanter leurs pièces. C'étoient comme les hérauts de la chevalerie & de la galanterie, dont l'empire embrassoit toute l'Europe méridionale. Les écrivains qui ont l'art de plaire contribuent beaucoup au sort des langues. Le provençal n'est retombé dans l'oubli, que parce que les productions italiennes l'ont effacé par leur mérite.

Le rôle que jouoient les troubadours ne mérite pas moins d'être observé. Les cours étoient pour eux une lice où ils venoient faire assaut d'esprit & de talent. Ils se défioient les uns les autres; ils se proposoient des questions difficiles à résoudre; & leurs combats intéressoient les spectateurs, autant que les joutes des

tournois. Les princes se glorifioient d'avoir un de ces ingénieux champions, capable de tenir tête à tout venant. Sans doute, les marquis d'Este se firent un grand honneur de trouver un tel homme parmi leurs sujets ; & Ferrari ne fut pas le moindre ornement de leur cour.

Ce tableau rappelle les jeux de la Grèce, si propres à enflammer l'émulation du génie. Mais il faut au génie des modèles de bon goût. Les troubadours n'en connoissoient point : aussi n'ont ils pu que bégayer en comparaison des Grecs.



XXXVII.

CADENET.

Le château de Cadenet ſur la Durance, dans le comté de Forcalquier, appartenoit à un chevalier indigent & malheureux, qui fut le pere de notre troubadour. Les comtes de Toulouſe & de Provence s'étant ligués, en 1165, contre Guillaume VI, comte de Forcalquier, ce château eſſuya toutes les horreurs de la guerre ; les Toulouſains le ruinèrent de fond en comble [1]. CADENET étoit encore enfant. Un chevalier nommé Guillaume Hunaud de Lantur l'emmena priſonnier à Toulouſe; mais il eut la généroſité de lui ſervir de pere ; & l'éducation qu'il lui donna auroit produit de meilleurs effets, ſi le jeune homme, en ſe formant l'eſprit, ne ſe fût attaché au frivole plutôt qu'à l'utile,

s'il n'eût préféré un goût de fantaisie au vrai mérite de son état.

Selon l'historien provençal, il croissoit en beauté & en courtoisie ; il savoit bien chanter & bien parler ; il apprit à composer des couplets & des sirventes. C'étoit un avantage, sans doute. Malheureusement, enivré de la passion des vers, Cadenet ne vit plus rien de si beau que la profession de jongleur. Il quitta le chevalier Toulousain ; & sous le nom ignoble de *Baguas*, qui en provençal signifie garçon, il se mit à courir le monde, espérant de percer dans les cours & d'y trouver la fortune avec la gloire.

Les premières tentatives ne lui réussirent point. Il fut long-tems pauvre ; il erra long-tems à pied. Dès ce tems-là, un mot, le hasard ou le manége décidoient souvent du succès plus que le talent. Notre jongleur languissoit inconnu, même dans sa patrie. » Enfin, dit

» l'historien, il prit le nom de Cadenet ;
» pour se faire connoître, & parce que
» ce nom étoit beau à porter. Il com-
» posa de belles & bonnes chansons.
» Raimond, le cadet des deux freres de
» l'évêché de Nice, le mit en équipage
» & en crédit ; Blacas lui fit beaucoup
» d'honneur, & lui donna du bien, dont
» il jouit plusieurs années. Après quoi,
» il entra dans l'ordre des Hospitaliers,
» où il mourut. *Tout ce que j'ai raconté,*
» *je l'ai su pour l'avoir oüi dire & pour*
» *l'avoir vu.* «

Ce témoignage d'un contemporain doit l'emporter sur celui de Nostradamus, qui rapporte des circonstances plus que douteuses. Selon lui, Cadenet fut amoureux de Marguerite de Riez, la célébra dans ses chansons, & n'en reçut que des mépris. Il la quitta pour se rendre à la cour du marquis de Montferrat. Mais, quoique traité magnifiquement par ce prince, il revint en Provence, le

cœur plein du souvenir de Marguerite, & résolu de lui renouveler ses vœux & ses hommages, Blacas & Raimond d'Agoult, seigneur de Sault, l'accueillirent avec honneur à son retour. En vain il chanta sa première dame. Désespérant de la toucher, il prit de nouveaux engagemens. La sœur de Blacas, également belle & vertueuse, devint l'objet de sa passion. Mais les médisans dirent tant de choses contre lui, & même contre sa maîtresse, qu'il fut contraint de s'en détacher. Le chagrin lui dicta un traité contre les mauvais plaisans (les *galiadours*). Il aima ensuite une religieuse d'Aix, encore novice; & n'ayant pas réussi auprès d'elle, il se fit templier à Saint-Gilles. Il y demeura long-tems; après quoi il alla en Palestine, où il fut tué en combattant les Sarasins, l'an 1280. » Le moi- » ne des Iles d'or, ajoute Nostradamus, » dit que ce poëte ne mourut point à » la guerre, qu'il revint en Provence,

» qu'il y épousa la religieuse d'Aix, dont
» il eut un fils, &c. «

Peu importe qu'on rejette, ou non, ces particularités. Je les rapporte uniquement, parce qu'elles tiennent aux mœurs des troubadours. Passons aux ouvrages de Cadenet.

La plupart de ses pièces, au nombre de vingt-quatre, sont des chansons triviales de galanterie. Les envois s'adressent à la comtesse d'Auvergne, à la comtesse d'Angoulême, au comte de Provence, & à la reine Eléonore. Celle-ci étoit sœur de Pierre II roi d'Aragon, épouse de Raimond VI comte de Toulouse. Elle conservoit le titre de reine, que l'usage donnoit aux filles de rois. Voici celle des chansons du poëte, que nous jugeons la plus remarquable.

» Si je pouvois forcer ma volonté à
» suivre ma raison, amour ne m'auroit
» pas aisément soumis à son empire. Ce
» n'est pas qu'on soit plus vertueux sans

» amour : car qui aime bien ne croit » jamais aſſez bien faire ; qui n'aime » point ignore cette noble émulation, » & ne s'attire jamais autant d'eſtime » que l'amant heureux, ou aſpirant à le » devenir.

» Quelque beau qu'il ſoit d'aimer, je » n'y reviens que malgré moi : non que » je craigne de faire des actions glorieu- » ſes ; mais on n'a jamais ſervi que par » force un ſeigneur, dont il n'y a point » d'aſſiſtance & de grace à eſpérer. Tout » ſeigneur qui, ſans ceſſe exigeant de ſes » ſujets, ne cherche qu'à les ruiner, ne » doit être ſervi qu'autant que la *féau-* » *té* y oblige.

» Une choſe a un peu ſoulagé ma » peine : c'eſt qu'avec la déloyauté on » ne proſpère jamais long-tems. On ne » peut s'élever par ſon moyen à une » gloire éminente, ſans tomber à la fin » dans l'infamie. Souvent, au contraire, » j'ai vu la loyauté élever des hommes

» de bas état. Ainſi c'eſt folie de crain-
» dre la peine pour acquérir de la con-
» ſidération : un bonheur arrive bientôt,
» quand il doit arriver.

» Mon bonheur tarde bien, il eſt vrai,
» & arrive lentement. Mais les grands
» honneurs s'achetent cher ; & ce qui
» vaut peu s'obtient plus aiſément que
» le meilleur. Avec plus de peine, on
» obtient avec plus de gloire. Quand on
» n'y réuſſiroit pas, toujours eſt-il beau
» de s'être bien comporté.

» Du moins je vous ai aimé, madame,
» pour un bien qu'on ne ſauroit me refu-
» ſer : car mon cœur eſt content dès
» que je puis étendre votre gloire.
» Quand je vois tour ou château, ou
» homme du pays où vous régnez, je
» me ſens comblé de joie ; & quand je
» vais à votre demeure, je crois, dans
» mon impatience, reculer en avan-
» çant, juſqu'à ce que je ſois auprès de
» vous. «

ENVOI.

» Eléonore, reine débonnaire, en qui
» la fine gloire abonde de plus en plus,
» sait si bien dire & si bien faire, que
» tout ce qu'elle dit est cru en tous
» lieux. «

Cadenet avoit du goût pour la satire. Nous avons de lui une pièce contre les seigneurs de son tems, où il leur reproche les brigandages que la licence des guerres rendoient alors si communs.

» Je voudrois que les puissans fussent tels que je serois moi-même, si
» j'avois leur pouvoir. On les verroit
» magnifiques en armes & en habits; ils
» feroient grande chère; ils brilleroient
» dans les cours, verroient les dames, &
» donneroient généreusement leur bien.
» Cela vaudroit mieux que la pillerie à
» laquelle se livrent nos barons, qui
» n'ont que des cavaliers armés à la
» légère, pour aller plus vîte butiner,
» comme aussi pour se sauver plus vîte

» quand on leur fait tête. Autrefois la
» magnificence des habits, les présens,
» les réceptions honnêtes, & d'autres
» semblables qualités distinguoient les
» galans. On ne se distingue plus aujour-
» d'hui qu'en pillant les bœufs & les bou-
» viers. Encore il paroît qu'on n'en est
» pas mieux vêtu. «

Les siècles précédens valoient-ils donc mieux que celui de Cadenet ? rien ne donne lieu de le penser. Comme la plupart des satiriques, il exagéroit le bien du tems passé, pour faire sentir davantage le mal présent.

Dans une autre pièce, adressée au vicomte de Burlats en Albigeois, qu'on disoit dégénérer de son ancienne valeur, il l'exhorte à prendre en bonne part ses remontrances : il lui cite l'exemple de Blacas, de Raimond d'Agoult & du marquis de Montferrat, qu'on avertissoit librement de leurs fautes, sans qu'ils en fussent fâchés, & sans qu'ils cessassent

de faire du bien à leurs propres censeurs. » Peu vous aime, vicomte, celui » qui ne vous remontre pas votre devoir. » Si vous n'aviez pas des amis capables » de vous y rappeler, votre mérite seroit » bientôt déchu. «

Bonne leçon, dont les grands ne profiteront guère. Il est si doux de regarder ses flatteurs comme ses amis !

Ce zèle d'un troubadour est assurément très-louable. Mais il le poussa un peu trop loin, sur le point d'embrasser l'état religieux, en exhortant son ami Blacas à prendre le même parti, comme nécessaire au salut. Il lui dit dans une chanson :

» Si je trouvois mon compère Bla- » cas, je lui conseillerois ce qu'il fera » peut-être sans mon conseil, de ne pas » attendre la mort, pour renoncer au » monde qui n'est que vanité. Autre- » ment je craindrois pour lui les suppli- » ces de l'enfer. Son esprit & sa raison

» le rendroient plus inexcusable qu'un
» autre, s'il avoit la folie de se précipi-
» ter sur un écueil, qu'on évite dès qu'on
» le connoît & qu'on le craint. « (Voyez l'article de BLACAS.)

C'est ainsi que les moines attiroient, souvent de la meilleure foi du monde, une foule de prosélytes. Mais si le moine des Iles d'or, cité par Nostradamus, avoit dit vrai, & que Cadenet eût quitté le froc pour épouser une religieuse; cet exemple seul ne rendroit il pas suspectes de semblables vocations?

NOTE.

[1] Raimond Bérenger III comte de Provence, ayant épousé Richilde, fille de l'empereur Frédéric II, avoit obtenu de ce prince l'investiture du comté de Forcalquier, au préjudice de Guillaume VI, qui avoit manqué de rendre hommage lors de l'avénement de Frédéric à l'empire. Celui-ci remplissoit par là deux objets; l'un de faire revivre l'autorité des empereurs sur l'ancien royaume d'Arles; l'autre,

de rendre plus considérable l'établissement de sa fille. Muni du diplôme impérial, Raimond Bérenger crut avoir besoin de secours pour dépouiller le comte de Forcalquier. Il eut recours à Raimond V comte de Toulouse, & lui proposa de partager la dépouille. Leur accord se fit à Beaucaire, où ils eurent une entrevue en 1165. On y conclut le mariage du fils aîné du comte de Toulouse, avec Douce, fille unique du comte de Provence. Bientôt après, Raimond Bérenger entra sur les terres du comte de Forcalquier. Il fut joint par des troupes de son allié; & ce fut alors que le château de Cadenet éprouva le désastre dont l'historien contemporain de notre troubadour fait mention.

Don Vaissete parle de la ligue des deux comtes. » Nous ignorons, ajoute-t-il, si Raimond, » comte de Toulouse, joignit ses armes à celles » de Raimond Bérenger, contre le comte de » Forcalquier, ainsi qu'ils en étoient convenus. « (*Hist. du Languedoc*, t. 3. p 13.) Il est surprenant qu'un historien si exact ait pu s'exprimer de la sorte, ayant connoissance de notre manuscrit dont il donne un extrait fidelle dans l'endroit où il parle de Cadenet. Le château de Cadenet, pillé & saccagé par les gens du comte de Toulouse, prouve que les deux princes avoient effectivement uni leurs forces.

XXXVIII.

PERDIGON.

Ce troubadour eſt un de ceux qui, de l'état le plus abject, ſe ſont élevés le plus haut par leurs talens; exemple très-propre à encourager le génie, mais capable auſſi d'égarer une foule d'eſprits médiocres, toujours empreſſés à ſortir de leur ſphère pour courir après la fortune. Le talent même n'y parvient guère ſans le ſecours de l'intrigue.

PERDIGON étoit fils d'un pauvre pêcheur de l'Eſperon, bourg du Gévaudan. Né avec de l'eſprit & avec une agréable figure, il ſe livra bientôt à l'ambition de trouver accès dans les cours. Il faiſoit bien les vers, avoit une belle voix, jouoit parfaitement du violon, ne manquoit ni d'agrémens ni de ſoupleſſe. Il réuſſit au delà de ſes eſpé-

rances. Le dauphin d'Auvergne, pour ſe l'attacher, lui donna des rentes & des terres. Enfin, il lui conféra la dignité de chevalier, & le fit ſon frere d'armes; ce qui étoit le comble de la faveur.

Alors Perdigon devint un perſonnage dans la contrée. Il viſita les barons, & fut accueilli par-tout avec honneur. Les dames ſe diſputèrent à qui l'auroit pour amant, ou plutôt pour chantre de leur mérite. Son cœur ne le portoit que trop à l'amour. On voit par ſes pièces qu'il eut nombre de maîtreſſes, & qu'elles ne le rendirent pas heureux. Voici la meilleure de ſes chanſons, où il exprime vivement ſes peines.

» Je commence ma chanſon avec le » chant des oiſeaux; lorſque j'entends le » tendre ramage du roſſignol & de la » fauvette; que je vois les fleurs s'épa» nouir dans les jardins, les bluets parer » les buiſſons, les ruiſſeaux couler ſur » le ſable leur eau limpide, & leurs

» bords embellis par la blancheur des
» lis.

» Hélas! je me rappelle tous les maux
» que j'ai ſoufferts en amour, par la
» rigueur d'une beauté perfide, qui n'a
» pas craint de me tromper & de me
» trahir. J'ai eu beau lui crier merci:
» elle a été cruelle juſqu'à me donner le
» coup de la mort.

» C'eſt aimer bien peu que d'aimer
» ſans jalouſie. On aime peu, quand on
» ne ſe fâche jamais; on aime peu,
» quand on n'a jamais de faute à ſe
» reprocher. Mais quand on eſt bien
» amoureux, une larme d'amour vaut
» mieux que quatorze ris.

» Lorſqu'à genoux je demande par-
» don à celle que j'adore, elle m'accuſe;
» elle en trouve des prétextes. Les lar-
» mes coulent de mes yeux en abon-
» dance. Alors quelquefois elle me lance
» un amoureux regard. Je lui baiſe les
» yeux & la bouche: & j'en reſſens une
» joie de paradis.

» Ah ! ſa main a cueilli les verges
» dont me frappe la plus belle dame qui
» fut jamais. J'ai fait tant de pourſuites
» pour avoir le bonheur de la ſervir !
» elle m'a fait paſſer par tant de rudes
» épreuves ; ſoupirs pleins d'angoiſſes,
» déſirs ſans eſpérances, récompenſes
» toujours au-deſſous des ſervices ! tout
» m'oblige à m'éloigner d'elle. «

Le dauphin d'Auvergne étant mort, & n'ayant laiſſé qu'un fils très-jeune, Perdigon quitta une cour où il avoit perdu ſon protecteur. Il alla ſe produire à celle du roi d'Aragon, Pierre II. Comblé de préſens par ce prince, il repaſſa les monts, & s'attacha particuliérement à Guillaume de Baux. Selon Noſtradamus, il fut attaché au comte de Provence, Raimond-Bérenger, dont il célébra les conquêtes par un poëme, lorſque le comte eut réuni à ſon domaine Vintimille, Nice, Gènes & le Piémont ; il fut enrichi en récompenſe de ſes vers ; il

épousa mademoiselle Saure, de la maison de Sabran; tous deux moururent en 1269, & firent le comte de Provence leur héritier.

Nos histoires manuscrites nous représentent Perdigon sur une scène toute différente. Il participa au fanatisme qui suscita au comte de Toulouse tant d'implacables ennemis. Avec le prince d'Orange, le seigneur Guillaume de Baux, l'évêque de Toulouse Folquet, & l'abbé de Cîteaux, il alla exciter à Rome le zèle, ou plutôt la haine d'Innocent III; & la croisade contre les Albigeois fut le fruit de leurs conférences. Le roi d'Aragon, défenseur du comte de Toulouse, ayant péri à la sanglante bataille de Muret en 1213, Perdigon fit un poëme pour célébrer sa défaite & le triomphe de la croisade. L'historien observe que son animosité contre ce roi, qui avoit été son bienfaiteur, le déshonora tellement, que ses amis même ne voulurent plus

plus le voir ni l'entendre, & qu'il ne put jamais se relever du mépris que lui attira son ingratitude. Exemple digne d'être médité par les adorateurs de la fortune.

Un ingrat ambitieux se consoleroit peut-être du mépris des honnêtes gens, s'il recueilloit d'un autre côté les fruits de son injustice. Perdigon n'eut pas même cette ressource. Le comte de Montfort, Guillaume de Baux, & les autres seigneurs dont il espéroit des récompenses, périrent dans la croisade où ils avoient commis tant de barbaries. Le fils du dauphin d'Auvergne retira les bienfaits de son pere, en haine de la perfidie de Perdigon. Celui-ci, n'osant se montrer, exposé aux derniers besoins, fut réduit à chercher un asyle dans le cloître. Encore ne fût-ce que par la protection de Lambert de Montal, gendre de Guillaume de Baux, qu'il fut reçu dans l'abbaye de Silvebelle : il y mourut. Crescimbéni cite le manuscrit, où

ſa mort dans l'ordre de Cîteaux eſt atteſtée; mais il ne dit point par quel motif il ſe fit moine.

Nous avons de ce troubadour onze chanſons, dont quelques-unes attribuées à d'autres auteurs ; & une prière à la Vierge, remarquable par ce trait de ſuperſtition : le poëte aſſure qu'en la priant quarante jours, on obtient le pardon de ſes péchés.



XXXIX.

GUI ou GUIGO.

NOUS avons un nombre de pièces ſous le nom de Gui, peut-être du même troubadour, peut-être auſſi de pluſieurs qu'il eſt impoſſible de diſtinguer, aucun écrivain ne donnant de lumières ſur cet objet. Il ſuffira donc d'extraire ce que les pièces peuvent avoir d'intéreſſant. L'auteur des premières eſt nommé Gui ou Guigo. Il étoit contemporain de Bertrand d'Alamanon. Voici une tenſon entre eux.

GUI.

» J'ai vu dans le Gévaudan madame » Saure Raimonde, dame de Roque- » feuille, & la comteſſe de ***. Elles » m'ont demandé de vos nouvelles ; à » quoi j'ai répondu que dans la guerre » terrible des deux comtes (de Toulou-

» ſe & de Provence,) j'ai laiſſé votre
» écu bien ſain, votre lance bien entière,
» & votre perſonne tout auſſi flaſque
» & auſſi nonchalante qu'elle l'a jamais
» été. «

BERTRAND.

» Guigo, je vous en aime mille fois
» davantage, d'avoir mal parlé de moi à
» de ſi honnêtes dames. Je vous en ſais
» bon gré; car entre honnêtes gens, les
» médiſances d'un méchant homme ſont
» le même effet que les louanges d'un
» homme de bien; & vous êtes de ces
» vilains dont les médiſances ſont des
» éloges. «

Ce trait ſi piquant peut-il être décoché ou publié par un poëte contre lui-même? Les troubadours s'attaquoient, ſe répondoient mutuellement dans les tenſons. On a recueilli ſans doute leurs couplets comme formant une ſeule pièce; & voilà pourquoi ils ſe trouvent réunis ſous le nom d'un ſeul.

Dans un ſirvente ſatirique contre le même Bertrand : » Si l'on proclame les » braves, dit le troubadour, je ne m'échaufferai pas à crier *Alamanon ;* car » je l'ai vu long-tems ſuivre la cour » de Provence, ſans faire ni préſens ni » feſtins, mais beaucoup de méchans & » ennuyeux vers, dont je ne le corrigerai point. « Il lui reproche d'être dépouillé de tout mérite, de toute vertu, avec ſon corps flaſque ſans force & ſans valeur.

Une tenſon avec Falco, moine défroqué, eſt d'un genre particulier. On y voit que le moine, chaſſé de ſon ordre, étoit devenu jongleur, qu'il avoit eu la lèvre fendue pour des médiſances, ſans doute très-criminelles, & qu'on puniſſoit de la ſorte les médiſans.

GUI.

» Falco, je vois que vous avez fait » métier de médire ; vous en avez été » accuſé, & vous en portez les marques.

» Dites-moi pourquoi vous fûtes chaſſé
» du cloître? car quand un moine profès
» quitte ſon ordre, on ne fait point
» d'eſtime de ſa foi: j'en ai ouï murmu-
» rer. «

FALCO.

» De quoi vous ſert, ſeigneur, de
» dire des injures & des folies? Vous n'y
» gagnez rien, & je puis vous répondre
» ſur le même ton. «

GUI.

» Un jongleur qui a la lèvre fendue,
» ne vaut pas un vieil habit jeté au re-
» but. Celui-là vous donna un terrible
» coup, qui vous dit, Ouvrez la bouche
» pour qu'on vous fende la lèvre. Parce
» que vous parliez trop, on vous brida
» de la ſorte. En quoi le marquis a bien
» fait: car on doit corriger ainſi par le
» raſoir un inſenſé troubadour, qui le
» mérite par ſes propos. «

FALCO.

» J'aime mieux être coupé par un

» rasoir que touché de votre main....,
» d'un homme qui ne tint jamais sa foi
» ni à soi ni aux siens......Vous avez
» été le pire ennemi de tous vos parens;
» jamais vous ne les avez défendus,
» quoique vous fussiez bien équipé &
» ceint d'épée. «

Encore une fois, un poëte, un chevalier *ceint d'épée*, ne se déshonoreroit pas de la sorte; & sans doute on aura mis faussement des tensons, sous le nom de tel ou tel troubadour, parce qu'ils en étoient interlocuteurs. Je n'imagine qu'un moyen de résoudre la difficulté: c'est de supposer les reproches si évidemment calomnieux, qu'ils ne pussent tourner qu'à la honte de l'adversaire.

Tout étoit matière de tenson. En voici une où il ne s'agit ni d'injures ni de galanterie. Lequel est préférable, de deux chevaliers également généreux & magnifiques, dont l'un, deux fois plus puissant que l'autre en terre, n'a point

recours au brigandage pour fournir à ſa dépenſe ; & l'autre exerce ſa libéralité aux dépens de ceux qu'il vexe & qu'il pille ? C'eſt la queſtion propoſée à Mainard.

Mainard décide en faveur du dernier, par une raiſon extravagante : c'eſt qu'il témoigne une plus forte inclination à la généroſité, en s'attirant la colère de Dieu par ſes brigandages. Gui ſoutient le contraire, & dit que l'homme qui uſe de brigandage pour être généreux, ne mérite aucune eſtime ; parce que, pour deux perſonnes qu'il enrichit, il en aura peut-être ruiné cent.

Mais s'il n'en avoit ruiné qu'un pour en enrichir dix, quel ſeroit le jugement du troubadour ? En vérité, la morale de ces tems-là ne ſe conçoit point : mille exemples pareils en découvrent les faux principes. On parle cependant beaucoup de la probité de nos ancêtres des tems héroïques ! Si nous ne

valons pas mieux au fond, qu'on ne nous conteſte pas du moins l'avantage de connoître les devoirs. Malheur à qui emploie au mal les lumières qui dirigent au bien !



X L.

BÉRENGER DE PALASOL.

Bérenger de Palasol fut, selon nos vies manuſcrites, un chevalier catalan, du comté de Rouſſillon, pauvre, mais diſtingué par ſa figure & par ſes manières, joignant aux travaux de la chevalerie les plaiſirs de l'amour & le goût des vers. Ermeſine, femme d'Arnaud d'Avignon & fille de Marie de Pierrelatte, captiva ſon cœur & devint l'objet de ſes chanſons. L'hiſtorien du Languedoc le compte parmi les troubadours qui floriſſoient ſous Raimond V, mort en 1194. Nous pourrions établir ce point d'hiſtoire par des conjectures plus que probables; mais dont il réſulteroit de l'ennui ſans utilité.

Il ſera plus utile d'obſerver quelques erreurs de Noſtradamus. Si on l'en croit

Palaſol étoit de Siſteron en Provence, fils d'un médecin attaché à la reine Jeanne. Cinq magnifiques tragédies, qu'il dédia au pape Clément VII, lui méritèrent une gloire immortelle. Les quatre premières avoient pour titres *Andrealla*, *Tarentala*, *Maillorquina*, *Allemanna*; par alluſion aux quatre maris de la reine Jeanne, André de Hongrie, Louis de Tarente, Jacques de Majorque & Otton de Brunſwick. La dernière étoit intitulée *Jehannella*, du nom de la princeſſe. Toutes les cinq formoient un tableau de ſa conduite, depuis l'enfance juſqu'à ſa mort. L'auteur les offrit ſecrètement au pape, dont il reçut en récompenſe un canonicat de Siſteron.

Ces ouvrages bizarres auroient aſſez convenus au goût regnant. Mais l'art dramatique fut toujours ignoré des troubadours. Environ quatre mille pièces, que nous avons raſſemblées d'eux, rappellent une infinité d'uſages de leur

tems; & aucune, l'idée de tragédie ni de comédie. Quoi cependant de plus capable d'intéresser des poëtes, de leur fournir des images ou des réflexions? Leur silence démontre que le théâtre n'existoit point.

En un mot, Bérenger de Palasol, dans Nostradamus, differe en tout du troubadour dont nous parlons dans cet article. On ne peut admettre son récit, qu'en supposant un autre poëte du même nom, & beaucoup moins ancien.

Les pièces de Palasol sont harmonieuses, tendres & naturelles. En voici les traits les plus remarquables:

» Si toujours je vivois, toujours je
» vous aimerois. C'est folie de s'attacher
» à vous, malgré la défense que vous
» m'en faites; mais je ne puis me déli-
» vrer de cette folie. Je suis votre escla-
» ve: je ne payerai jamais ma rançon,
» car je ne veux point ravoir ma liber-
» té...... Celle que j'aime m'enchaîne

» par un baiser. Je ne conçois rien à cet
» amour : qu'elle me traite bien ou mal,
» je l'aime toujours également. «

La jalousie a cependant dicté une autre pièce, qui est ou l'original ou la copie de celle de Pierre de Barjac. (Voyez son article.) Le poëte veut renoncer à sa maîtresse, puisqu'elle choisit un autre amant. Il lui propose d'aller demander l'absolution à un prêtre, pour le repos de leur conscience. Il finit par lui demander pardon à elle-même de sa jalousie, en peignant la douloureuse démence d'un jaloux.

Revenu aux pieds de sa dame, il parle des peines que lui a causées l'éloignement : il auroit bien voulu donner son cœur à une autre ; mais il ne l'a jamais pu.

Sa maîtresse étoit donc vraisemblablement une coquette fort habile, à en juger par cette peinture : » Elle ne pro-
» met ni n'accorde ; elle refuse pourtant

» de maniere qu'on se flatte de tout
» obtenir. Elle fait si bien, qu'au lieu de
» reproches, elle s'attire la reconnoissan-
» ce. Il faut qu'elle ait un secret uni-
» que : personne ne peut se défendre de
» ses artifices. «

Crescimbéni, dans ses additions, a fait un petit article sur ce troubadour, ne pouvant le confondre avec celui de Nostradamus.





XLI.

BLACAS & BLACASSET.

Un pere & un fils illustres sont le sujet de cet article ; phénomène rare dans l'histoire littéraire.

Blacas, selon nos manuscrits, étoit de Provence, » noble baron, riche, » généreux, bien fait, qui se plaisoit à » faire l'amour & la guerre, à dépenser, » à tenir des cours plenières, qui aimoit » la magnificence, la gloire, le chant, » le plaisir, & tout ce qui donne de » l'honneur & de la considération dans » le monde. Personne n'eut jamais autant » de plaisir à recevoir que lui à donner. » Il nourrit toujours les nécessiteux ; il » fut le protecteur des délaissés ; & plus » il avança en âge, plus on le vit croître » en générosité, en courtoisie, en valeur, » en terres, en rentes & en gloire ; plus

» aussi se fit-il aimer de ses amis & re-
» douter de ses ennemis. Il fit les mêmes
» progrès en esprit, en savoir, en habi-
» leté à composer, & en galanterie. «
L'historien semble avoir peint le prodige de son siècle.

L'auteur de l'histoire de Provence, Bouche, ne parle point d'un si grand homme; & nous n'avons pu découvrir de quelle maison il sortoit. Nostradamus le dit originaire d'Aragon. Ce qu'il y a de certain, c'est que Blacas n'est point un nom de fief en Provence, & que notre poëte fut un personnage très-distingué par sa naissance, ainsi que par son courage. Il ne nous reste qu'un petit nombre de ses pièces, la plupart mutilées, & qui n'annoncent pas un talent extraordinaire.

Dans une chanson, il dit à sa maîtresse que, si elle trouve un autre homme, dont le courage à la guerre soit supérieur ou égal au sien; qui avec aussi peu

de revenu ſoit auſſi généreux ; & qui ſache parler avec autant de grace & de fineſſe que lui ; il la prie de donner la préférence à celui-là. » Car celui qui » l'emporte en mérite, a droit d'être » aimé de la plus belle des dames. Qu'el- » le ne regarde point ce diſcours comme » une fanfaronade. Il n'y a rien que je » ne ſois prêt à entreprendre pour elle. » Mais puiſqu'il eſt impoſſible d'agir ſans » cœur, je la prie de *tirer de ſon cœur le* » *mien que j'y ai laiſſé*, & *de me le prê-* » *ter ſeulement* Après quoi elle peut me » laiſſer courre ſur tous ceux qui oſeront » me diſputer cette belle. «

Autant ce galimatias eſt ridicule, autant eſt obſcène un couplet, où Blacas parle de quelques débauchés, célèbres par leurs exploits avec les femmes. La tenſon ſuivante eſt plus curieuſe : il y diſpute avec Pierre Vidal.

BLACAS.

» Pierre Vidal, puiſque j'ai à faire

» une tenſon, qu'il ne vous déplaiſe que
» je vous faſſe une queſtion importante.
» Pourquoi, ayant de l'eſprit & du ſa-
» voir pour compoſer des vers, avez-
» vous l'eſprit ſi borné pour beaucoup
» d'affaires qui vous tournent ſi mal ?
» Celui qui demeure, étant vieux, au
» même point où il a paſſé ſa jeuneſſe,
» a vécu très-inutilement. «

Vidal.

» Blacas, vous avez tort, & jamais
» vous ne proposâtes un jeu-parti moins
» ſenſé. J'ai le ſens droit & ſubtil en tou-
» tes ſortes d'affaires ; on y reconnoît
» bien quel homme je ſuis. Dès ma jeu-
» neſſe, j'ai donné mon amour à la meil-
» leure dame & la plus eſtimable. Je ne
» veux en perdre ni le fruit ni la récom-
» penſe : car qui ſe rebute eſt lâche &
» infâme. «

Blacas.

» Je ne voudrois pas avoir votre ſort
» avec une dame ſi pleine de mérite. Je

» veux toujours ſervir à jeu égal, & ſuis
» bien aiſe qu'on me récompenſe. Je
» vous abandonne le bonheur d'atten-
» dre : pour moi, je prétends jouir. Car
» ſachez qu'attendre toujours eſt un ſer-
» vice perdu, dont il ne réſulte aucun
» bien. «

VIDAL.

» Blacas, je ſuis bien différent de
» vous autres, qui ne vous ſouciez pas
» de l'amour. Je veux faire une grande
» journée pour avoir bon gîte, ſervir
» long-tems pour obtenir bon ſalaire.
» Celui-là n'eſt pas un vrai amoureux,
» qui change ſouvent; ni celle-là une
» bonne dame, qui ſe donne facilement.
» Ce n'eſt point aimer, c'eſt abuſer, ſi
» vous demandez aujourd'hui, & quittez
» demain la partie. «

Dans une autre tenſon de Blacas, avec Péliſſier, il s'agit de décider lequel fut puni plus ſévérement de trois voleurs, dont l'un perdit le pied & la main droite

pour avoir volé des chapons ; le ſecond fut pendu, pour avoir dérobé deux deniers ; & le troiſième brûlé, pour avoir pris dans un monaſtère une lance & un chaperon. Ce bizarre ſujet pourroit fournir des réflexions ſur la juriſprudence criminelle.

Un morceau ſupérieur aux pièces de Blacas, & très-intéreſſant pour l'hiſtoire, c'eſt l'éloge funèbre du même troubadour par Sordel ſon contemporain. Chaque trait de l'éloge fait la ſatire de quelque prince.

» Je veux pleurer Blacas dans cette » chanſon facile, inſpirée par une juſte » affliction : car j'ai perdu en lui un » ami & un bon ſeigneur. Toutes les » vertus ſont perdues en ſa perſonne. Ce » malheur eſt ſi grand, que je n'y vois » de reſſource que de prendre ſon cœur, » pour le donner à manger aux barons » qui en manquent ; & dès lors ils en au» ront aſſez.

» Que l'empereur de Rome (Frédé-
» ric II) en mange le premier : il en a
» besoin, s'il veut recouvrer sur les
» Milanois les pays qu'ils lui ont enlevés
» en dépit de ses Allemands *.

» Après lui en mangera le noble roi
» de France (S. Louis), pour reprendre
» la Castille qu'il perd par sa sotise.
» Mais si sa mere le sait, il n'en man-
» gera point : car on voit par sa con-
» duite qu'il craint en tout de lui dé-
» plaire * *.

---

* Frédéric II en 1236 déclara la guerre aux villes de Lombardie, qui étoient confédérées pour secouer le joug de l'empire. Blacas étoit donc mort avant cette époque.

* * Le mariage de Bérengère avec Alphonse IX, pere de Ferdinand III roi de Castille & de Léon, avoit été cassé pour cause de parenté. Ainsi la couronne de Castille sembloit appartenir à S. Louis, du chef de Blanche sa mere, sœur puînée de Bérengère. La reine Blanche, qui avoit beaucoup d'empire sur son fils, encore mineur, ne vouloit pas soutenir ces préten-

» Le roi d'Angleterre (Henri III)
» en doit manger un bon morceau. Il
» a peu de cœur ; il en aura beaucoup
» alors, & reprendra la terre qu'il a laissé
» honteusement usurper au roi de Fran-
» ce, qui profite de sa négligence & de
» sa lâcheté *.

» Il faut que le roi de Castille (Fer-
» dinand III) en mange pour deux ; car
» il a deux royaumes, & n'est pas bon
» pour en gouverner un seul. Mais s'il
» en mange, qu'il se cache de sa mere ;

---

tions, au préjudice de Ferdinand son neveu. En quoi elle se montroit d'autant plus sage, que les mariages des princes se cassoient alors plus légérement.

* Henri III, fils & successeur de Jean Sans-terre, auroit pu profiter des troubles qui agitèrent la France sous la minorité de S. Louis. Les Normands, les Poitevins, les Gascons l'invitèrent à reprendre l'héritage de ses peres, dont Jean avoit été dépouillé. Sordel, ne respirant que la guerre, lui reproche son indolence à cet égard.

» autrement elle lui donneroit des coups » de bâton *.

» Je veux auſſi que le roi d'Aragon » (Jacques I) en mange pour laver l'in- » ſulte qu'il reçut à Marſeille ; car il a » beau faire & beau dire : il n'y a que » ce moyen de réparer ſon honneur.

» Je veux qu'après lui en mange le » roi de Navarre, (Thibaut, comte de » Champagne,) qui, ſelon ce que j'en- » tends dire, valoit mieux comte que » roi. C'eſt grand malheur, quand le dé- » faut de courage fait déchoir celui que » Dieu éleva en dignité.

» Le comte de Toulouſe (Raimond » VII) a bien beſoin auſſi d'en manger, » s'il ſe rappelle ce qu'il poſſédoit autre- » fois, & ce qui lui reſte maintenant. » A moins de prendre un autre cœur,

* Ferdinand III reſpectoit effectivement ſa mere, comme S. Louis la ſienne. Mais il ne méritoit point les reproches que lui fait le poëte ſatirique.

» pour recouvrer ce qu'il a perdu, je
» ne crois pas qu'il le recouvre jamais,
» avec le ſien *.

» Le comte de Provence (Raimond
» Bérenger V) fera bien encore d'en man-
» ger, s'il ſonge au peu que vaut un
» comte dépouillé de ſes terres. Car quoi-
» qu'il agiſſe & ſe défende vigoureuſe-
» ment, il a grand beſoin de manger
» de ce cœur, pour ſoutenir un tel far-
» deau * *.

» Les barons me voudront du mal
» de m'entendre ſi bien parler. Mais je
» leur déclare que je fais d'eux auſſi peu
» de cas qu'ils en font de moi. «

---

* La croiſade contre les Albigeois avoit démembré l'héritage des comtes de Toulouſe. Raimond VII travailloit avec ardeur à en réunir les parties. Malheureuſement ſes ennemis étoient trop puiſſans.

* * Raimond Bérenger V, dernier comte de Provence de la maiſon de Barcelone, vint à bout de ſoumettre beaucoup de villes qui s'étoient formées en républiques.

Cette

Cette pièce originale a eu des copies, que nous verrons dans un autre article.

BLACASSET fut le fils du troubadour dont Sordel exalta le grand cœur. Nos manuſcrits le repréſentent digne d'un tel pere, par ſon courage, ſa bonté & ſa généroſité; fort dévoué au ſervice des dames, bon troubadour, & qui fit nombre de bonnes chanſons. De cinq pièces que nous avons de lui, voici la ſeule remarquable :

» Si jamais le mal d'amour me tour-» mente, je ne ſais plus à qui demander » ſecours; puiſqu'elles ſont entrées dans » le cloître, les deux perſonnes pour » qui le comte de Provence & moi nous » chantions. Sans leur aſſiſtance, il y a » un an ou deux que je ſerois mort. Que » deviendront les beaux yeux & les dents » blanches? Que deviendront les vertus » & l'honneur, dont elles faiſoient la » gloire & le ſoutien? Huguette & ſa

» sœur chantent leurs leçons dans un
» monastère, tandis que nous versons
» des larmes. Il me prend quelquefois
» envie d'aller la nuit mettre le feu au
» couvent, & y brûler toutes les nones.
» Peu s'en faut que je ne blasphême
» contre S. Pons, qui a enlevé toute la
» joie de la Provence. Hélas! que de
» biens nous avons perdus en vous per-
» dant, belle Huguette, charmante Etien-
» nette! «

Ces deux religieuses étoient de la maison de Baux. La preuve s'en trouve dans quelques vers d'un autre troubadour, nommé Pojols, où il loue la piété d'Huguette de Baux & de sa sœur, religieuses à Saint-Pons, qui toutes deux porteront une couronne dans le ciel. Il déplore en même tems la perte que le monde a faite en les perdant. C'est une répétition presque littérale de la pièce de Blacasset.

Selon Nostradamus, Blacasset accom-

pagna Charles d'Anjou à la conquête de Naples, & s'y diſtingua par ſes faits d'armes, dont il fut magnifiquement récompenſé; le roi Charles, & Robert duc de Calabre, ſon fils, lui donnèrent pluſieurs fiefs en Provence. Peu de tems avant ſa mort, qui arriva en 1300, il compoſa un livre intitulé, *La manière de bien guerroyer*; & en fit préſent au duc de Calabre.

Le témoignage de cet hiſtorien eſt d'autant plus foible ici, qu'il ſe trompe évidemment au ſujet de Blacas. Il place ſa mort en 1281; il lui attribue une chanſon, dans laquelle les Provençaux ſont blâmés de s'être ſoumis à la maiſon d'Anjou, après avoir vécu ſi heureux ſous celle d'Aragon; & il en tire une preuve de l'origine aragonoiſe du troubadour. La pièce de Sordel ſur Blacas démontre qu'il étoit mort pluſieurs années avant le mariage de Charles d'Anjou avec l'héritière de Provence.

XLII.

FOLQUET DE ROMANS.

TOUT ce que nos manuſcrits nous apprennent de ce poëte, c'eſt qu'il naquit à Romans, bourg du Viennois; qu'il fut bon jongleur, & plut dans les cours; que les nobles le comblèrent d'honneur; & qu'il compoſa des ſirventes pour louer les bons & pour blâmer les méchans. Nous apprenons de ſes pièces, qu'après avoir chanté quelque tems en Dauphiné ſes amours avec une comteſſe, il paſſa en Italie, où il fit ſa cour au roi Frédéric, au marquis de Montferrat, & s'attacha particulièrement au ſeigneur de Carret près de Savone.

Frédéric II, fils de l'empereur Henri VI, eſt certainement le roi dont il s'agit. Il avoit reçu dans ſon enfance l'inveſtiture du royaume de Sicile; l'Ita-

lie fut long-temps ſon ſéjour : on l'élut empereur en 1212.

Après le couronnement de ce prince, Folquet le cenſura dans un ſirvente où il s'élève contre le peu de généroſité de ſon ſiècle. » Je ne veux pas que mon ſei-» gneur Frédéric s'enrichiſſe davantage : » car, je l'entends dire à tous ceux qui » viennent de ſon pays, lui qu'on voyoit » ſi généreux avant d'être riche, il ne » penſe plus qu'à avoir des terres & de » l'argent. « Le poëte lui rappelle cette maxime, *Pour vouloir trop avoir, on perd ſouvent tout.* Il l'exhorte à la libéralité, de peur que ſi la roue de fortune tournoit contre lui, il ne devînt la riſée de ſes ennemis. Il bénit Dieu qui lui a donné une couronne, & qui a élevé ſon couſin *le marquis.* (C'eſt Guillaume le Jeune, marquis de Montferrat, dont l'aïeule paternelle étoit ſœur de l'empereur Conrad III, biſaïeul de Frédéric II.)

Dans une autre pièce, il parle du même *seigneur de Montferrat*, louant ses vertus supérieures à celles de son pere. Il dit cependant que ce seigneur a bien manqué aux Lombards, en passant en Romanie; & il maudit Salonique qui a été pour la Lombardie la ruine d'une foule de gens.

On a vu un autre troubadour, Elias Cairels, faire un crime au marquis de Montferrat de différer cette expédition de Salonique. C'est ainsi que les hommes ont coutume de juger : la guerre ne se fait-elle pas quand ils la désirent? les princes sont des lâches : a-t-elle des suites malheureuses? les princes ont eu tort de l'entreprendre. Les opinions du vulgaire varient sans cesse au gré des événemens.

Nous en trouvons une nouvelle preuve dans deux pièces de Folquet sur la croisade. Oubliant les calamités que ces guerres avoient produites, il s'efforce de ranimer l'enthousiasme. Il invective con-

tre les rois & les grands qui combattent pour dépouiller leurs inférieurs, au lieu d'aller outre mer venger le christianisme.

» Le monde est tout perverti. Les » clercs, qui devroient donner l'exem- » ple, sont pires que les autres. Les sei- » gneurs, emportés par l'avarice, ont » écrasé la noblesse. Que ne nous vient- » il un prince assez puissant & assez sage, » pour enlever leurs biens à ces mé- » chans, & en revêtir tout autre dont le » seul titre seroit le mérite? Que ne » change-t-on les mauvais princes, com- » me les abbés changent les prieurs? « Suit une exhortation au bon empereur, qui a pris la croix, à s'armer de courage afin de venger les saints lieux.

Le troubadour charge son sirvente de passer le mont Cénis, pour dire au seigneur de Carret, qu'il aille dans le pays où est né notre sauveur, & qu'il couronne toute sa gloire par cette expédition.

Prêcher avec chaleur & ſe démentir en agiſſant, n'étoit pas un phénomène réſervé à notre ſiècle. Folquet avoit beſoin lui-même d'être exhorté : le vœu de la croiſade faiſoit peu d'impreſſion ſur ſon ame. Hugues de Berſie, troubadour, connu par un ſeul ſirvente, lui dit dans cette pièce, pour l'exciter à prendre la croix :

» L'homme ſage ne doit pas épuiſer » tout ſon eſprit à des folies. Nous avons » l'un & l'autre paſſé en débauches une » grande partie de nos jours. L'expé- » rience nous apprend aſſez que la part » que nous avons eue eſt la plus mau- » vaiſe. Ainſi il faut réformer notre con- » duite ; car à la fin on ſort de jongle- » rie. Mais il y a tel qui, lorſqu'il ſe voit » à ſon aiſe, en maiſon bien meublée & » bien fournie de tout, ne penſe pas » qu'il y ait un autre paradis. Folquet, » mon doux ami, vous n'y penſez pas. » Faites-nous donc compagnie pour al-

» ler outre mer. Dieu eſt grand ; il ne » nous abandonnera point. «

Une note du manuſcrit porte qu'il s'agit de la croiſade où alla le marquis de Montferrat ; c'eſt-à-dire, de l'expédition de 1224 pour recouvrer le royaume de Salonique. La manière dont Folquet de Romans en parle, donne lieu de croire qu'il ne s'étoit pas croiſé ; & Creſcimbéni ſe trompe en concluant le contraire du ſirvente d'Hugues de Berſie.

Nous avons trois tenſons d'un Folquet, ſans ſavoir lequel. Deux de ces pièces roulent ſur des queſtions que les bonnes mœurs doivent proſcrire. La dernière eſt de pure galanterie, & donnera quelque idée de ces ſortes de diſputes. Folquet demande à Toſtemps ; Lequel il préféreroit, d'aimer une maîtreſſe qui n'auroit point d'autre amant que lui, mais qui ne feroit pas ſemblant de l'aimer ; ou d'en aimer une qui auroit pour

lui autant d'amour, & qui lui accorderoit tous les plaisirs que loyale amie doit faire à son ami, mais qui auroit un ou deux autres amans?

TOSTEMPS.

» Vous me jetez dans un grand embarras, & la proposition est difficile à résoudre. De part & d'autre il y a beaucoup à souffrir. Je ne fais guère de cas d'une maîtresse, dès que je lui sais plusieurs amans, quelques semblans d'amour qu'elle me fasse. J'aime mieux que la dame au cœur loyal me cache ses sentimens, que d'obtenir des faveurs que d'autres partageroient. «

FOLQUET.

» Vous avez bien peu de cœur, de vous contenter de l'amour d'une maîtresse, qui se croiroit déshonorée en vous caressant. Moi, je ne voudrois de la fille d'un roi à cette condition. J'aime mieux celle qui vous fait d'amoureux semblans, quoiqu'elle en fasse autant à d'autres. «

TOSTEMPS.

» Vous parlez comme un ſou. Une » maîtreſſe qui trahit ſon ami perd pour » jamais toute eſtime, ſans que des ca- » reſſes extérieures qu'elle lui fait puiſ- » ſent rétablir ſon honneur. Mais les fa- » veurs d'une amie vertueuſe ſont d'un » prix ineſtimable. Que m'importe qu'elle » ne paroiſſe pas m'aimer, ſi je ſuis sûr » d'être le ſeul qui poſſede ſon cœur. «

FOLQUET.

» Les ſots troubadours décrient les » dons de l'amour, comme gens qui ne » s'en ſoucient point. Pour moi, je ne » comprends pas quel bien peut faire » une amie qui affecte des airs de hau- » teur. J'aime mieux ſouffrir d'agréables » tromperies. «

TOSTEMPS.

» Prenons pour juge madame Gau- » celine. Quoiqu'elle couche avec bien » des amans, je ne doute pas qu'elle ne » décide avec équité. «

A en juger par de telles pièces, ces fameux combats d'esprit où les troubadours brûloient de se signaler, ne produisoient rien de merveilleux. Un poëte médiocre réussiroit mieux aujourd'hui. Mais les foibles essais de l'art sont utiles à observer, ne fût-ce que pour se convaincre, que l'ignorance admira long-tems ce qui est depuis méprisé par le goût & la raison.

Fin du premier Volume.

ŒUVRES completttes de M. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon & de Nancy, que l'on trouve chez le même Libraire.

Elémens de l'Hiſtoire de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XV, troiſiéme édition corrigée & augmentée, 1774, 3 vol. *in*-12. 7 l. 10 ſ.

Elémens de l'Hiſtoire d'Angleterre, depuis la conquête des Romains juſqu'au regne de Georges II, nouvelle édition corrigée & augmentée, 1773, 3 vol. *in*-12. 9 l.

Elémens d'Hiſtoire générale, premiere Partie, contenant l'Hiſtoire ancienne, 4 vol. *in*-12, 1772. 12 l.

———————— ſeconde Partie, contenant l'Hiſtoire moderne, depuis la fondation de la Monarchie Françoiſe juſqu'à préſent, 1773, 5 vol. *in*-12. 15 l.

Mémoires critiques & hiſtoriques ſur pluſieurs points d'Antiquités militaires, par Charles Guiſcard, nommé Quintus Icilius, Colonel d'Infanterie au ſervice du Roi de Pruſſe, & Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, enrichis de beaucoup de figures, 1774, 4 vol. *in*-8°. 24 l.



APPROBATION.

J'AI lu, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit ayant pour titre : *Hiſtoire Littéraire des Troubadours*, compoſée d'après les manuſcrits de M. DE SAINTE-PALAYE. Cet Ouvrage eſt bien ſupérieur aux Vies des Poëtes provençaux de Noſtradamus, remplies de bévues & d'erreurs. Le ſavant Académicien & l'habile Rédacteur * de ſes recherches me paroiſſent mériter, chacun à de bons titres, toute la faveur du Public. Fait à Paris ce 27 Février 1774.

CAPPERONNIER,
Cenſeur Royal.

* M. l'Abbé MILLOT, des Académies de Lyon & de Nancy.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement & Conſeils Supérieurs, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur DURAND neveu, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé l'*Hiſtoire Littéraire des Troubadours*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter

l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *ſix* années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes: Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance: Comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Che-

valier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le ſieur DE MAUPEOU; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Compiegne le dix-ſeptiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-quatorze, & de notre Regne le premier. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 2924. fol. 296. *conformément au Réglement de* 1723. *A Paris ce* 30 *Août* 1774.

SAILLANT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de PRAULT, Imprimeur du Roi, Quai de Gêvres.



